

Richesse du patrimoine de la Vallée de Joux

Celui-ci décliné en treize chapitres de plus ou moins grande importance. Certains sujets méritent une attention soutenue et un long développement, d'autres s'épuisent assez rapidement. Aucun n'est néanmoins superflu.

On trouvera dans cette présentation vraiment un peu de tout, des choses très connues comme des éléments parfaitement incongrus aux yeux du profane. C'est qu'il nous a fallu aller chercher dans les coins les plus reculés pour enfin mettre à jour cette richesse surprenante.

Il est probable que l'on pourrait en faire de même avec toutes les régions de notre pays. Il suffirait de chercher et de développer. Mais cela ne se fait pas, ou tout au moins pas sous cette forme. En général on confie ce type de recensement à des spécialistes, soit à des fonctionnaires la plupart du temps grassement payés. Pour nous aucune rémunération quelconque. Ce qui a l'avantage certain de nous autoriser à aller là où l'on veut et non pas là où l'on voudrait que l'on aille. Totale liberté, mis à part quelques sujets que l'on qualifierait d'intimes qui ne trouveront pas place ici. Mais en général on exprime ce qui est, ou tout au moins la manière dont on peut voir la chose. Aucune pression. Liberté découlant d'une volonté propre de nous glisser un peu partout sans contrainte.

Richesse véritable de notre patrimoine. Ce qui s'explique quelque peu du fait que notre région est une vallée fermée, ouverte certes sur la France, mais ceci est une autre histoire. Donc que dans cette vallée, l'hiver les communications existaient certes, mais étaient rudes. On vivait un peu en autarcie, donc il fallait développer des activités propres. Meubler ses longs hivers. Compenser une agriculture dont les rendements ne pouvaient égaler ceux du bas. Se trouver une vie sociale pour atténuer la solitude des soirées de ces mêmes hivers. Bref, se découvrir un genre de vie un peu particulier. D'où sa richesse inattendue.

Et voilà, inutile d'en dire plus. Nous vous laissons le soin d'aller plus outre dans un inventaire qui ne sera connu que sous sa forme informatique. Il est grand temps que nous nous séparions un peu de l'imprimé où nous avons donné à peu près tout ce qu'il nous était possible d'offrir. Combien de sujets, et surtout combien de titres et combien de pages ? Nous ne le dirons jamais !

Les Charbonnières, en janvier 2023.

Avec les compléments qui interviendront au fil du temps, selon les circonstances, plus encore selon les sujets que nous aurions complètement négligés.

Cette étude pourrait être mise en parallèle, ou plutôt remplacerait une précédente de même type quant au contenu du Patrimoine de la Vallée de Joux. Elle avait été réalisée par Georges Monnier. Nous ignorons ce qu'elle est devenue.

Inventaire des sujets traités pour l'ensemble de l'étude

1. Cailloux et bâti
2. Industrie et services
3. Collectionnisme
4. L'art c'est l'art et non du lard !
5. Militaires
6. Artisanat
7. Nature
8. Patrimoine immatériel
9. Fêtes et coutumes
10. Sociétés
11. Archives
12. Des incendies en veux-tu en voilà
13. Paysannerie

Les pages qui suivent traitent du premier chapitre, cailloux et bâti. Révisées trois ou quatre fois, elles pourraient encore contenir un certain nombre de fautes d'orthographe. Nous nous en excusons par avance – oubli des pluriels le plus souvent ! Le style n'est pas non plus toujours idéal. Considérez avant toutes choses le contenu plutôt que la forme. Allez à l'essentiel. Ne gâchez pas votre plaisir par des considérations mesquines. Optez pour saisir le meilleur et négligez le reste.

Les églises

Les églises de la Vallée, protestantes et catholiques sont au nombre de onze.
Les protestantes sont les suivantes :

Le Pont
L'Abbaye
Les Bioux
Le Sentier
Chapelle de Chez-le-Maître
Le Brassus
Le Lieu
Les Charbonnières

Les églises catholiques sont les suivantes :

Eglise catholique du Brassus
Eglise catholique du Sentier
Chapelle du Pont

Nous nous trouvons donc en présence de 11 lieux de culte.
Il faut témoigner ici des églises ou chapelles disparues.

Eglise du Sentier, la première de 1612, démolie pour faire place à la seconde de 1728.

Eglise du Sentier, la seconde disparue dans un incendie en 1898.

La grande église de la Rochettaz au Lieu, démolie au début du XIXe siècle.

L'église primitive du Vieux Moutier.

La petite église du centre du village du Lieu remplacée en 1798-1802 par la grande en partie détruite par l'incendie de 1858 mais reconstruite à partir des mêmes murs.

La chapelle du Séchey, construite au milieu du XVIIIe siècle.

La chapelle des Charbonnières, actuelle boulangerie, construite vers 1670.

L'ancienne église du Pont située au cœur du village, construite vers 1710, démolie en 1920.

Il faut aussi noter ici que nous ne pourrions pas citer tous les lieux de réunions divers qui furent utilisés au cours des âges, en particulier dans le monde plus feutré et plus discret des darbystes ou des évangélistes. Notons à leur propos une salle de réunion dans le grand voisinage « Aubert » du Brassus, à la Bombarde et Vers- Chez -Grojean. Lieu de culte aussi aux Charbonnières, maison dite chez Pitôme (à ce sujet voir le grand livre des Rochat).

Pour revenir aux églises existantes, elles sont désormais sous-utilisées à cause de leur nombre et du fait de la réunion des quatre paroisses protestantes en 2000, soit la fusion dans le sein unique de la Paroisse de la Vallée de celles du Lieu, de l'Abbaye, du Sentier et du Brassus. Ces églises néanmoins devraient toutes subsister. Pour la simple raison que chacune d'elle est comme un véritable petit musée. Avec une salle de culte ornée de vitraux dont chacun mérite une description particulière, une sacristie avec les objets de culte si précieux, et surtout un clocher où l'on trouvera, d'une part les cloches, d'autre part la pendule d'église qui donnera l'heure au village.

L'étude de toutes ces cloches ainsi que la description détaillée de toutes les pendules ne peut figurer ici du fait que cette matière est trop importante. Citons seulement quelques détails particuliers.

L'église de l'Abbaye ne possède pas de clocher du fait de la Tour de proximité. Celle-ci, outre la présence de deux belles cloches, contient la plus ancienne pendule d'église de toute la Vallée. Elle a été réalisée, suite à l'incendie du bâtiment et à la destruction du précédent mouvement construit à la fin du XVIIe siècle, par Antoine Barthelet de Saint-Point en 1758. Elle a subi un nettoyage complet de la part de la maison Muff de Lucerne, avec déplacement de la pendule sur son propre site. Ces travaux furent effectués lors de la restauration de la tour elle-même en 2018-2019. Il s'agit-là d'une pièce magnifique. Notons au passage qu'Antoine Barthelet avait aussi réalisé à la même époque le mouvement de la première église du Pont, celui-ci, après désaffectation de ce premier temple, vendu à un particulier pour le prix de 1.- !

L'église ou chapelle des Bioux, est le plus ancien lieu de culte de la Vallée. Elle fut construite en 1698. C'est un bâtiment dont la forme si particulière en fait la beauté.

La plus ancienne cloche est logée dans le clocher de l'église des Charbonnières. Elle est datée de 1640. Elle provient de Rances et ne fut rajoutée à la première cloche de 1780 qu'un bon siècle plus tard. La première cloche avait déjà pu sonner dans la chapelle primitive qui n'est autre, comme déjà dit plus haut, que la boulangerie actuelle.

Le Séchey eut aussi sa cloche en 1780. Celle-ci coulée de concert avec celle des Charbonnières aux Essertays, au pied occidental du Crêt à Badaud. Elle figura déjà dans la chapelle disparue de ce village, pour être placée vers 1880 dans le clocheton du collège. Toute seulette, elle joue toujours son rôle. La pendule qui se trouvait à proximité, a quitté le bâtiment suite à l'électrification d'un autre mouvement, pour gagner l'espace horloger où elle fait désormais bonne figure.

Précisons au passage, que nos pendules d'église, dont l'histoire reste à faire, mériteraient un ouvrage à elles seules. Ou tout au moins pourraient constituer une bonne partie d'un dit consacré à nos lieux de culte, historique qui mériterait vraiment sa place dans toutes nos publications combières.

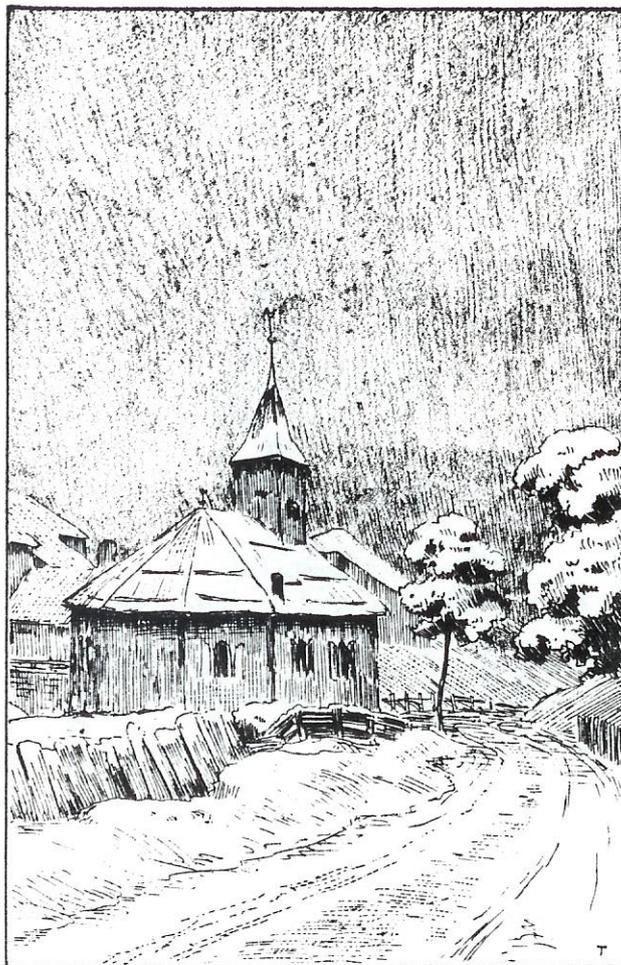
La plupart de ces églises furent représentées dans un ouvrage général traitant de nos temples vaudois, réalisé par l'artiste E.D. Turrian en 1896. Alors au

nombre de sept, deux furent étonnement croquées sous une couverture neigeuse tandis que nous n'en étions encore qu'à la fin du mois d'août. L'événement d'avoir de la neige déjà en cette période-là de l'année, est donc fixé dans cet ouvrage : Les temples nationaux du canton de Vaud, par E.D. Turrian, F. Rouge, Lausanne, 1896. Un livre qui se négocie entre 100.- et 200.- sur internet.

Nos églises sont représentées sur nombre d'œuvres picturales. Le peintre et graveur Pierre Aubert en particulier, s'est attaché à représenter nos lieux de culte à maintes reprises.

De tels bâtiments avaient aussi déjà figuré sur les dix gravures de Devicque éditées en 1852.

Le peintre Tell Rochat a donné maintes versions de la tour de L'Abbaye. Pour représenter ces témoins de notre vie religieuse d'autrefois et encore d'aujourd'hui, bien que nombre ne servent tout au plus qu'une fois par mois, il n'y a donc que l'embarras du choix.



Les Charbonnières.

28 août 96.

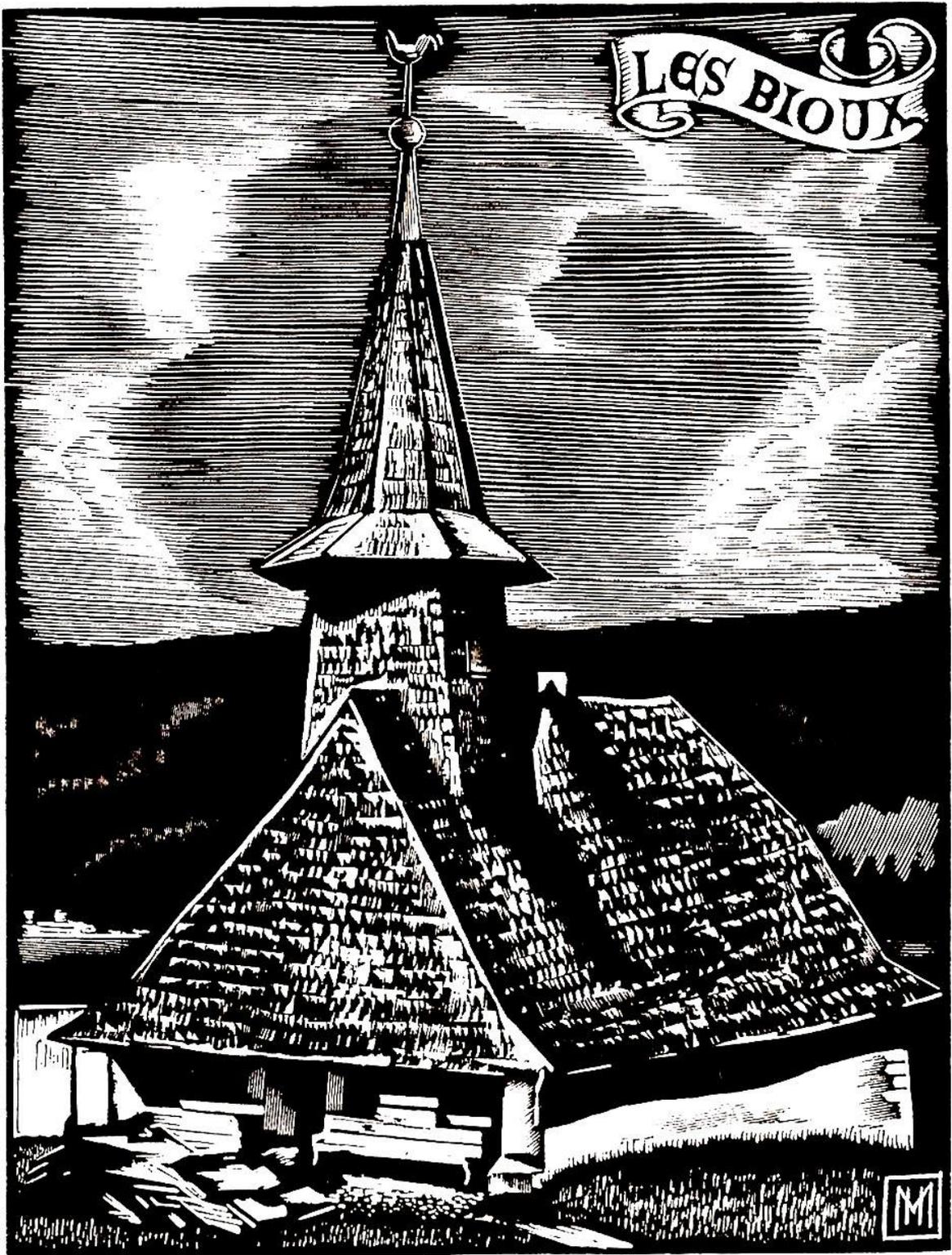
De la neige au mois d'août 1896, année où fut posée la deuxième cloche de 1640 en cette église.



Henri Meylan représentant de tête ou d'après quelque photo ancienne le second temple du Sentier. Belle ambiance d'hiver et toile magnifique.



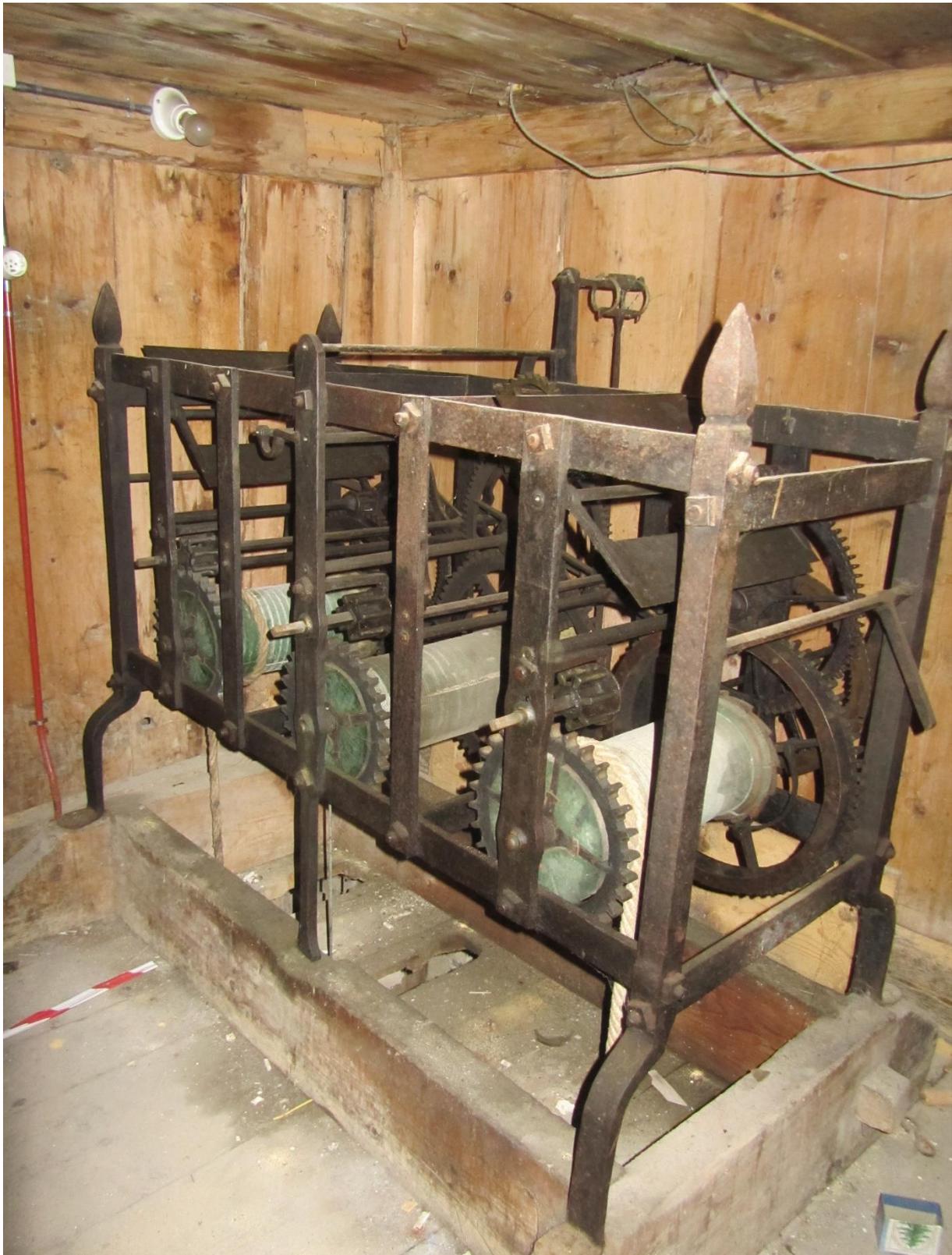
La première église du Pont. Alors ce temple n'est plus utilisé à des fins de culte et la pendule n'est plus en fonction



L'église des Bioux par le peintre et graveur Henri Meylan.



La première cloche de l'église du Pont, de 1733. Les noms des édiles de l'époque furent arrasés par la population qui considérait que ceux-ci ne devaient pas laisser une trace particulière et surtout visible à jamais de leur activité administrative.



La pendule de L'Abbaye, de 1758, avant sa restauration de 2018-2019. Signée sur la roue d'échappement *Antoine Barthelet de St. Point*, en Franche-Comté. On avait pu lire dans la plaquette : *Tour de l'Abbaye*, celle-ci proposée en avril 2019 par le Département des finances et des relations extérieures du canton de Vaud, le texte suivant quant à ce vénérable mouvement :

Selon nos connaissances actuelles, le canton de Vaud possède encore une quinzaine d'horloges remontant à la seconde moitié du XVIIIe siècle, dont quatre seulement sont composées de trois tambours. La plupart d'entre elles sont désactivées, déposées dans des combles ou présentées de manière muséale. La restauration et la remise en marche du mécanisme de l'Abbaye en fait un bien patrimonial d'importance pour l'histoire de la maîtrise du temps et de l'horlogerie monumentale dans notre pays.

Objets de culte

Dans toutes les sacristies de nos églises, à moins que ce ne soit dans quelque salle de paroisse, sommeillent des richesses incomparables : nos objets de culte.

On sait que la paroisse de L'Abbaye, pour son église de même nom, possède deux coupes du XVIIe siècle, ainsi que trois channes armoriées du XVIIIe siècle. Le tout figure aujourd'hui dans deux vitrines de la Tour de l'Abbaye. A voir lors de votre prochaine visite à ce bâtiment emblématique, puisqu'il est le plus ancien de la Vallée.



Les deux coupes en argent de la Tour de l'Abbaye du XVIIe siècle. Une publication donnera tous les détails de ces précieux objets.



Les trois channes de l'église de L'Abbaye, vieil étain, 1731.

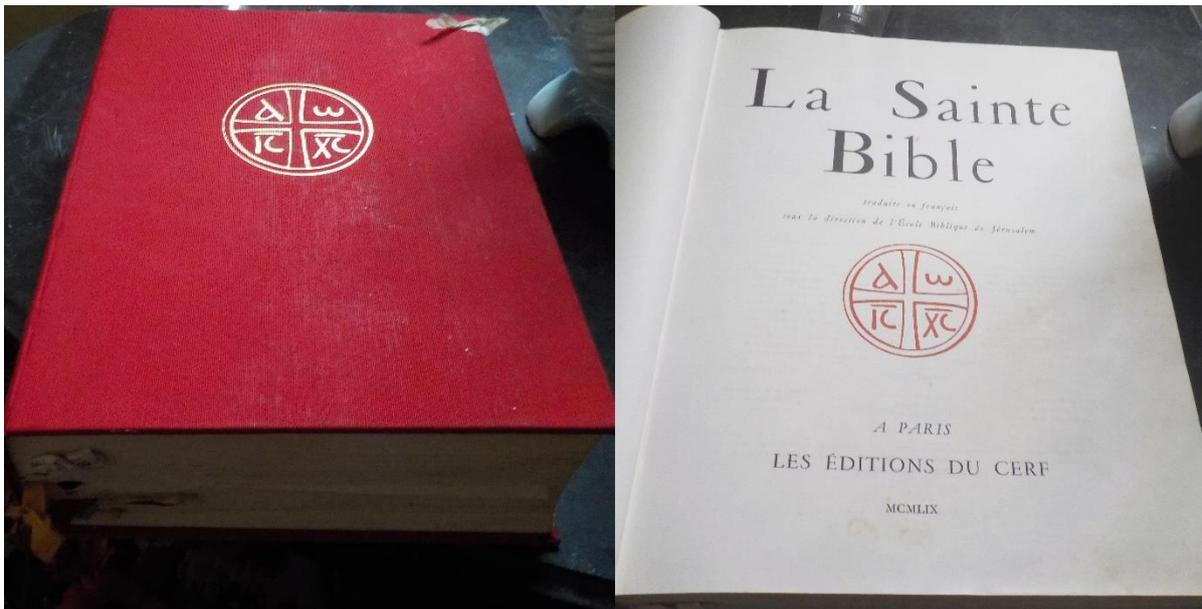
Un exemple, les objets de culte de l'église du Pont

Fort curieusement, les coupes se trouvent à l'église de L'Abbaye, belle preuve que l'église du Pont ne sert plus que de manière sporadique. Elles sont de 1833, alors sans doute que l'église, l'ancienne du milieu du village, s'apprêtait à recevoir enfin un culte.





Aiguillère.





Channe de 1833. Elle fut achetée en même temps que les deux coupes déposées actuellement en l'église de L'Abbaye. Channe à destination de l'ancienne église du Pont telle que ci-dessous.





Chaises pour les mariés.



Nouveaux objets de communion.



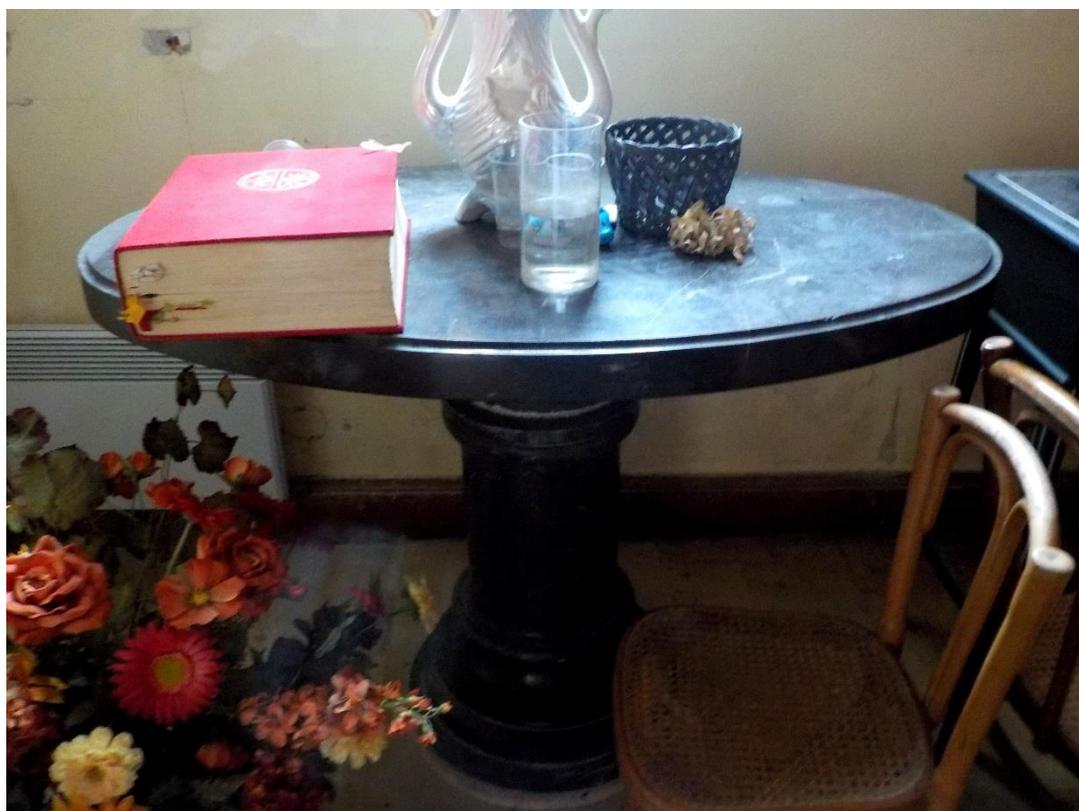
La chasuble du pasteur et le drap funéraire tenu par Gilberte Blatti, organiste, et par Marc Rochat, préposé aux cultes.



L'étole de la table de la Sainte-Cène.



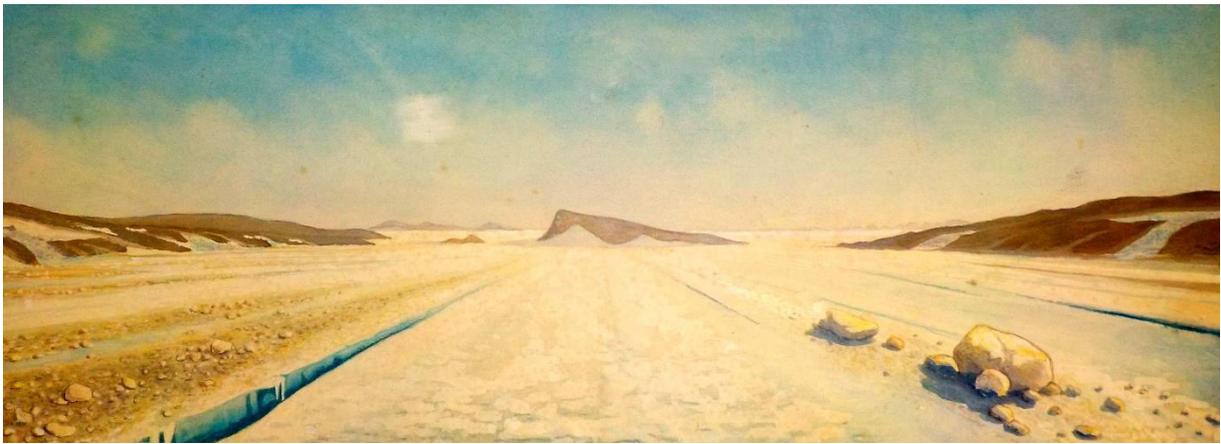
Plat pour communion.



Ancienne table de St. Cène.

Vieux cailloux

Tout d'abord il faut penser à se les procurer, autant pour des cailloux ordinaires que pour de la pierre de bonne qualité d'où l'on pourra extraire des pierres de taille au mille usages. Sans oublier bien sûr le sable que l'on pourra trouver dans les anciennes moraines latérales de l'ancien glacier de Joux. Très utile à notre civilisation moderne qui fait une utilisation massive du béton que ces glaces d'autrefois, tandis que notre Vallée n'en était guère qu'un vaste réservoir, avec seulement des crêtes qui dépassent, avaient charrié et déposé sur le flanc de notre vallon.



Représentation de la Vallée de Joux à l'époque glaciaire par Blaise Convert, docteur.



Exploitation du sable à la sablière des Esserts, aujourd'hui rebouchée avec des matériaux inertes.

Question d'utilisation de la pierre, on commence par le **mur frontière**. Celui-ci fut établi et rétabli, car les murs n'ont qu'une durée de vie limitée, on ne sait trop à quelle époque. Celui que l'on découvre encore en place, s'il est en état par endroits, notamment du côté de la Jaique, par contre se trouve en d'autres lieux en parfaite décrépitude. Reste encore sur place les vieux barbelés qui le couronnaient, du fil de fer solide à défier les siècles et qui vous déchirera le bas de votre pantalon encore dans quelques décennies.

Ce mur n'étant plus d'utilité, la frontière ouverte à qui le veut, en particulier aux milliers de frontaliers qui viennent travailler chaque jour sur Suisse, il ne sera pas restauré, d'autant plus qu'il se situe pour l'essentiel en des zones profondes du Risoud très peu parcourues.



Raoul Meylan et l'une des plus belles bornes sur la pente du Crêt-Charbonnet proche du Poteau. Un artiste l'a peinte à sa manière.

Restent par contre les bornes frontières qui furent établies déjà au XVIIe siècle. Elles sont diverses. Elles ont été posées parfois à des époques différentes. Elles portent du côté suisse l'ours de Berne, le plus souvent l'écusson vaudois, pour la simple raison qu'elles ont été retaillées dès après 1803.

Du côté français on trouve surtout le lys royal, et parfois le lion franc-comtois. D'autres symboles peuvent y figurer.

L'histoire et le recensement de ces bornes ont été établis de manière attentive par Olivier Cavaleri dans son ouvrage : Histoire de bornes, à la découverte des bornes-frontière du Jura vaudois, balade, découverte, histoires, Slatkine, 2011.

L'une des plus belles peut être envisagée avec la borne no 103, située sur le Crêt-Charbonnet, à quelque trois cents mètres du Poteau. Elle se découvre ici grâce à Raoul Meylan, serviteur autrefois attentif du tourisme pédestre du canton de Vaud et doyen du Séchey.

Notons que l'établissement de la frontière et son bornage ont nécessité des tractations nombreuses et compliquées. Les documents sont à découvrir dans nos archives, d'aucuns reproduits dans nos ouvrages historiques, notamment dans : Fréd. de Gingins-la-Sarra, Annales de L'Abbaye du Lac-de-Joux, depuis sa fondation jusqu'à sa suppression en 1536, Lausanne, 1842. Le juge Nicole s'est lui aussi étendu sur ce problème de frontière.

Le Poteau

Passage coutumier pour aller des Charbonnières à Mouthe et traversant la frontière à ce niveau. Le Poteau ne semble pas être une appellation ancienne. On la situe à l'époque de la première guerre mondiale. L'un des chemins qui conduisent à ce passage, plus en arrière contre bise de la route actuelle, se disait le Chemin du Bureau. Comme quoi les appellations varient et même parfois changent.

Le Poteau a connu les épisodes tragiques de la première et de la seconde guerre mondiale où le site était l'attention de chacune des deux nations concernées.

Cette frontière n'empêcha pourtant jamais le pacage franco-suisse. Ainsi les troupeaux, après contrôle, purent toujours passer de la Suisse à la France voisine qui mettait à disposition des paysans combiers ou de la plaine vaudoise, nombre de ses pâturages. La coutume demeure.

C'est par là que passait le sel que des convois de mulets allaient chercher à Salins.

La zone frontière était dévolue à la contrebande. Des contrebandiers, surtout français, la franchirent allègrement durant toute une partie du XIXe siècle. Les gabelous veillaient. Les contrebandiers qui se faisaient prendre pouvaient finir aux galères. Des épisodes de ces activités réprouvées figurent dans l'ouvrage de Lucien Reymond, les Contrebandiers du Risoud, Lausanne, 1888.

En bordure de la frontière les bois étaient propriété de LL.EE., puis du canton de Vaud. Des bûcherons s'activaient dans ces sylves où les sapins poussent à



Le mur du Poteau nouvelle version.

merveille et offrent des plantes de choix pour l'usage industriel. Ces dernières années le bois de résonance eut l'attention d'à peu près tous les journalistes du canton en panne d'inspiration! On en reparlera.

La cabane du Poteau, située à quelque distance du mur frontière, servait de refuge à tous ces bûcherons, en particulier pendant toute la saison par une équipe de Bergamasques, tous de la même famille, qui trouva de meilleures conditions de vie pendant les années soixante grâce à la présence de la mère.

Le site du Poteau vient d'être revitalisé suite à l'initiative de Dominique Bonny qui a créé l'ARMUR, un groupement dont le but est justement de redonner une certaine décence à ces lieux malmenés par le temps.

Les guérites ont été restaurées, tant du côté français que Suisse, le mur a été entièrement reconstruit sur une bonne trentaine de mètres, voire plus, par l'entreprise Dubugnon de Gimel. Le portail a été refait par Martin Aubert du Séchey. Travail excellent de la part de tous les professionnels intéressés à cette revalorisation. Une petite manifestation a déjà eu lieu en cette année 2022, avec la présence de Pascal Broulis, ministre vaudois des finances, l'inauguration aura lieu l'an prochain 2023.

Notons que la guérite suisse est propriété d'une organisation toujours existante, le Pacage franco-suisse. Celle-ci gère le passage des troupeaux lors des montées et des descentes.

Le Poteau a repris vie. Les deux panneaux, l'un sur Suisse, l'autre sur France, donneront de précieuses indications sur ce lieu véritablement historique.



Les petits Durussel dans les bras d'un Allemand. Cette image magnifique en un temps tragique, 1942, laisse l'espoir que la guerre cessera et que la vie ordinaire, en famille, reprendra ses droits. On ose croire que ces trois Allemands ne seront pas liés à quelques-unes des atrocités que l'on sait.



Pascal Broulis, en charge des finances cantonales, fait son dernier discours officiel. Veille sur lui le président de l'ARMUR, Dominique Bonny.



Les bûcherons bergamasques devant la cabane construite en 1930 qu'ils habitent toute la saison de travaux forestiers tant à vent, au Petit-Risoud, qu'à bise, au Crêt Cantin. Leur mère les accompagna deux ou trois saisons, avant qu'ils ne construisent au Lieu où ils pourraient rapatrier leurs familles. Umberto, Giuseppe, Maria et Antonio Valceschini.

Les murs de pâturage

Ils sont l'une des caractéristiques « architecturales » les plus visibles de notre Jura qu'ils définissent même sur le plan paysager. Pas d'alpage jurassien sans des murs de pierre sèche. A la Vallée ils vous accueillent déjà lorsque vous franchissez le col du Mollendruz, mieux encore quand vous empruntez celui du Marchairuz.

S'ils sont beaux, ils n'ont hélas qu'une durée de vie limitée. Prenez des murs de ce type de cent ans en arrière, ils sont complètement dégradés. C'est qu'ils sont menacés de multiples manières, par la durée du temps, par la pluie, par la neige, par le gel, par les animaux, les vaches en particulier, et même par les hommes qui les traversent là où il ne faudrait pas, dessouchent des pierres et surtout ne les remontent pas de peur de se faire un tour de rein.



Les murs du Marchairuz vous accueillent. Hélas, s'ils sont neuf sur cette photo du début des années soixante, ils sont déjà passablement dégradés de nos jours et nécessiteront de sérieuses restaurations. On les doit à des muretiers bergamasques, dont la famille Salvi.

Ainsi faut-il de temps à autre les restaurer, ou carrément les reconstruire. En général non partout, mais en des lieux où ils pourront être vus et faire l'admiration des promeneurs. Le coût est important. On en arrive aujourd'hui à 300.- le m linéaire. Et quand l'on sait qu'une montagne peut comporter facilement 3 à quatre km de murs, faite le compte ! Admettons cent montagnes pour la Vallée, divisons par deux, car un mur sert toujours à séparer deux propriétés, nous nous retrouvons tout de même avec environ 200 km de murs à entretenir. Rajoutez une bonne

cinquantaine de km pour enclore divers espaces à proximité des villages, ne serait-ce que pour séparer les Communs des prairies privées, et vous aurez alors sous votre garde 250 km de murs. Les refaire à 300.- le m, et vous voilà à investir 75 000 000.- Ce qui n'est naturellement pas possible. Aussi les murs de pierre sèche ne se referont-ils que tronçon par tronçon et d'année en année, et plus par les communes qui ont de l'argent à disposition pour ce type d'entretien que par les propriétaires privés qui sont déjà presque déficitaires avec la simple gestion de leurs alpages. Car ce qu'il faut comprendre, c'est qu'il ne faut plus compter sur l'exploitation des forêts pour remplir votre porte-monnaie comme ce fut le cas il y a trente ou quarante ans.

Mais oublions les chiffres et contemplons ces petites merveilles créées par des muretiers locaux qui, s'ils gagnent honorablement leur vie, ne craignent pas de se faire mal au dos ! Les voir à l'œuvre, les découvrir choisir leurs cailloux, les contempler les entasser, les aligner, les reprendre pour leur trouver une meilleure position, est un spectacle à ne pas manquer.



Mur en reconstruction sur l'alpage de la Muratte en 2020.



Les murs courent sur les crêtes du Mont-Tendre, d'autres le font sur la Dent-de-Vaulion. Chacun ou chacune les admire. Au loin, à droite, le chalet du Mont-Tendre.

PLAIDOYER POUR LES VIEUX MURS DE PATURAGE



Passage pour piétons entre le Chalottet et la Moralle, dans la Grand'Com

Al'heure où de plus en plus de terres disparaissent, cédant la place à des constructions industrielles la plupart esthétiquement inadaptées, pour ne pas dire laides à pleurer, à des bâtisses privées, à un réseau de routes et de chemins de plus en plus serré, non pas seulement dans le plat pays comme on serait tenté de le croire, mais aussi en montagne, dans les forêts, partout, il convient de porter une attention toute particulière, en plus des sites naturels, à ceux-là qui ont été façonnés par l'homme au cours des siècles, tels les chalets d'alpage, leurs citernes et leurs murs de pierre sèche. C'est là un témoignage inestimable de la haute époque du fromage, gruyère en particulier, de ces temps où les activités de l'homme n'étaient pas autant qu'aujourd'hui marquées par des séparations quasi totales, mais se mariaient avec naturel. Ainsi l'horloger qui élaborait et construisait des montres au fond de la Vallée, était paysan. C'est-à-dire qu'en belle saison, ses bêtes à lui aussi prenaient le chemin des hauts où il se rendait à son tour, les dimanches après-midi, visiter le pâturage, voir si son bétail va bien, à moins qu'il ne soit resté à l'écurie à cause du chaud, parler aux bergers auxquels il apportait peut-être un saucisson, une bouteille de vin c'est peu probable, manger la crème que ceux-ci se faisaient un plaisir de lui offrir et qu'il prenait dans un petit baignolet fait pour cet usage, avec une cuillère de bois souvent sculptée.

Non seulement ne pas laisser tomber dans l'abandon ce patrimoine riche et beau où l'homme en promenade, aujourd'hui plus que hier encore où il n'y pensait pas, peut se recréer, l'entretenir si ce n'est parfois lui redonner carrément vie par des travaux de restauration. On voit ainsi se remonter des murs de pierre sèche, nos murets de pâturages, dont la ligne grise court, segments de tous les chalets du Jura mis bout à bout, sur des distances incroyables. Quel travail de titan ce fut-là, que monter ces murs. Ils se sont dépondu les reins à le faire, les anciens, d'ici ou d'ailleurs quand on en faisait venir pour ce travail difficile qui répugnait à beaucoup.

Eux tous, les constructeurs, alors ils se sont desséchés les mains devenues à leur tour grises comme la pierre qu'elles maniaient, ils se sont bleuis les ongles coincés trop souvent entre ces gros cailloux qu'ils levaient, ils se sont écorché les avant-bras, les poignets, les coudes, les genoux. Et cela des saisons pleines. Car ceux qui s'étaient décidés à accomplir cet ouvrage, jamais vain, beau à tout coup malgré la peine inouïe qu'il coûte, peut-être même à cause de cela, avaient acquis cette spécialisation qui leur permettait de dresser ces murailles dont la beauté vous retient, capte votre regard qui se perd à les suivre sur les pâtures, absorbant les ondulations du mur qui court sur un terrain dont il épouse les formes.

C'est si beau, un mur de pâturage qui ne s'écroule pas, qui est là, neuf ou intact après tant d'années.

Et c'était là une civilisation de la pierre. De la pierre et du bois que celle-ci avait remplacé pour marquer les séparations entre les propriétés, dans l'ensemble dès le début du XVIIIe siècle, quand la forêt vint à s'éclaircir et qu'une pénurie générale déjà se dessinait. Car la pierre on l'avait pour rien. Elle était sur le pâturage, à profusion, à portée de main, ou si peu éloignée qu'avec un char et un cheval, ou une vache du chalet qu'on attelait à sa place, on pouvait aller la chercher sans problèmes. On profitait ainsi en la prenant de recréer de la surface pâturable. On faisait d'une pierre deux coups. Les murs devenaient pierriers. Mais quels pierriers! Faits apparemment pour défier les siècles. Ce ne fut hélas jamais le cas. La pierre se fuse sous l'action des pluies et des

gels, des blocs de la grosseur d'une courge, se réduisent en cailloux sans importance. Et ce que la nature ne fait pas, l'homme l'accomplit lors de ses passages innombrables au-dessus des murs quand il se promène et qu'il désouche sans rien remettre en place, le bétail l'achève en se grattant, toujours avide à son tour de détruire. Des trouées importantes ainsi se font, des brèches de plus en plus nombreuses s'ouvrent, les pierres roulent à nouveau parmi l'herbe des pâturages.

Ce n'est pas un lent travail d'érosion. C'est au contraire un processus rapide là où l'homme passe ou travaille et qu'il n'a pas garde de les entretenir. Ce qui est de nos jours où la peine fait peur, où ramasser un simple caillou pour le remettre à sa place est une insulte à des heures si précieuses. C'est qu'aussi on ignore désormais la matière, ici les cailloux, avec lesquels il ne faut jamais être pressé, au contraire, patient, les regarder sous toutes leurs faces, les tourner, les rouler, les monter, en un mot les amadouer afin qu'ils participent à leur tour à cette construction ou à cette restauration, ou encore à ces simples travaux de maintenance et d'entretien.

C'est un métier que celui de constructeur. Ce serait le plus beau, tu es libre sur les pâturages, s'il n'y avait ce poids, et les reins des hommes si fragiles. Alors quand tu quittes ton chantier le soir tu as le dos moulu, tu peines même parfois à te déplacer, te restant sur le bas de la colonne le poids de tous ces cailloux entassés, déplacés, écartés pendant la journée. Et quand est la nuit et que tu t'es couché, tu les sens encore dans le chaud de ton lit, là, le long de ton dos meurtri. Et même le matin, quand il faut te déplier,

ce n'est pas là une mince affaire. Maudits cailloux ! Il faudrait abandonner, faire autre chose. Mais a-t-on le choix. On n'a que cela pour gagner sa vie. On a accompagné son père qui était déjà muretier, muratier disaient les anciens, dans le temps, quand on construisait des murs partout. On l'a suivi longtemps, jusqu'à ce qu'il ne soit plus bon à rien, courbé de toutes parts, perclu d'arthrose, atrophié. Et de partout, des phalanges, des mains, des coudes, du corps entier quoi, devenu comme une vieille racine noueuse, toute pleine de bosses, des bougnes de la grosseur d'un poing. Un père qui alors est resté au village, ne se déplaçant plus qu'avec une canne, plié en deux, gris de figure, autant que tous les cailloux qu'il a déplacés et qui lui pèsent encore. Des milliers de cailloux qu'il sentira jusqu'au bout maintenant, et qui là-bas, mis en tas les uns à côté des autres, se fichent de lui !

Et ils ne sont plus, les constructeurs. Les murs quant à eux ils restent, même s'ils se sont élargis, affaissés, même s'ils sont mort à la fin, ou presque, parce qu'ici on les a abandonnés définitivement après que les vieilles limites aient changé de place. Agrandissement des montagnes, mise en place de cantonnements à la suite du rachat des bocherages. La commune s'est servie à profusion, à son tour de construire des murs pour cercler ce qu'elle a pris, elle a agrandi son patrimoine forestier tandis que les particuliers pleurent leurs terres perdues.

De vieux murs ainsi, mystérieux, moussus, à peine visibles sous la végétation qui les a recouverts, presque intégrés au sol parfois tant ils sont vieux, et que tant d'hiver ont passé qu'on les distingue mal. Ces vieux murs, oui, qui racontent de vieilles histoires de limites et de propriétés, disent aussi le prix de la terre, et de cette lutte terrible et de tous les jours pour la garder. Même si on sait qu'elle ne nous appartient pas, qu'au contraire elle nous est seulement prêtée, à nous les hommes, pour dix ans, pour cinquante ans, jamais beaucoup plus. Alors il sera l'heure de partir. Nous lui appartenons plus qu'elle nous appartient.

Ils sont beaux, ces murs que nous aimons.

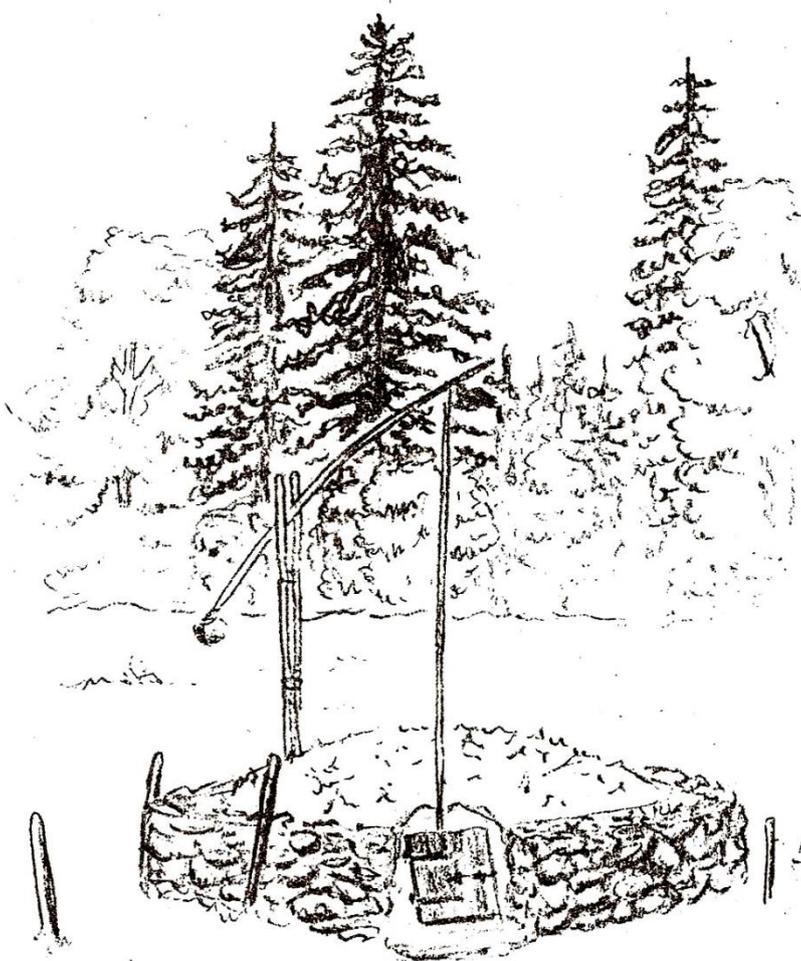
Et ces vieux chemins aussi que l'on a délaissé et qui courent ,

devenus presque invisibles dans les pâturages, aussi sous le couvert des forêts où ils vont se perdre sans qu'on ne sache pourquoi. Quel était donc votre but, hommes d'autrefois, où alliez-vous, vers quelles destinations proches que nous ne connaissons plus. Mais si l'on regarde, si l'on suit attentivement ces sentes qui restent, on voit parfois qu'elles vont vers des ruines, des mazures à peine décelables, un rectangle, qui sont d'anciens chalets que l'on a abandonnés.

La forêt, les pâturages, là-haut, quand on est curieux et qu'on veut savoir, revenir dans le temps, s'imprégner de cette vieille civilisation, ils nous racontent beaucoup de choses, des immensités de choses.

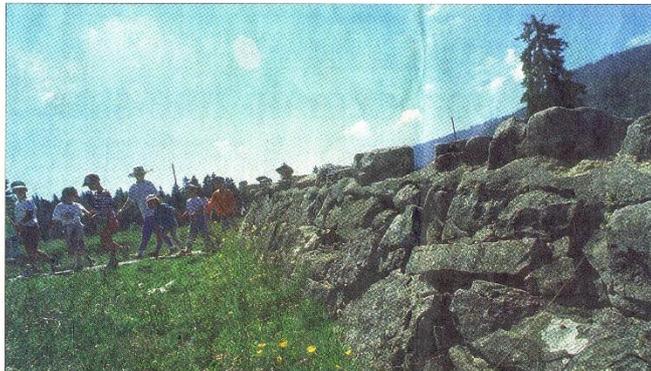
Et c'est là l'histoire anciennes de nos montagnes.

Et ce sont là des vieux murs, qui, s'ils gardent encore les limites actuelles, sont à garder, précieusement, religieusement.



Architectures pastorales

Les murets du Jura,



En balade du côté de Saint-Cergue et de la Givrine.



Un sillon de pierres à travers les pâturages.

ce précieux patrimoine

Ces véritables monuments historiques sont les témoins de l'exploitation sylvo-pastorale de nos ancêtres. On s'acharne, dans la région du Marchairuz, à les conserver. Pas facile, car le métier de muretier disparaît et l'argent manque.

Photos
Alain
Rouéche

Randomeurs et cyclistes les connaissent bien, ces murets de pierres sèches qui font obstacle à la promenade. Barrière, frontière ou protection, ils marquent le paysage du Jura depuis des siècles. Qu'ils traversent en ligne droite obstinés creux et bosses des pâturages, serpentent entre les sapins ou arrent les crêtes de la montagne, ils sont plantés là selon une géométrie dont la logique nous échappe. Autrefois limite de pâture ou de commune, ils ont été érigés à l'époque où le bois était une denrée précieuse. Au lieu de le gaspiller en barrières, les paysans ont préféré construire des murs, ce qui leur permettait en même temps d'épicer leurs pâturages. Aujourd'hui, alors que le fil de fer barbelé ou électrique a remplacé le caillou, ces murets ne servent plus guère qu'à relever la beauté du Jura.

Un groupement volontaire

Ce patrimoine, pourtant, ne saurait disparaître. Déjà malmenés par des moutons légers, dégrainés par d'imprudents amateurs de barbotte ou démolis par les chenillettes des pisteurs en hiver, les murs ont subi l'outrage du temps, de l'érosion, des glissements de terrain. Dans la région du Parc jurassien vaudois, où ils courent du Marchairuz à la Givrine, on s'acharne depuis 1989 à les restaurer. C'est ainsi que Bière, Le Vaud,

Marchaisy, Gimel et Lausanne, sensibilisées par protecteurs de la nature et forestiers, se sont associées en un Groupement des communes propriétaires de la Corbe des Anhurmes, présidé par Jules Le Coultre. Dans ce magnifique vaillon d'anciens marais, aux crêtes de calcaire tourmentées, ces communes ont lancé un programme de rénovation, réparti sur



REPORTAGE

PAR
Madeline SCHÜRCH

vingt ans, dévisé à trois millions de francs, dont 57% doivent être subventionnés par le canton de Vaud et la Confédération.

Or l'argent manque, tout comme la main-d'œuvre pour réaliser un travail pénible, de longue haleine, qui demande un savoir-faire que les jeunes générations ont oublié. «Les anciens murs étaient construits par des ouvriers bergamasques. Ça n'a pas été facile d'en retrouver, car ils en avaient assez bevés explique André Croisier, ancien garde forestier de Bière, qui a prospecté l'Italie pour retrouver des muretiers. Il a finalement déniché un vieux qui avait déjà travaillé dans la région et un jeune, qui a abandonné au bout de quelques semaines, fatigué de trimballer des pierres sous les ornières de son men-



Luigi Moreschi aux prises avec un gros caillou.

tor! Aujourd'hui, une deuxième équipe de deux muretiers portugais, qui possèdent également ce talent des Méditerranéens pour ériger des constructions de pierres sèches, sont venus en renfort.

Caisses vides

«En six ans, nous avons réalisé pour 565 000 francs de travaux, en collaboration

avec Aubonne, Longirod, L'Abbaye, Basins et des propriétaires privés. La motivation des communes est cependant renforcée par les cotils et le manque de soutien de la Confédération», constate André Bodan, inspecteur forestier de la Ville de Lausanne, propriétaire du chalet des Anhurmes. Car, si l'Etat de Vaud, par le Service de conservation de la nature, a contribué par doses homéopathiques à soutenir le projet, l'Office fédéral de l'environnement se fait très l'ovelle pour verser ce qu'il a promis depuis 1989! «Il nous faudrait 125 000 francs rien que pour couvrir les travaux de 1992 et de 1993. Or la Confédération n'a versé jusqu'à présent que quelques dizaines de milliers de francs», déplacent les membres du groupement.

Leurs budgets vident au rouge, les communes se sont tournées vers le Fonds national du paysage, doté de 50 millions de francs en 1991, à l'occasion du 700^e anniversaire de la Confédération. Son représentant, Hans Weiss, s'est déclaré impressionné par l'engagement des communes. Son bureau, qui a déjà soutenu l'expérience, a été une nouvelle fois sollicité, comme la Loire romande. «A l'heure où d'autres communes de la région aimeraient se rattacher au projet, nous avons besoin de soutien», conclut Gilbert Capt, président du Parc jurassien vaudois.

M. Sch. ☛



Luigi le solitaire, artisan muretier

Luigi Moreschi est payé au mètre. Depuis six ans, ce son Italie bergamasque revient chaque printemps de son Italie natale pour raffaier et reconstruire les murets du Jura. Ses mains, aussi sèches que les pierres qui lui charrie à longueur de journée, témoignent d'un dur labeur. Ses ongles, pinçés de temps à autre par un caillou capricieux, ont viré au noir. Mais en lui est égal, car il aime ce métier d'artisan, en symbiose avec la montagne. «Les pierres, faut les manger comme la popa! Elles doivent être fortes et bien choisies», explique ce saisonnier, qui connaît les moindres recoins des alpages.

Employé par la commune de Bière, pour laquelle il effectue en période creuse différents travaux d'entretien, Luigi est un ours solitaire, qui travaille au rythme des commandes que lui passent les communes du groupement. Qu'il côtoie des brèches dans les murs des Anhurmes ou reconstruise des centaines de mètres sur les hauts de Gimel, il apprécie une nature sauvage

qui lui révèle parfois ses secrets. «Un jour, j'ai trouvé des fossiles de coquillages dans le calcaire. On m'a dit que c'était le fond de la mer qui était remonté». Ailleurs, il a déniché un caillon avec une date peinte en rouge: 1896. Mais il l'a égaré dans son puzzle minéral!

À la base, les murs mesurent jusqu'à un mètre de largeur et se réduisent en cône jusqu'à quarante centimètres. Luigi trie et choisit les pierres en fonction de leur forme, de leur qualité, en les retouchant le moins possible au marteau, gardant les plus belles pour la couverture verticale. Si un camion lui apporte parfois un chargement près du chantier, il ne doit compter que sur lui-même. «Lorsqu'une pierre est trop lourde, je me débrouille tout seul avec mon pie. Mais mon dos en prend un coup», bougonne le muretier, qui accuse bien sûr 60 ans. Sous son sapin, à la pause de midi, Luigi devient cependant moins bavard. C'est l'heure de la sieste...

M. Sch. ☛

24 Heures du 3 août 1994.



Un mur aux couleurs diverses du côté des Amburnex.

Vieux chemins et bouteroues

Les vieux chemins disparaissent sous les coups de bœuf de notre civilisation occidentale dont l'appétit d'espace est phénoménal et conduira forcément à ce que nous appellerons la terre plate, c'est-à-dire quand le moindre espace aura été goudronné ou bitumé. Y a encore de la place, diront certains. Certes oui, mais tout cette problématique ne tient pas au final aux sentiments, mais aux mathématiques. Tant de m² par année.

Par bonheur, les vieux chemins peuvent se découvrir dans les endroits les moins sujets à des modifications importantes, dans les forêts par exemple, et même dans les pâturages. Suivez ces vieux chemins et vous croirez parfois remonter dans le temps, et vous gouteriez à des émotions fortes pourvu que vous ayez un peu de culture historique et que les choses que vous avez sous les yeux, sous les pieds aussi, ne vous soient pas indifférentes.



Route du Marchairuz construite vers 1770 avec les bouteroues traditionnels. Certains, posés plus tardivement, existent encore.

Au niveau du fond de la Vallée, le vieux chemin de la commune de l'Abbaye se découvre encore en partie au-dessus de la route cantonale et en parallèle.

Le grand chemin de la commune du Lieu, de l'autre côté du lac, est plus complexe. Disparu entre les Charbonnières et le Séchey sous la route actuelle, vous le retrouverez sitôt que vous aurez quitté le hangar communal lors d'une marche « pédagogique » et vous l'emprunterez avec l'émotion de circonstance. Juste sur le cretson vous l'aurez perdu au profit de la route cantonale pour le retrouver soixante mètres plus bas – gaffe lors ce court passage de ne pas vous faire faucher par une voiture – et il vous conduira jusqu'à l'entrée du village du Lieu. Vous aurez déjà pu admirer les bouteroues qui restent encore en bordure de ce segment de chemin pour en fixer le parcours. Quittant le Lieu, le vieux chemin

de la commune est à prendre à votre gauche. Il vous conduira sans faillir, juste la route des Esserts de Rive. Un long passage sur la route elle-même et revoilà la vieille sente à suivre jusque qu'à la Brasserie, en dessus du Solliat. Au passage vous aurez passé près de l'ancien hameau de Combenoire. Par après, c'est fichu, la route cantonale l'aura recouvert. Pour ce parcours à nouveau des bouleroues à votre droite déjà, puis à votre gauche, placés toujours du côté où est la pente. Malheureusement la plupart sont couchés, d'aucuns disparaissent dans la végétation et rares sont ceux qui survivent encore droit comme des soldats à l'appel. Mais eux tous sont à respecter, à laisser sur place, et surtout à ne pas servir à décorer l'entrée de votre maison. On se souvient d'un certain architecte qui s'était permis de prélever dans la nature, non l'un de ces modestes bouleroues de quelque vieux chemin, mais carrément une borne au Risoud ! Un temps où donc si l'on était au-dessus de la plèbe ordinaire, on se croyait plus ou moins tout permis.

Bouleroues qui se fabriquaient par exemple par les maçons des Charbonnières au XVIIIe siècle. Ils en avaient produit plus d'une centaine pour délimiter le grand chemin de la commune dont la construction avait été confiée non à un entrepreneur local, mais à maître Yost, suisse-allemand d'origine qui fut l'un des premiers professionnels de ce type à la Vallée. Il serait remplacé pour le siècle suivant par des entrepreneurs italiens venus pour la plupart du Piémont.

Ces bons vieux bouleroues qui nous rappellent un passé où les routes naturellement n'étaient qu'en terre battue, celles-là même où passaient, on y pense souvent, nos amoureux et amoureuses d'autrefois allant à la rencontre l'un de l'autre. Il faut savoir rêver. Une évocation ne doit pas forcément effacer tout romantisme.



Le grand chemin de la commune du Lieu, première version, construit entre 1764 et 1778, période où l'on vit presque toujours à l'œuvre maître Yost. Premier tronçon, en route pour le Lieu, deuxième tronçon, quittant le Lieu en route pour le Chenit via Combenoire. Hélas, au printemps, avec la fonte des neiges, un vrai cloaque parfois. Un projet que nous ne mènerons sans doute jamais à bien, le rétablissement des bouleroues en leur position verticale.

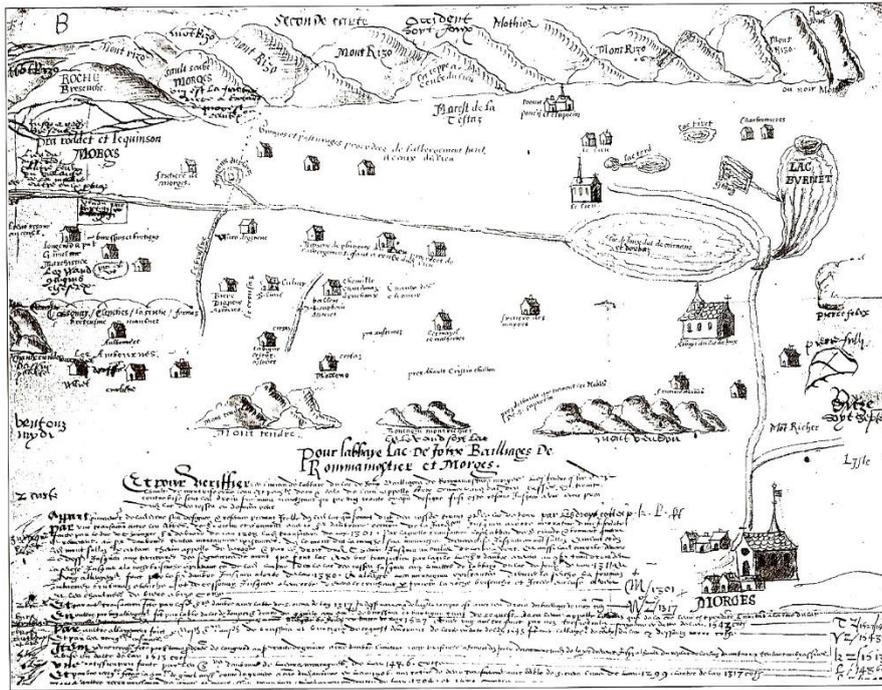


Devicque, 1852. Le nouveau grand chemin de la commune ne sera construit que dès après l'incendie de 1858. Ici donc la route ou chemin qui part du Lieu en direction de Combenoire est encore dans son état du XVIII^e siècle. Pour très peu de temps encore. .

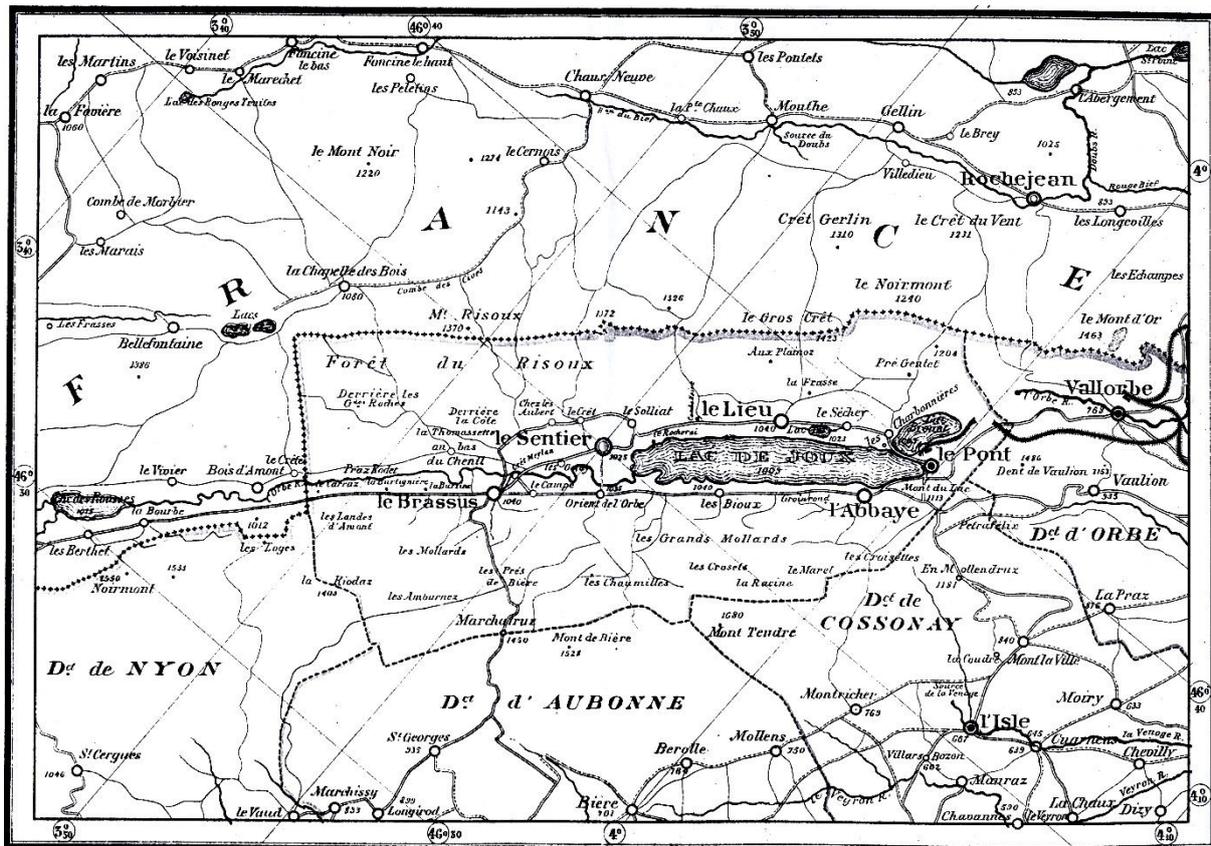
Une carte de 1572 permet de se rendre compte que des chemins permettaient aussi de franchir la montagne en direction de la plaine. Etrangement la route de Pétra-Félix qui autorisait à se rendre fréquemment à Romainmôtier, notre capitale de l'époque, n'était pas la plus pratiquée pour aller en plaine du côté du Léman. La route officielle était encore celle grimpant la pente pour arriver aux Croisettes puis aux Prés de l'Haut pour emprunter ensuite la Combe dite plus tard de la Verrière qui permettrait de rejoindre Montricher. Mais on abandonna bientôt cet « axe » qui nécessitait de monter plus haut dans la montagne, avec toutes les difficultés rencontrées lors des grandes neiges, pour ne plus utiliser que celui de Pétra-Félix.



D'autre bouleroues, cette fois-ci au départ de la route du Marchairuz. D'aucunes, modernisées, existent encore.

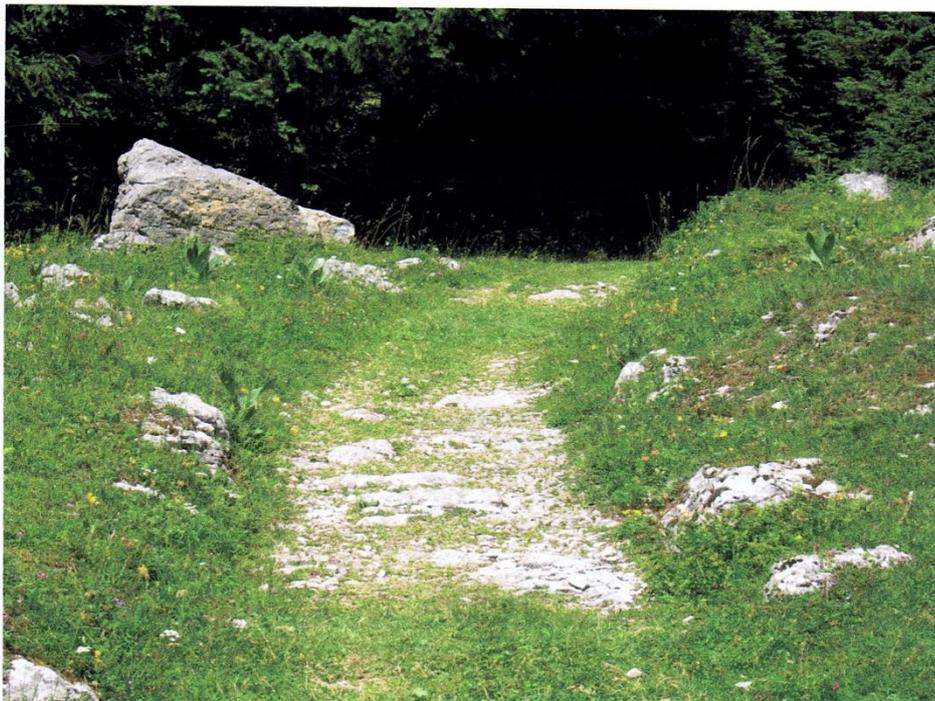


La plus ancienne carte de la Vallée, et la plus exceptionnelle.
 ACV, Bq 2, 1572.



Carte Vallées de Joux fin XIXe siècle.

Fig. 26



Arrivée sur le pâturage des Croisettes. Le chemin ancien est rejoint par celui plus large et plus récent venant également du Pré de l'Haut Dessous, actuellement sentier de randonnée balisé

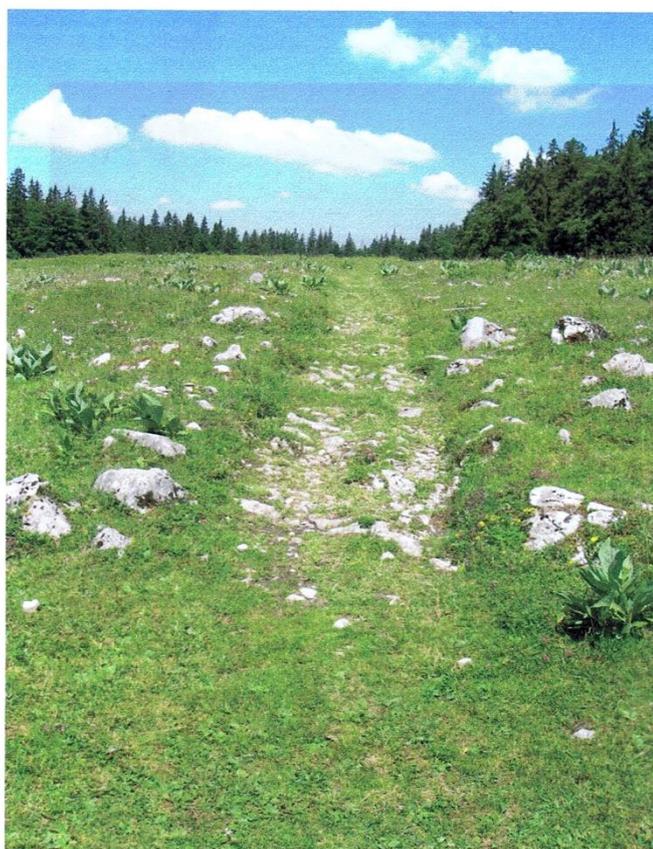
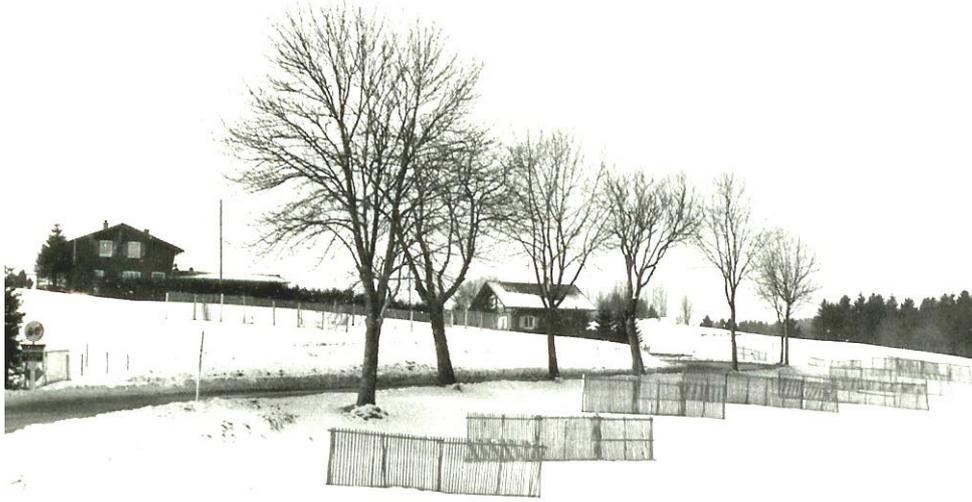


Fig. 27

Tronçon rocheux et bien conservé du chemin ancien

En passant, puisque nous parlons route, les pare-neige, les simple pare-neige, ne feraient-ils pas eux aussi partie de notre patrimoine ?



Aux Charbonnières.



En route pour l'Épine

Ces vieux chemins un peu mystérieux traversant ou longeant nos montagnes, ont retenu nos historiens, notamment Auguste Piguet, dans ses différents ouvrages, et Lucien Reymond, en particulier dans sa Notice de 1887, où un chapitre s'intitule : anciens établissements dans la montagne.

Mais la personnalité locale la plus intéressée par ces vieilles sentes, fut notre géologue Jean-Paul Guignard. En ce sens il a édité plusieurs brochures, parmi lesquelles :

Vestige d'une ancienne voie carrossable, franchissant la crête du Mont-Tendre à l'altitude de 1560 m, Le Sentier, 13.11.1984

Le site des Quatre-Puits, Le Sentier, 1^{er} décembre 1984

Le chemin qui remontait le temps, Le Sentier, novembre 1985

Voie ancienne du versant nord-ouest du Mont-Tendre : découverte de nouveaux tronçons, Le Sentier, 23 décembre 1985

Avec la collaboration de Madeline Guignard, Vestiges anciens aux alentours du Mollendruz, Le Sentier, 2007.

Tout cela est fort intéressant. Si certains de ces chemins pourront trouver une vraie explication, d'autres par contre pourraient bien demeurer à jamais mystérieux.

Reste que la plupart servaient, soit aux charbonniers ou au bûcherons, soit à conduire à des chalets d'alpage dont un certain nombre a disparu, ayant été naguère sur leurs traces avec notre ami Eugène Vidoudez.



La route du Pont à Vallorbe à l'entrée du vallon de Sagne-Vuagnard.

Ici nous allons oublier le principal, l'ancienne route du Pont à Vallorbe par Sagne-Vuagnard et les Epoisats. A peine avons-nous commencé à gravir cette route, avec le village encore visible à nos pieds, que voilà toute une série de bornes côté aval de cette antique voie carrossable. Celles-ci sont encore pour la plupart en parfait état, mais comme en nombre d'autres endroits, très fortement penchées contre la pente. C'est en ce site même que notre rêve aurait été que ces bornes non seulement soient remises d'aplomb, mais puissent aussi retrouver entre elles les barres de bois qui servaient de barrière. On ignore pourquoi le public se montre si indifférent à ces témoins majeurs de notre histoire de nos communications indispensables à notre quotidien.

Mais les vieux cailloux n'ont jamais servi qu'à construire des murs, empierrer des chemins, en être des indicateurs fiables. Ils ont trouvé une utilité parfaite pour la construction des maisons. D'abord sous leur forme la plus simple pour les fermes, puis transformés en pierre de taille pour les maisons plus sophistiquées qui ont peu à peu pris le pas sur ces « antiquités » dont nous aurons à reparler plus bas.

N'oublions pas en passant, qu'outre les bouleroues se découvrent parfois des bornes mystérieuses plantées ici ou là. Toutes ne nous sont pas connues. Une par exemple est à l'Abbaye, à proximité de la maison Clerget, de l'autre côté de la route. Une autre se trouve au bord du lac de Joux, au niveau de la Golisse. On trouve de plus au moins deux pierres percées, l'une proche de la Fontaine à Poncet, au-dessus du Lieu, et l'autre juste après l'Epine-Dessus allant sur les Cernies. On ignore encore le pourquoi de ce type de pierre.

A voir aussi au cimetière de l'Abbaye, une borne encastrée dans le mur d'enceinte, près du portail. Elle figurait autrefois à Bonport. Les maçons des Bioux avaient laissé leur trace là-bas, alors qu'ils travaillaient pour leur commune propriétaire du site. Cette borne fut déplacée à l'Abbaye sans doute lors des travaux en cet entonnoir de la fin du XIXe siècle. Un entrepreneur eut cette bonne idée de la fixer là à la place de la « bazarde » parmi les matériaux qui allaient permettre d'établir la grande plateforme que l'on connaît, celle-ci prise sur le lac Brenet qui se vit par ainsi amputé de la surface d'une bonne pose.



Coté rue.



Côté cimetière.



Monument du soldat inconnu sur le territoire de la Thomassette, érigé en 1891, soit vingt ans après le passage des Bourbakis à la Vallée de Joux.



La borne de L'Abbaye, proche de la maison Clerget, résistera-t-elle non seulement au temps , mais aussi aux hommes ? Origine inconnue. De 1691, date fatidique pour les archives de la commune du Lieu qui brûlèrent entièrement.

On connaît naturellement la borne à Napoléon au-dessus de l'Orient. Elle est gravée N M (soit Napoléon Empereur) 14 avril 1803. Elle fut placée là par le propriétaire du terrain, Philippe Berney (1767-1839), politique et grand admirateur de Napoléon.



D'autres bornes, moins caractéristiques, existent assurément sur le territoire de la Vallée. Elles restent à découvrir.

Notons au passage que l'on peut trouver sur le site patrimoinevalléedejoux.ch une rubrique consacrée à nos vieux cailloux.



Vasque taillée dans un bloc calcaire

Région du Crêt des Danses, massif du Noirmont

Préambule

- L'objet a été signalé au Service "Monuments historiques et Archéologie", par Monsieur J. Monel, lunettier à Monez.

- A la demande de Monsieur D. Weidmann, Archéologue cantonal, et sur la base d'indications assez vagues, nous l'avons cherché et repéré, le dimanche 11 septembre 1989.

Description

- Il s'agit d'un bloc de calcaire autochtone (Kimeridgien compact), de 2,40 m de long sur 1,60 m de large. Faiblement engagé dans le sol côté sud-est, sa hauteur varie entre 0,38 et 0,55 m. La vasque elle-même est à fond plat, horizontal; elle suit approximativement le pourtour du bloc. Sa profondeur est de l'ordre de 15 cm. Sa paroi intérieure est régulièrement arrondie sur tout le tour; elle paraît très corrodée. Des empreintes de martelage subsistent sur le bord interne de la margelle (voir fig. 5 et 6.

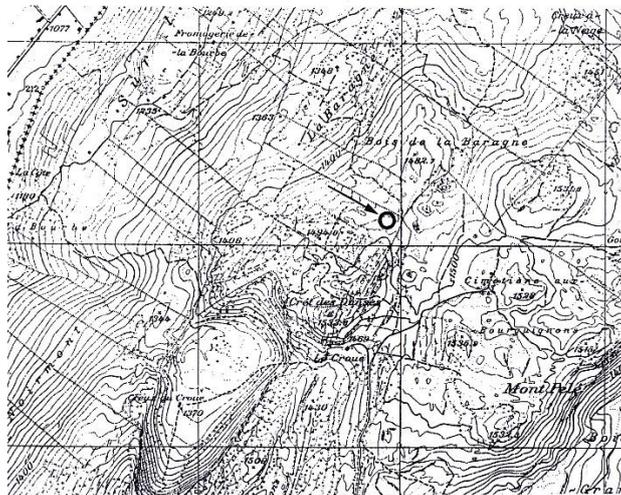
- 2 -

Le poids du bloc peut être estimé entre 3 et 4 tonnes. Quelle que soit son origine, c'est un monument remarquable et assez impressionnant; il mérite certainement d'être protégé, bien qu'il le soit déjà par sa situation en un lieu bien peu fréquenté.

Situation Coordonnées: 499,890 / 151,120

- Il se trouve à environ 450 m du sommet du Crêt des Danses. Il a été intentionnellement amené et placé sur le fond plat d'une doline sténile, creusée sur le prolongement de la diaclase à l'origine de la grande kaume qui s'ouvre à 80 m au sud-est du site en question.

Pointage sur la feuille 1241 "Marchairuz" de la carte nationale de la Suisse, au 1:25 000:



Communiqué

Légendes, mystères et histoires: La Pierre Tournante

Dans les forêts qui bordent les deux côtés de La Vallée, les refuges forestiers sont en nombre impressionnant puisqu'on en compte plus de septante! Tous ont un patronyme plus ou moins poétique; par contre pour certains, les origines de leur appellation se perd dans la nuit des temps et de la mémoire.

C'est le cas pour celui cité en titre. Pour le trouver, prenez la route du Marchairuz et arrêtez-vous au sommet de la longue descente qui file vers le Pré de Bière. Vous trouverez sur votre droite la route forestière traversant la forêt de la Rolat. Empruntez-la et, à deux pas de la grande route, sur votre gauche, vous découvrirez la cabane de la Pierre Tournante.

Photo à l'appui, cette pierre a bel et bien existé, située à quelques dizaines de mètres de la bifurcation sur votre droite. Ne la cherchez pas. Elle n'est plus là.

C'est un bloc de calcaire auquel il est bien difficile aujourd'hui de donner une dimension exacte (mais qu'on peut estimer à environ 4,5 mètre de haut), comme taillé dans une meule de 2,5 mètres de diamètre dont on aurait juste dégrossi les faces, et avec un dessus absolument plat.

Pourquoi «tournante»? Enfants, on nous disait qu'elle tournait douze fois sur elle-même à minuit lorsqu'on parvenait à entendre sonner la cloche du village du Brassus.

Ou peut-être parce que seule, comme posée dans l'herbe, sans un autre caillou dans ses proches alentours, elle incitait ceux qui passaient à ses côtés à la faire tourner sur elle-même, d'une seule poussée de leur corps.

Une pierre de légendes

Elle est sans doute née d'un hasard géologique mais on racontait aux enfants du coin qu'un géant passant dans le secteur l'avait détachée d'un lapiaz des environs, l'avait roulée sur une certaine distance et, d'un dernier coup de reins, l'avait mise à plat sur cet endroit bien dégagé. Il y aurait cassé la croûte et aurait juré que personne ne la retoucherait, qu'elle resterait là comme repère pour les voyageurs qui passeraient sur ce qui n'était encore alors qu'un vague chemin.

Autre légende citée par deux conteurs comblés qui se rejoignent dans leur récit, celle de l'ours:

Un berger remontant de La Vallée s'en retourne de nuit au chalet de la Joux de Bière muni d'une simple lanterne. Il passe au haut de la Meylande puis entrevoit sur sa droite la sombre et massive silhouette de la Pierre Tournante et y fait un petit arrêt.

Au même instant, stupéfait! Surgissant silencieusement du sous-bois, un ours s'avance dans sa direction, menaçant. Avant même d'avoir eu le temps de réfléchir, le berger se jette en arrière! Mais, dans un mouvement irréversible, la pierre se soulève, tourne sur elle-même et écrase l'ours de tout son poids. Seule la tête de l'animal émerge de la pierre!

Reprenant ses esprits, le berger tremblant rallume sa lanterne et s'en va aussi lestement que possible rejoindre son chalet.

Le lendemain, il n'a qu'une seule idée, retourner vers la lourde pierre; il la retrouve bien là, mais revenue à sa place habituelle, immobile. De l'ours par contre aucune trace!

On raconte également que les seuls autres hommes qui l'ont vue tourner sont trois compagnons qui, par un soir agrémenté d'un demi-croissant de lune, descendent de l'hôtel du Marchairuz après une journée bien arrosée et s'arrêtent près de la Pierre Tournante.

L'un d'eux dit aux deux autres: «L'histoire de l'ours, vous y croyez-vous?»

Ils observent la Pierre avec curiosité et un peu de crainte, en titubant quelque peu. A n'en plus finir d'en faire le tour le plus émêché s'exclame «Mais nom d'un sort, elle tourne! Regardez-voir cette tache de mousse: elle a filé par la gauche et maintenant la voilà qui rapplique par la droite!»

Ces trois personnages ont-ils encore bu un petit «remontant» avant d'entamer le reste de la descente? Arrivés au Brassus ils racontent leur vision aux derniers personnages attablés dans un café mais on raconte surtout qu'enfin rentrés chez eux, leur lit s'est lui aussi mis à tourner!

Une pierre de souvenirs

Cette grosse pierre posée en bordure de route était une halte obligatoire tant à la montée qu'à la descente lorsque nous allions pique-niquer dans les environs du Marchairuz.

Juste en face de la Pierre Tournante, mais encore visible aujourd'hui en contrebas de la route, se trouve,



La Pierre Tournante en 1951

beaucoup plus petite, la Pierre à Sous. Dans l'une comme dans l'autre, on trouvait souvent des pièces de 1, 2 ou 4 sous coincées dans les fentes de ces cailloux, cachées là par des personnages certainement âgés qui descendaient du Marchairuz, ceci pour le plus grand plaisir des enfants qui y faisaient de longues recherches. En photographiant ladite Pierre à Sous tout dernièrement, j'ai retrouvé quelques pièces pas si vieilles que cela. Souvenir laissé par un marcheur, cycliste ou automobiliste nostalgique des temps anciens? Mais qui se rappelle aujourd'hui de cette habitude et qui va les récupérer?

Une pierre disparue

La Pierre Tournante a disparu à la fin des années soixante, engloutie par la rénovation de la route entre le col et le chalet de la Meylande.

On peut voir l'emplacement de l'ancienne chaussée en observant le mur de pierres sèches qui la bordait sur la gauche en montant. A la hauteur de la Pierre disparue, la route actuelle est 2 mètres plus haute, alors que, cent mètres plus loin, elle est plus basse de 4 à 5 mètres. Cela donnait à l'époque un dos d'âne vertigineux avant de foncer au point le plus bas de la Rolat et ce profil a été remplacé par une longue courbe harmonieuse.

La Pierre Tournante dort donc sous la route. De nos jours, avec les moyens à disposition, peut-être aurait on mis de côté ce petit monolithe! Mais qui



Le haut de la Rolat. A gauche, derrière le piquet, la Pierre à Sous; à droite, le personnage indique l'emplacement approximatif de la Pierre Tournante



Le refuge de la Pierre Tournante de nos jours.

aujourd'hui suit la route à pied?

Deux des personnages apparaissant sur cette photo, prise en 1951, sont encore vivants.

A l'époque il leur fallait un coup de main des parents pour monter sur la Pierre, mais existerait-elle encore aujourd'hui que les deux personnages seraient tout aussi incapables de la graver!

Il n'existe que fort peu de photos de cette pierre. Une personne de la région en aurait-elle une ou plusieurs? Ce

serait sympathique de la transmettre pour des archives!

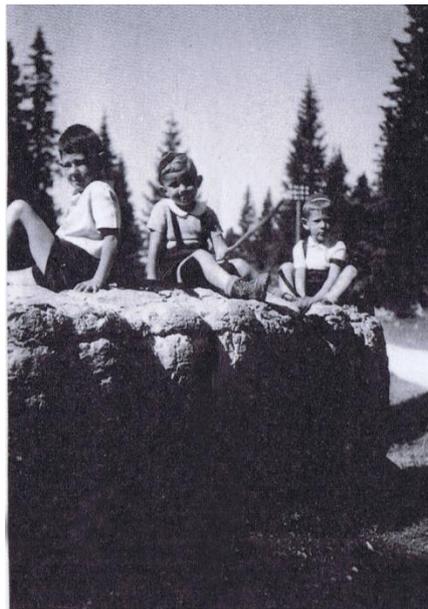
Pour compléter mes propres souvenirs de la Pierre, je me suis basé sur les écrits suivants:

Daniel Aubert, «Chapitre 8: La Pierre Tournante» in *Autour du Marchairuz*, Editions Baudat Imprimerie, L'Orient, 2014.

Jean-Paul Guignard, *La légende de la Pierre Tournante*, 2007.

Je les en remercie.

Gilbert Goy



La Pierre Tournante en 1951

La borne mystérieuse de la Golisse

Au-delà du passage à niveau de la halte Solliat-Golisse, vous prenez le petit chemin piétonnier qui vous conduira d'ici au Rocheray. Jolie promenade faite au bord du lac dont on sait que les couleurs ne sont jamais tout à fait les mêmes d'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre. Et c'est ce qui fait tout son charme. Que la promenade se prolonge bien au-delà de ce chemin est sans importance. Les jambes sont bonnes et pénétrer comme un coin dans ce paysage magnifique que l'on a toujours devant soi, est un enchantement. Il est grand, n'empêche, le lac de Joux, quand on le longe à pied d'un bout à l'autre ou presque. Il est presque infini quand votre courage vous offre d'en faire le tour complet. Compter alors quatre heures presque en marche forcée, cinq si votre rythme est plus modéré.

Et bien c'est au début de ce chemin, en face des premières maisons de l'Arcadie, que se trouve cette borne mystérieuse. En granit, de coupe quadrangulaire, on ne sait vraiment pas à quoi elle a pu servir. Au simple amarrage d'un bateau pourrait-on le croire. Une limite, assez peu probable. Le témoin d'un événement, quasiment impossible, quoique... De réemploi en vue précisément d'un amarrage, cela reste l'explication la plus plausible. Mais enfin, elle est là, on passe près d'elle, on ne manque jamais de la voir et même de la saluer. Elle constitue un point d'attache entre notre vieux passé et notre présent tout plein d'inquiétudes certes, mais acceptable, mais formidable, puisque l'on vit et que l'on a encore ce pouvoir presque magique de pouvoir marcher !





Ces belles maisons du Campe, avec des abords plein de belles pierres taillées. Ne passons pas à proximité sans les admirer. Idem pour le Crêt-Meylan.

Pour les bâtiments, dont la base peut être de pierre de taille, on en trouve dans pratiquement tous les villages, mais en particulier au Brassus, au Crêt-Meylan, et au Campe. Il faut vraiment admirer ces maisons du début du XXe siècle ou même de la fin du XIXe, bien construites, avec de nombreuses fenêtres pour donner une lumière maximale dans les pièces, avec en plus souvent des murs de jardins, ou des portails, en belle pierre de taille. Faire le recensement de tous ces bâtiments serait utile mais prendrait un temps considérable. On pourra s'en référer au même site que dessus. Avoir fait le tour de la Vallée pour aller à la rencontre de quelques-unes de ces maisons fut un enchantement et en quelque sorte un privilège.

Des pierres taillées pour les ouvrages d'art comme les ponts. Pont du Sentier à l'Orient, pont du Brassus, pont de l'Abbaye, autrefois pont de la Goille, magnifique ouvrage financé en grande partie par l'Etat de Vaud au début du XIXe siècle et qui devait malheureusement disparaître lors de la construction de la ligne de chemin de fer Pont-Brassus. C'était beau, impressionnant, avec une longue rampe d'approche du côté des Charbonnières. Ce ne serait plus désormais qu'un double passage quelque peu insignifiant, route et chemin de fer traversant la jonction des deux lacs côte à côte, avec pour aujourd'hui en plus un passage bétonné pour les promeneurs désireux de gagner la colline des Epinettes à l'extrémité de laquelle veille Pégase.



Une longue rampe d'approche pour le pont de la Goille au Pont.



Le vieux pont de L'Abbaye construit à la fin du XVIII^e siècle par un carrier de Vaulion. D'une réalisation parfaite et d'un prix imbattable – la mise s'était pratiquée à la baisse, système le plus vicieux qui soit – n'est pas prêt de disparaître. Et l'eau de la Lionne pourra couler encore quelques siècles sous sa voûte d'un arrondi parfait.

Abordons un domaine plus spécifique mais tout autant passionnant, les fontaines avec leurs bassins de pierre, laissant rigoureusement de côté ces bassins

de ciment, qui, en comparaison, ne mériteraient qu'à peine un regard, d'autant plus qu'ils vieillissent mal. Point faible surtout, ils n'ont aucune âme.

Bassins de pierre tous taillés par les carriers de Vaulion, Bignens Reymond et compagnie.

Ils trouvaient la pierre dans quelques carrières de proximité que les spécialistes pourront situer de manière précise. Avant de décrire quelques-unes de ces belles fontaines, citons l'ouvrage majeur concernant ce sujet : Paul Bonard, Fontaines des Campagnes vaudoises, 24 Heures, 1977. Le même est par ailleurs l'auteur d'un fascicule additionnel traitant des fontaines du village de l'Abbaye. Celui-ci offrant par ailleurs la plus belle fontaine de toute la Vallée qui soit, d'autant plus que celle-ci, depuis un an ou deux, est agrémentée par un vitrail réalisé par l'artiste combière Anne-Lise Vuilloud.



Citons le grand bassin de calcaire du Pont, au pied de la Grande Salle, tous les autres étant en granit, taillé au Pied du Jura par des carriers italiens.

Le bassin de pierre de la fontaine couverte de la cure, en ce même village de l'Abbaye.

Deux bassins sauf erreur pour les Bioux, dont l'un sous couvert. En fait tous les villages possèdent un ou plusieurs bassins de pierre, exception faite jusqu'il y a peu du village des Charbonnières qui n'eut jamais recourt à la pierre. C'est chose rectifiée aujourd'hui, puisque le bassin de ciment de la fontaine couverte de vers l'église a été détruit pour être remplacé par un magnifique ouvrage de calcaire réalisé par le tailleur de pierre Luc Chapuis de l'Isle. De la belle ouvrage.

Notons que même un petit village comme Combenoire eut son bassin de pierre. Il figure actuellement devant l'Hôtel de la Truite au Pont, placé là suite à des transactions pour le moins à l'emporte-pièce menées par le précédent propriétaire !

Il semble aussi qu'un bassin de pierre se trouve être dans la région de l'ancien hameau de la Fontaine aux Allemands, un peu en dessous de la maison de Sur le Crêt.



La fontaine de Combenoire située curieusement au Pont !

Enfin bref, faire le tour complet de toutes les fontaines de la Vallée requérait beaucoup de temps, mais en même temps et en compensation, permettrait de contempler ces véritables œuvres d'art pour lesquelles les carriers touchaient des sommes juste suffisantes pour ne pas crever de faim. Ce qui fait que d'aucuns auraient même dit que le transport de ces bassins coûtait plus cher que les bassins eux-mêmes.

Vieille pierre

Non pas le granit, qui est une roche dure, inhumaine, sans âme, non pas tout à fait sans intérêt ni qualité, mais triste. Mais le calcaire, le calcaire à la texture amicale, le calcaire blanc ou jaune ou même rouge, on dit que celui-là a passé par le feu, est-ce vrai ? Le calcaire du Jura, de Vaultion en particulier, avec lequel les anciens carriers, les Bignens en particulier, ont fait des fontaines pour la Vallée et le Pied du Jura. Allez les voir, une au Pont, deux à l'Abbaye, une à l'Orient, deux à la Golisse, et toutes ces autres que je n'ai pas encore su

découvrir. Aux Charbonnières aucune, où les gens, non pas furent plus ordinaires qu'ailleurs, mais simplement que les fontaines y étaient régies par des sociétés sans le sou et à qui l'entretien des tuyaux suffisait. Du bois et puis du béton, sans que l'on ne transite par la pierre. Allez les voir, mais allez donc les voir, les belles fontaines de Croy et de Romainmôtier, et les merveilles de Vaultion qui font la fierté de ce village, qui en sont la beauté véritable et à tel point que l'on voudrait vivre dans leur proximité. De si belles fontaines, si grosses, si solides, avec des armoiries sculptées sur le devant, des initiales peut-être, avec une date presque toujours, et tout cela était comme une signature, on savait qui les avait faites, ces Bignens, des artistes que l'on avait au village. Belles fontaines à la pierre non pas blanche, plutôt un peu jaune ou brune, ça dépend où on les a prises. Comme la pierre est belle sous le soleil, comme elle est douce sous le toucher et même lisse par place, là où l'homme se penche jour après jour pendant des siècles bientôt. Régale des yeux, certes, mais surtout cette nécessité qu'il y avait autrefois à abreuver le bétail, et dans quelque bassin secondaire, avec des dates aussi sur le devant, on ne néglige rien, pour faire les lessives. Des dames se sont ainsi glacées ici, au cœur du village, à laver leurs draps et leurs chemises. Ou a quelque autre bassin que l'on aurait mis en retrait, avec un couvert au-dessus, adossé à de grands murs qui servent à soutenir un terrain en pente.



Fontaine de chez-le-Maître.

Et là je vois un tout petit bassin, un bassin de pierre sans qu'aucune date ne dise à quand il remonte, qu'un signe quelconque ne puisse faire savoir de manière précise d'où il vient. Et pourtant je le regarde, tout simple, Ô combien beau, de par ses formes utilitaires. Je me remplis les yeux. Et toutes ces fontaines, elles parlent aussi à mon cœur, Et elles me disent avec émotion, la peine qu'ils

eurent à les creuser. Et ce n'est rien quand l'ouvrage peut être mené à terme, mais que dire et penser d'une pierre qui se casse alors qu'on est à la moitié ou même aux trois quarts de l'œuvre si cela se trouve. Ça vous fend le cœur. Tant de peine pour rien, tant de coups de burin, de gouge, de marteau, tant de journées à suer sang et eau, pour ne rien rapporter à la maison que ces éternelles mains usées et aux doigts meurtris par les coups mis à côtés, par les pierres qui ont sauté et coupé. Voyez ainsi toutes ces meurtrissures, voyez ce gris et ce bleu, et ces ongles cassés et jaunes, voyez ces mains déformées. Quelle grande misère du monde qui travaille et ne s'enrichit pas. Juste garde-t-on sa maison, juste mange-t-on le pain que l'on gagne si durement.

Ainsi donc parfois la pierre sautait des jours ou des semaines après qu'ils aient commencé. Alors il fallait se remettre à l'ouvrage et ne plus penser à ce que l'on laissait, triste et fendu, qui deviendrait caillou de remblayage d'un chemin quelconque. Ainsi donc, en ce temps-là, c'était surtout la peine. Mais aussi, il faut absolument le croire, afin que l'œuvre soit belle, le désir de bien faire, et la joie de créer. On crée, quand on taille la pierre. On n'est pas un simple manouvrier. Et des pierres pour les fontaines ou pour les cathédrales, y a-t-il une différence ? Aucune, simplement qu'ici c'est quelques siècles plus tard. Alors on met des initiales sur le bassin, alors on met une date, et comme ça, les hommes, ils se souviennent.

Mais pour les charrier, quelle aventure. Et quels attelages fallait-il ? Et combien d'hommes. Et plus encore surtout de chevaux qui puissent la mener loin de la carrière où on l'avait prise, au Creux à la Chèvre par exemple, près du Mollendruz, qui puissent aller longtemps avec un poids énorme et sans faiblir. On commandait des fontaines de partout. C'était devenu une nécessité. Chaque village, il faut croire, désormais se devait d'en posséder une plus grande et plus belle que le village d'à côté. On goûtait à la beauté des choses. On avait le sens de ce que l'on doit laisser à ceux qui nous succéderont. Marquer sa trace, son passage, faire quelque chose de beau et d'utile, de durable. Ne plus se contenter de simples bassins de bois, ainsi qu'on en avait vus pendant des siècles, depuis les débuts du monde. Les chevaux n'allaient pas vite, ils tiraient, ils soufflaient. Ils se reposaient encore avant d'aborder une pente un peu raide. Et l'on passait avec ces attelages entre les hameaux par les chemins ordinaires qui les joignent. Et l'on franchissait un col. Et l'on redescendait de l'autre côté pour retrouver une vallée et pour arriver enfin au village où la population vous attendait pour vous regarder passer, avec des gamins qui crient :

- Voilà le bassin qui arrive, voilà le bassin qui arrive !

Et ils couraient d'excitation. Et demain on mettrait en place le si beau bassin de la fontaine du village. A grand renfort de leviers, de coins, de billes, de boudrons et de poutres diverses. On le soulèverait, on le déposerait sur son emplacement, toutes ces opérations que l'on a oubliées, ce poids énorme qu'un homme seul ne pourrait bouger, et même s'ils s'y mettaient à dix, y arriveraient-

ils ? Des manières de faire ainsi se sont perdues, les systèmes qu'ils utilisaient ne se comprennent plus. Ils avaient cette connaissance fondamentale des gros poids et de la manière dont cependant on peut les déplacer et les mettre à leur juste place.

La pierre vit maintenant sous son couvert ou à l'air du temps. En bas, en haut, ou au milieu du village. La pierre accompagne l'homme qui ne la voit plus. Il n'y plus que le promeneur, on présume, qui passe et s'intéresse encore à elle, qui prend note, qui enregistre, qui compare. Et la pierre vieillit, et de blanche ou jaune qu'elle était, elle devient grise. Et la fontaine, elle fait désormais partie du village. Tandis que par là-bas, après qu'ils se soient tant usés à la tâche, les Bignens, ils meurent les uns après les autres. Et les Bignens, on les oublie. Et les Bignens, on ne saura même plus un jour là où on les avait enterrés les uns à côté des autres. Eux, et puis bien d'autres.



Restauration du toit de la fontaine du bas à L'Abbaye et installation du vitrail de la Lavandière par l'association du Chemin de St. Norbert.



Réfection complète de la fontaine couverte de Vers l'Eglise aux Charbonnières, avec élimination de l'ancien bassin de ciment, installation d'un nouveau taillé par Chapuis à l'Isle, et nouveau pavage, plus ouverture sur la place afin d'assurer plus de lumière à ce nouvel environnement.

Les murs de soutènement, avec pierre de taille « monumentales » sont visibles encore en nombre d'endroits et méritent le coup d'œil.

Prenez par exemple le village du Sentier, à l'époque, fin du XIXe siècle, où l'on abandonnait la route du Haut-du-Sentier pour en créer une sous-jacente. Il convenait désormais de soutenir côté amont toutes les maisons, annexes et jardin, cela grâce à un mur de pierre de taille de la plus belle allure. On passe régulièrement devant celui-ci sans le voir, toute notre attention étant exigée par la maîtrise de notre véhicule.

C'était un tel mur plus impressionnant encore, qui supportait la terrasse de l'Hôtel de Ville de ce même village.

De tels murs se retrouvaient ainsi un peu partout dans nos villages. Parfois ils entouraient des écoles, comme aux Charbonnières, au Lieu, au Solliat, parfois des maisons ordinaire. Ils font partie du paysage. On ne les voit plus.

Notons qu'autrefois, alors que l'on s'apprêtait à creuser les fondations de l'Hôtel de Ville, que les belles pierres de son ancienne terrasse finissaient en tas sur une zone débarras du haut de la tranchée. On s'apprêtait à concasser ces magnifiques pierres pour en faire du ballast quand Arnold Golay dit Noldy, qui élevait sa maison à proximité, trouva judicieux d'échanger la pierre de sa propre excavation contre ces magnifiques cailloux que l'on s'apprêtait à réduire à néant. Le résultat fut que ce propriétaire put construire un magnifique mur de soutènement de son jardin, rendant hommage par ainsi à ces tailleurs de pierre

dont les œuvres anonymes avaient pu soutenir pendant des décennies, voir des siècles, la terrasse d'un hôtel où siégeaient les autorités du Chenit.

Ces tailleurs de pierre précis dans leur travail, véritablement anonymes, auxquels on ne rendra jamais assez hommage.



Le tailleur de pierre de L'Abbaye, vitrail d'Anne-Lise Vuilloud.



Entourage en pierre de taille de la terrasse de l'Hôtel de Ville du Sentier.



Retour aux murs de pierre sèche pour contempler les murs de soutènement des jardins des Mollards des Aubert. Ne reste plus qu'à trouver le jardinier adéquat !

Des murs de soutènement, maison, bordure de route, jardin, à profusion. Mais tout simplement il faut les voir.

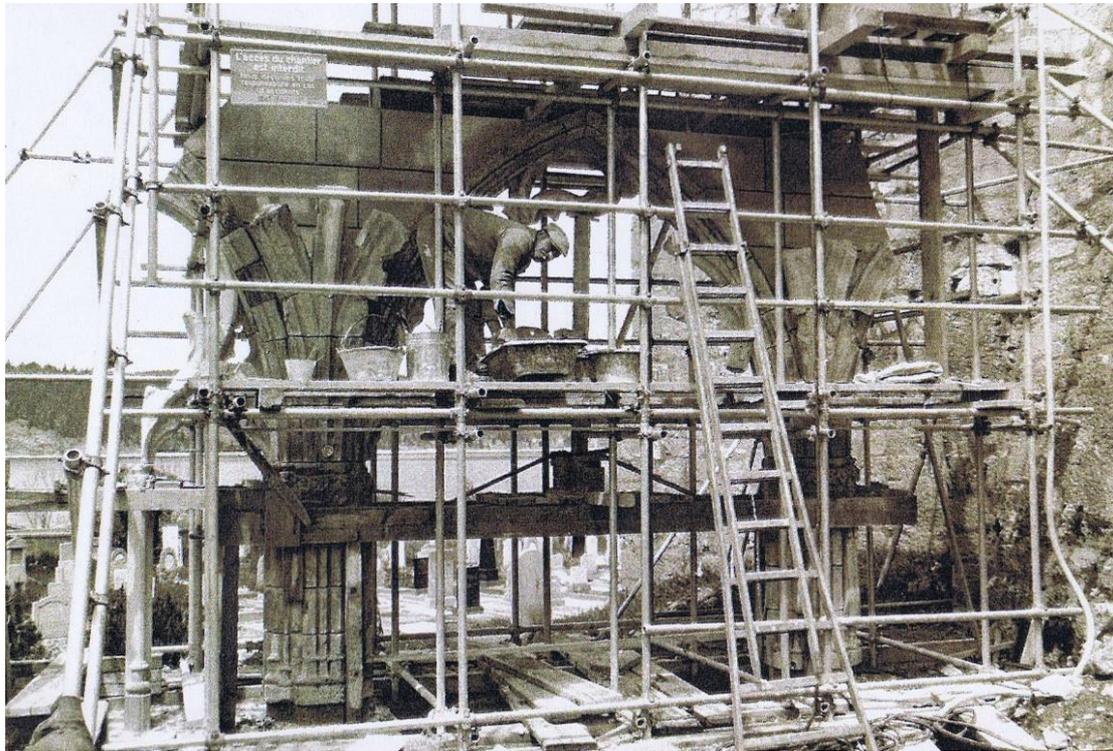
Des pierres aussi pour les tunnels de notre ligne Vallorbe-Le Brassus, ce qu'on découvrira plus bas.

Des pierres pour des aqueducs, la plupart du temps situés sous les routes, donc invisibles. On connaît celui du Chenailon, que nous aimions à parcourir quand nous étions enfant. Le ruisseau conduisait au lac Brenet.

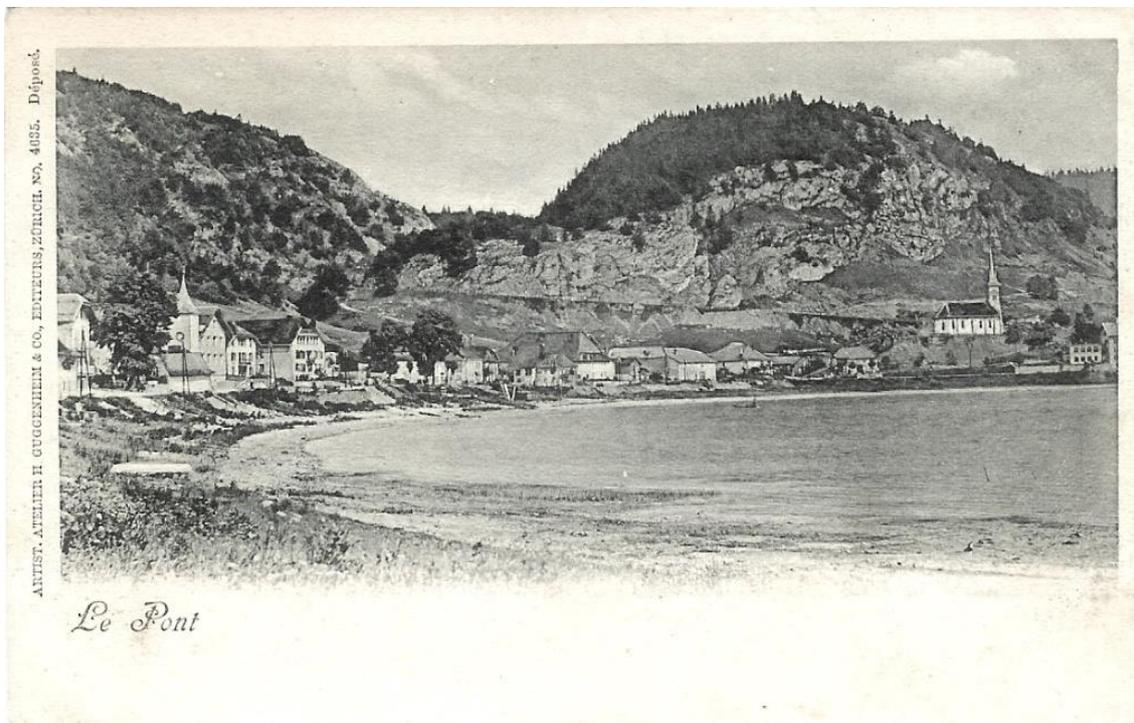
Un même court sous la route au niveau de l'ancien ruclon du Lieu. D'autres ne manquent sans doute pas. Bref, le caillou est partout, extrait de nos carrières dont l'une se situait à proximité même du village de l'Abbaye. Y avait-on un jour, il y a longtemps de cela, extrait la pierre qui allait servir à construire la tour Aymon ? Une autre carrière de proximité était située vers le Mont-du-Lac.

Et pendant que nous en sommes à l'Abbaye, ce serait un péché que de ne pas signaler l'arche de l'ancien couvent reconstituée à côté de la Tour à l'initiative de Charles-Edouard Rochat, ancien syndic. Une brochure *Le Pèlerin, Des pierres à sauver*, relate toutes les difficultés de notre amateur d'histoire, protecteur lui aussi de notre riche patrimoine, pour en arriver à ce que des travaux soient faits pour cette reconstitution qui offre de comprendre à quel point nos tailleurs de pierre anciens étaient habiles à ciseler des rosaces, des fleurs, des courbes, des assemblages. On raconte que la pierre venait de la région d'Agiez, ne trouvant pas

à disposition par ici ce genre de matériau dans lequel on peut faire des merveilles rien qu'avec des massettes et des ciseaux. Admirable.



Reconstitution au début des années septante de l'arche de l'ancien cloître de l'abbaye du Lac-de-Joux.



Le Lac de Joux au Pont avant le début des travaux de la réalisation du quai.

Le Pont et ses vieux cailloux

Le village du Pont prenait conscience de sa vocation touristique. Il lui faudrait désormais offrir une plage mieux policée à proximité même de l'agglomération, face au lac. On ne pouvait laisser décidément cette zone quelque peu en friche, avec le chenit habituel que les habitants de proximité y laissaient, bois, pierre et autres. La route d'autre part laissait à désirer.

Il fallait un quai !

C'est encore celui que vous arpentez aujourd'hui, bien qu'il ait été restauré il y a quelque dix ans.

Ce quai fut terminé en 1905. Il coûta 34 999, 90 frs. Dont le trente pour cent à la charge l'état.



Ici l'on peut estimer ici que les travaux sont déjà en cours.



Le quai aujourd'hui, 2022.



Avec une barrière de protection rafraîchie depuis cinq ou six ans.

Pierres commémoratives

Les trois de la commune du Lieu, une par village, célébraient le 600^e de la commune en 1996. Elles fixaient aussi en quelque sorte la fin des villages, puisque Le Lieu mit la clé sous le paillason en 2000 et que les Charbonnières le firent une décennie plus tard en 2010. Seul le Séchey résiste encore, mais jusqu'à quand ?



Chaque église de la Vallée a désormais son panneau qui donne les renseignements indispensables sur l'édifice.

Bornes kilométriques

On les rencontrera tout au long de l'ancienne route de Lausanne à la frontière française, passant entr'autres par Mont-la-Ville, Le Pont, les Charbonnières pour arriver au point final qui est le poteau. Plantées naturellement tous les km. Avec inscription x. – Mouthe, x., kilomètres. Modestes et sobres, elles n'attirent pas forcément l'attention. Il doit y en avoir en tout, selon l'indication kilométrique portée sur cette borne placée en plein cœur du village des Charbonnières, 45 ou 46.

La mousse les recouvre parfois, mais la pierre est bonne. D'aucunes ont parfois été malmenées par les travaux agricoles.



Borne située au cœur du village des Charbonnières. Les inscriptions sont désormais difficiles à lire.

Le bâti

Nous entendons par là la construction des maisons typiques de la Vallée, fermes ordinaires et fermes horlogères, sans oublier au passage quelques belles maisons du début du siècle.

Ils avaient construit pendant des siècles des maisons basses, à un seul étage qui se caractérisaient de différentes manières : pignon tavillonné au vent, pignon avec planches la plupart du temps à bise, toit large et relativement plat recouvert d'ancelles ou de tavillons, grande cheminée dépassant du toit par un large manteau, celui-ci recouvert d'un double volet, et naturellement néveau, la plupart du temps au levant. D'aucunes de ces bâtisses avaient même deux néveaux, l'un de chaque côté. Cette situation n'intervenait toutefois que pour des maisons suffisamment larges pour que l'on puisse ainsi empiéter sur sa profondeur. Le Vieux-Cabaret, aux Charbonnières, était un exemple type de cette caractéristique avant que des travaux quelque peu iconoclastes ne trahissent cette situation exemplaire.

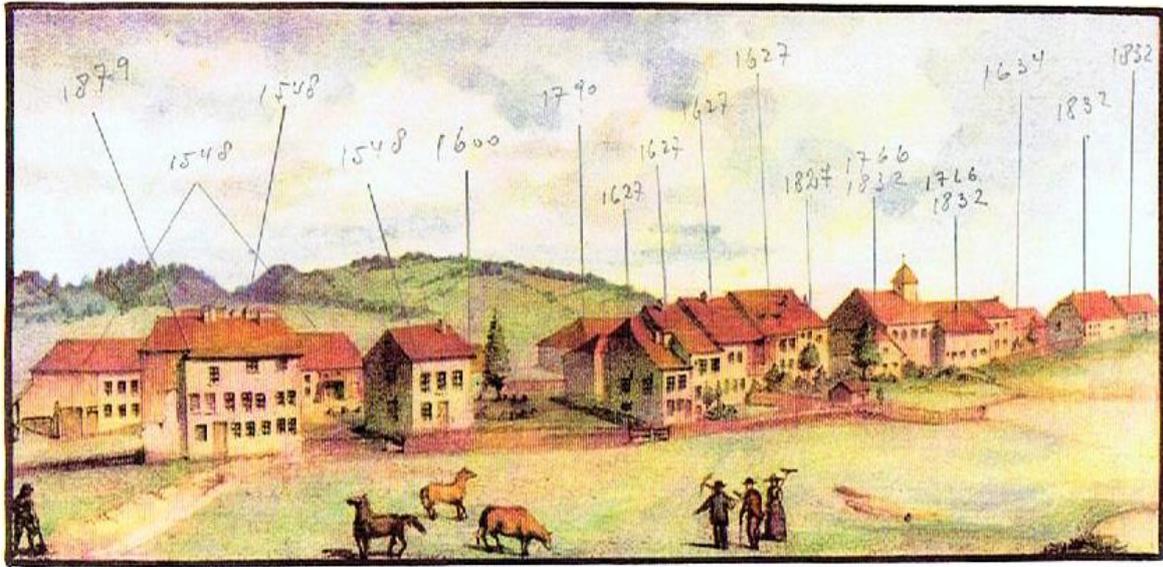
Des fermes du type Combiér existent encore un peu partout dans notre région. Les propriétaires actuels plus qu'autrefois veillent à ce qu'elles puissent garder leurs caractéristiques d'autrefois, tout en les adaptant, surtout à l'intérieur, de manière à ce qu'elles puissent être parfaitement habitables.

Les grandes cheminées existent encore en un certain nombre mais jusqu'à quand, puisque ces volumes considérables placés au centre des maisons, sont fort encombrants.

Faire l'inventaire de toutes ces vieilles maisons, demanderait trop de temps. On en trouve pratiquement dans chaque hameau, néanmoins en nombre de plus en plus limité. Les transformations ont fait leur œuvre, comme aussi, surtout dans les années soixante-septante, le feu en a détruit de nombreuses, seules ou même réunies en ce que l'on appelle par ici des voisinages.

De beaux restes tout de même sur lesquels il faut veiller avec attention.

Nos habitants se posent souvent la question de savoir quelle est la maison la plus ancienne de notre Vallée. D'aucuns voient en la magnifique ferme de Combenoire l'exemple le plus accompli de ce type de construction. C'est bien vu, sans que pourtant cette maison ne soit la plus ancienne de la région, loin de là. Ainsi signale-t-on dans l'ouvrage récent (2022) : Les Rochat, de la famille comtoise à la tribu vaudoise, une maison dite Praz Bazin, au hameau de Verschez-Grosjean, datant selon une inscription écrite sur bois de 1567. Nous n'avons semble-t-il pas d'autres maisons aussi ancienne que celle-là. Bien que Raoul Meylan, pour le village du Séchey et pour un essai de datation des plus vieilles maisons de son village, donne la date de 1548.



LE SÉCHEY

Vue prise sur les bords du ruisseau

Cela étant, les Editions Le Pèlerin auront publié de nombreuses brochures quant à ces témoignages anciens. En particulier l'œuvre folklorique du professeur Piguet, dont un chapitre est précisément consacré aux maisons. D'autres notes de ce même auteur s'attardent elles aussi sur les vieilles bâtisses. Il y a donc là une matière qui permet de remonter le temps et de se rendre compte de manière relativement précise comment étaient construites ces anciennes fermes, et la manière dont on les habitait.

Ces maisons, encore nombreuses malgré les innombrables incendies qui en auront détruit peut-être plus des trois quarts, on pourrait peut-être même aller jusqu'au 9/10^e ! sont à préserver absolument. Elles sont l'âme de cette vallée, elles sont sa mémoire, bien qu'il faille considérer que toutes les bâtisses disparues et plus anciennes de celles-là de plusieurs siècles, ne révéleront jamais leurs secrets. Notre connaissance de notre vieille architecture bute donc contre cette simple réalité, qu'il ne reste rien d'un style qui aurait précédé le «classique» ainsi que nous l'avons décrit plus haut.



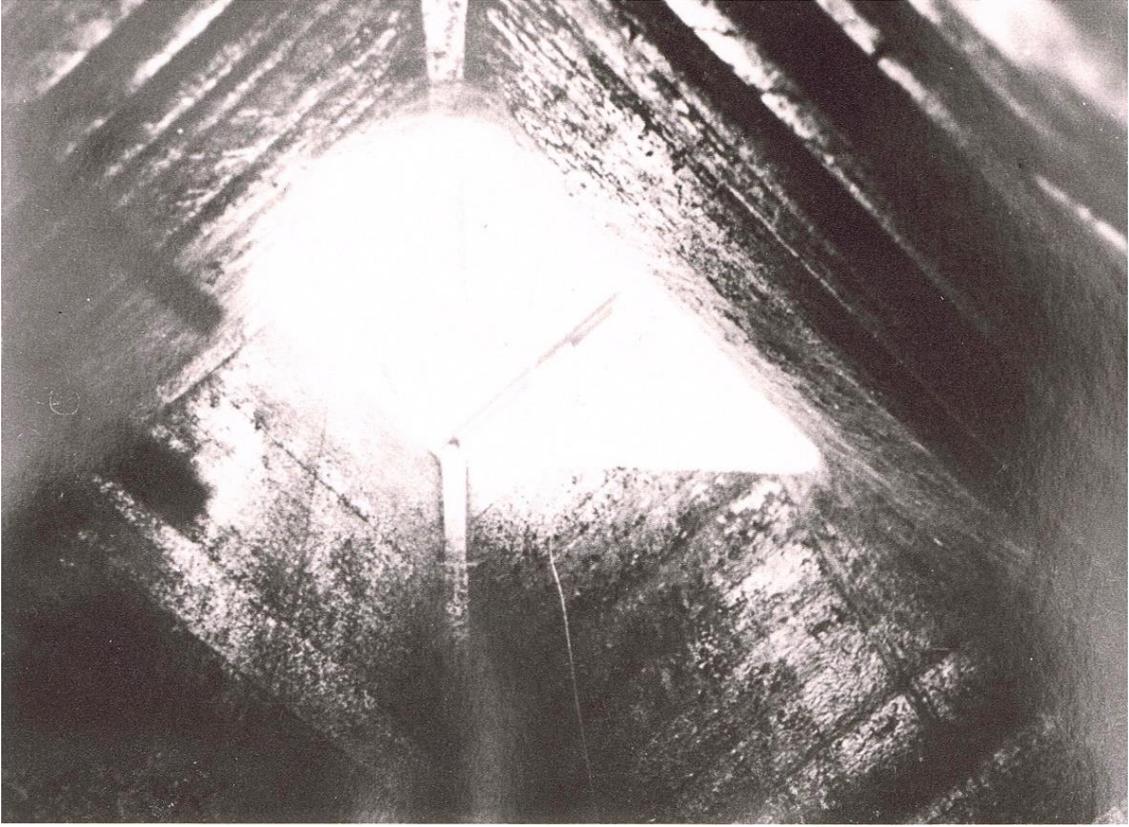
Maison Trachsel au Séchey, une pierre dont la position à l'intérieur du bâtiment pose problème.



La Grand'Sagne, en Combenoire, de 1676.



Une maison ancienne à la Brasserie, proche du Solliat, propriété actuelle de Philippe Dufour qui vient de la restaurer de manière complète et attentive, preuve que les initiatives dans le sens de la garde du bâti traditionnel ne font pas défaut.



Grande cheminée et four à la Grand'Sagne, photo de Daniel Aubert, vers 1970.



La rude tâche du ramoneur qui ne choisit pas l'été pour venir grimper sur nos toits, mais le plein hiver ! Mais mieux vaut la neige que le gel ou la pluie rendant la tâche impossible.

Le recensement de toutes ces vieilles fermes, la photographie de chacune d'elles, autant à l'extérieur qu'à l'intérieur, serait le travail de nombreuses semaines voire de plusieurs mois. Nous ne pourrions naturellement pas le faire ici.

L'analyse de cette architecture ancienne se révèle passionnante. C'est un peu comme remonter dans le temps.

D'autres études ont été consacrées à ce même sujet. Citons les ouvrages essentiels :

Maisons rurales du canton de Vaud, par Daniel Glauser. Tome I : Le Jura vaudois et ses contreforts. Traditions populaires, Bâle 1989. Les vieilles maisons de la Vallée de Joux y sont décrites aux pages 122 à 159.

La maison rurale vaudoise, exposition du 14 février au 4 mai 2003 au Musée historique de Lausanne, Folklore suisse, 2003. Daniel Glauser.

Auguste Piguet, La vie quotidienne et les coutumes d'autrefois à la Vallée de Joux, Monographie folklorique, cahier B, Editions Le Pèlerin, 1999.

Inventaire de toutes les maisons disparues des XIXe au XXIe siècle, par Daniel Aubert.

Cindy Grohe, Maisons rurales de la Vallée de Joux, Un patrimoine en devenir, EPFL, 2020.

Au sujet de ce dernier ouvrage, passablement calqué sur celui de Daniel Glauser de 1989, il faut admettre que le sous-titre prête à discussion. En effet, au fil du temps nos maisons combièrès sont transformées souvent selon des critères

discutables, ce qui fait qu'au contraire de devenir, elles sont tout simplement appelées à disparaître. A moins que l'on n'y veille de manière plus attentive.

Les Rochat, de la famille comtoise à la tribu vaudoise, L'histoire. Chapitre : Fermes et bâtisses patrimoniales, les maisons des Rochat, par Daniel Glauser, pages 228 à 278.

Il faut aussi consulter concernant le sujet les dossiers ISOS de 2002, soit l'inventaire des sites construits à protéger en Suisse.

D'autres ouvrages, Pèlerin et autres, contiennent des éléments propres à notre architecture combière.



Hameau de Combenoire, par Robert Nicole, série de maisons entièrement disparues en 1921. Il faut imaginer que les archives du hameau aurait pu disparaître lors de ce sinistre, ce qui ne fut heureusement pas le cas. Soit elles étaient entreposées dans quelque autre maison du hameau, soit elle furent déplacées à temps. Ô miracle !

La ferme des Mollards des Aubert

Située là-haut, en dessus du Brassus, à l'altitude de 1291, ce qui est légèrement inférieur au chalet de la Tépaz, sur les pentes du Risoud, situé quant à lui à 1308 m. Mais les deux ne se ressemblent pas. Aucune culture possible à la Tépaz, tandis qu'aux Mollards l'on pouvait semer du blé, ou tout au moins du seigle. Microclimat favorable, à l'aise parfois tandis que l'on se gelait deux cents mètres plus bas.

Longtemps possédée par la famille Aubert, en avant-dernier par Pierre Aubert, artiste-peintre et graveur, puis par son fils Raphaël. Celui-ci, pur intellectuel, ne sachant que faire de ce lourd patrimoine, plutôt que de l'offrir à quelque grosse fortune de la région, s'il en existe encore, préféra le vendre pour un prix modique à une association qui aurait en contrepartie la charge de revaloriser cette maison si peu ordinaire. D'une part par sa situation, et d'autre part par la disposition intérieure des locaux, ayant pu en des temps reculés accueillir trois familles avec de nombreux enfants. Ce qui put constituer un petit monde, une colonie. En

témoigne le passage en 1813 du botaniste Gaudin qui a pu écrire ceci suite à sa visite aux Mollards :

A une demi-heure au-dessus du bourg (Le Brassus), on quitte le grand chemin et l'on prend un sentier qui passe dans un hameau nommé les Molards, où j'ai été surpris de voir un moulin à vent destiné, à ce que nous avons appris du propriétaire, à moudre le blé. La vue dont on jouit de ces hauteurs sur la vallée et sur les montagnes bleuâtres de la France qui la bornent au Nord-Ouest est très gracieuse, quoiqu'on ne puisse découvrir aucune partie du lac ; mais l'on est dédommagé par l'Orbe qui serpente en nombreux détours sur un terre-plein embelli de prairies de la plus belle verdure. Une multitude de faucheurs et de faucheuse, occupés de toute part à la récolte des foins qui offrent la production la plus précieuse pour les habitants de ce petit district isolé, animaient ce joli tableau.

Note : 1813. Le voyage du botaniste vaudois Jean Gaudin en Pays de Vaud et de Neuchâtel, Musée et Jardins botaniques cantonaux, Lausanne, 2013, p. 62.

C'est là que par simple comparaison l'on verrait volontiers des faneurs du type de l'Orient de l'Orbe, ceux-ci à l'œuvre selon Devique en 1852, soit quelque quatre décennies plus tard, mais alors que rien n'a véritablement changé en cette profession d'agriculteur et d'éleveur :



Les Mollards des Aubert, tout là-haut, à 1300 m.

Que disait-on : que c'était l'un des endroits habités à l'année le plus élevé du Pays de Vaud, et qu'en plus l'on était capable d'y cultiver des céréales ?

Dans tous les cas voici un site devenu mythique. A cause assurément de son propriétaire le plus illustre, Pierre Aubert. Celui-ci, peintre et graveur sur bois, et alors qu'il eut quitté l'endroit pour s'installer en d'autres lieux plus faciles d'accès, en fit un refuge où il venait se ressourcer.

Les Mollards des Aubert, vaste maison pouvant accueillir plusieurs familles. Elle finit par être abandonnée. Vendue récemment au Patrimoine suisse et à la Fondation des Mollards, tous les participants de ces deux entités auront du travail

à revendre pour offrir à cette maison une restauration faite pour une fois dans les règles de l'art.

Ce ne fut jamais un alpage, juste les anciens champs voisins étaient-ils loués à l'exploitant de la Meylande-dessus à fin de pâture. A l'époque du passage de Georges Vagnières, en 1972, des divergences entre le propriétaire et l'amodiateur avaient malheureusement conduit à la fin de cette bonne formule. On envisageait même de laisser cette propriété se boiser naturellement.

Nul doute que l'on tirera un trait sur cette solution de misère pour redonner à ces champs vaillamment conquis autrefois sur la forêt leur fonction de toujours, nourrir l'humanité par le biais du bétail qui y pâture.

Cette maison fort attachante mériterait, plus que ce court exposé. Nous ne nous immiscerons pas dans un travail qui appartient à d'autres, vous proposant quelques documents, et surtout une visite éclair.

Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, reproduisons ici une lettre-souvenir qui figurait à l'exposition sur les Mollards de 2007 :

*François Picot
Avocat honoraire
Chemin de Gachet 6
CH – 1297 Founex*

Founex, le 14 juillet 2005

*Fondation Pierre Aubert
16, rue Paul Golay
1341 L'Orient*

*Madame la Présidente,
Messieurs,*

En ouvrant le numéro de juillet de « La Nature vaudoise », j'ai été ému et heureux de voir la photo de la ferme des Mollards des Aubert et de lire l'article m'apprenant le projet de restauration et de maintien de ce bel endroit.

En 1941, puis en 1942, j'ai été mobilité au poste de repérage d'avions des Petites Chaumilles dessus. Etant le plus jeune de garde, j'ai été souvent envoyé à la ferme des Mollards des Aubert pour remplir la boille de lait pour le poste.

Ce sont de très chers souvenirs. J'ai fait la connaissance de Pierre Aubert (j'ai acquis depuis plusieurs de ses gravures) et j'ai souvent bavardé avec lui, le regardant travailler dans son atelier. J'ai gardé pour lui une très grande admiration.

Je suis heureux de réaliser que ce lieu extraordinaire va être maintenu, que les ateliers seront mis en valeur et que le bâtiment sera restauré. Je vous adresse mes félicitations et mes vœux.

Si vous pouviez me mettre sur la liste de ceux à qui vous envoyez des messages sur l'avancement des travaux et des bulletins de versement, j'en serais heureux.

Avec mes vœux pour le succès de votre entreprise, je vous adresse mes meilleurs messages.

François

Picot

Différentes publications offrent des renseignements intéressants sur ce site. Nous citons :

1o Daniel Glauser, *Les Maisons rurales du canton de Vaud, tome I, Le Jura vaudois et ses contreforts*, Bâle, 1989. Pages 152 à 159 consacrées aux Mollards-des-Aubert¹. Nous nous autoriserons de reproduire la photo de la page 153, original collection Raphaël Aubert².

2o Gilberte Aubert³, *Pierre Aubert, graveur et peintre vaudois*, Yverdon-les-Bains, 1994.

3o Christiane Betschen-Piguet, *Les Mollards des Auberts*, dans *A suivre...* no 35, de janvier 2005.

4o Ana Vulic, *Pierre Aubert (1910-1987), L'œuvre gravé*, tomes I et II, 2007.

De nombreux autres ouvrages ont paru sur l'œuvre de Pierre Aubert, des articles à profusion témoignent de sa carrière et de son œuvre. En plus l'artiste avait eu l'occasion d'illustrer d'innombrables ouvrages. Toute cette matière compose un ensemble fascinant qui reste à inventorier de manière précise.

Mais revenons aux Mollards.



Réunion aux Mollards en 1917. Il peut s'agir de la Croix-Bleue.

Coll. Eugène Vidoudez

¹ Mollards ici écrits avec deux l, tandis que la plupart du temps, et surtout sur les cartes géographiques, le terme est écrit avec un seul l.

² Fils de M. Pierre Aubert.

³ Epouse de M. Pierre Aubert. L'ouvrage qu'elle donne sur son mari Pierre Aubert, est fondamental.



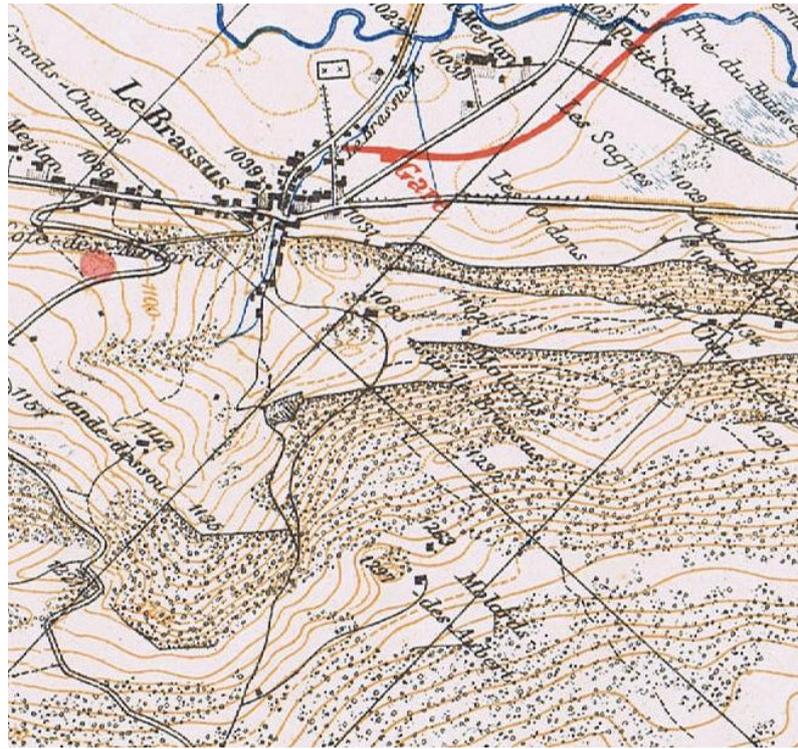
La Croix Bleue aux Mollards. Date ultérieure.

Coll. Eugène Vidoudez



Au vent des Mollards.

Coll. Eugène Vidoudez



Carte fédérale 1892



L'une des belles vues de l'artiste sur sa maison natale.



Fragments de la fresque peinte de la cuisine des Mollards des Aubert



L'une des rares pièces de la maison encore en un état convenable. Néanmoins le plafond, sombre et bas, mange une partie de la belle lumière provenant côté Vallée.



Salon et classement d'archives.



Dans la grange et fourragère, tout le charme des vieilles maisons.



Inscription sur l'une des poutres du néveau. 1720. Trois siècles bientôt. Cela fait une paie !

Mais ne quittons pas ces lieux où il y aurait tellement à dire, sans jeter un coup d'œil sur une deuxième maison qui se trouvait autrefois dans le bas de la zone agricole, à la limite des forêts. Une photo superbe, parue dans Hunziker, la maison suisse, 1902, témoigne de l'époque où elle était habitée par un père, son épouse, les deux dotés d'une riche descendance. Il s'agissait d'un dénommé Kazan.



Chez Kazan, une très belle photo, avec toit de tavillons, grande cheminée, bref l'essentiel des attributs architecturaux d'autrefois. Il est très dommage qu'elle ait sombré, par le toit d'abord, puis par des prélèvements divers que l'on put y faire depuis les Mollards sus-jacents. Était-ce son destin ? Comme il le fut aussi pour un nombre considérable de maisons et de chalets dont l'éloignement en faisait des proies rêvées pour l'abandon pur et simple.



La maison de chez Kazan, avec le temps, perd de sa superbe. Ce ne sera demain plus qu'une ruine. Dans le haut, à gauche, sont visibles les Mollards des Aubert. Coll. Eugène Vidoude

LES MOLLARDS

La Revue. - LII^e année, n^o 350 (dimanche 19 décembre 1920)

Sous ce nom, on désigne chez nous, des habitations isolées, ou plus ou moins groupées, édifiées sur un plan plus élevé que l'étage le long duquel sont construits les villages ou hameaux. Ces Mollards, on les trouve au-dessus du Brassus, de L'Orient, des Bioux, de L'Abbaye, établis sur des replats étroits de la côte escarpée qui forme le versant oriental de La Vallée entre 1100 et 1300 mètres. À vrai dire, le terme ne s'applique pas uniquement à des habitations, mais aussi à des pâturages, à des zones boisées. D'une manière générale, il est employé pour désigner l'ensemble du versant oriental, jusqu'au premier plateau. Sur le versant opposé, où les pentes ont une inclinaison beaucoup plus faible, le mot est inconnu et les cartes topographiques n'en font nullement mention.

Mollard ou Molard se retrouve dans la désignation de nombreux endroits du canton, et si l'on se reporte à Henri Jaccard (essai de toponymie) le terme viendrait du bas latin molare, dérivé de môles et signifierait éminence, hauteur. Les Mollards de la vallée de Joux ne sont pas précisément des éminences, des points culminants, mais bien plutôt des lieux situés le long de la pente. Ce qui est certain, c'est que pour les atteindre, il faut grimper dru et ferme.

On comprendrait difficilement qu'à l'heure actuelle des gens allassent défricher un coin de terre dans la région des Mollards et s'y établissent. Mais à l'époque déjà lointaine à laquelle les premiers habitants des Mollards vinrent s'y fixer, les circonstances étaient toutes différentes qu'aujourd'hui. Nul n'était tenu d'habiter les agglomérations villageoises ou leur voisinage immédiat. Chacun vivait essentiellement des produits du sol, tout aussi fertile le long des pentes, si ce n'est plus, que dans le fond de la vallée.

Plus tard, l'industrie horlogère s'implanta dans la contrée et une partie toujours plus importante de la population lui demanda ses moyens d'existence. Mais le travail s'exécutait à domicile et il n'était évidemment pas plus compliqué de fabriquer des montres sur les Mollards qu'au village. Ce n'est que beaucoup plus tard encore, vers la fin du XIX^e siècle, les conditions de travail ayant subi de profondes transformations, que les horlogers ont dû se grouper en ateliers ou fabriques et forcément converger vers les centres. Et

puis, là-haut, sur les Mollards, on était plus au soleil, plus au chaud et surtout plus au sec ; ceux qui y habitent encore le savent bien.

Maints hameaux du versant occidental ont disparu ; d'autres sont en état de dépopulation marquée. De nombreuses habitations foraines ont été abandonnées ou sont devenues des chalets d'alpage. Nos Mollards, heureusement, ont échappé à cette misère du sort. À part un ou deux, habités en été seulement, les autres se sont conservés bien vivants et sont habités encore à l'heure actuelle par des familles enracinées à leur sol, à leur coin, fidèles à leur horizon et qui, coûte que coûte, ne veulent pas désertier. Cela provient évidemment du fait que les Mollards, bien que haut perchés, demeurent relativement proches de leurs villages respectifs et qu'avec de la volonté et du courage, leurs occupants peuvent habiter en haut et travailler en bas. Mais certes, du courage, de la vaillance, il leur en faut, à ces braves gens, en hiver spécialement, car le triangle déblayant les neiges, ignore parfaitement les demeures excentriques.

Mais je voudrais vous parler plus particulièrement de l'un de ces Mollards, de celui qui porte sur la carte le nom de Mollards-des-Aubert, altitude 1297 m, et qui, depuis 1694 – date de l'acte d'acquisition de la propriété – est habité par une famille de ce nom. Les Mollards-des-Aubert sont situés au-dessus du Brassus. On y accède par un chemin très raide qui ne s'embarasse pas de lacets et fonce tout droit vers le haut. Ce n'est pas un beau chemin, parce qu'il est pierreux, raboteux, traversé par d'innombrables racines saillantes, mais c'est quand même un joli chemin parce qu'il grimpe à travers la forêt, cette magnifique forêt jurassique, faite de sapins grands et petits, que l'hiver ne déshabille jamais, de hêtres élégants ou tortueux, de sorbiers, d'érables à la figure robuste, de buissons impénétrables, de coins de mousse fraîche, de minuscules clairières où s'épanouissent des fleurs aux teintes vives, des églantiers aux corolles de carmin.

Après une grosse demi-heure d'une rude montée, qui met les poumons à l'épreuve, une éclaircie se fait, des prés verts apparaissent avec, au beau milieu, deux bâtiments à la silhouette vénérable, dont un seul est habité. Nous sommes

aux Mollards-des-Aubert, à 1300 m, la plus haute habitation permanente de la vallée de Joux et probablement du Jura tout entier, l'hôtel du Marchairuz excepté.

Au premier coup d'œil, on trouve le site plaisant et on se prend à l'aimer. Ce n'est pas un plateau, ni une combe, ni une éminence, mais bien plutôt un vaste entonnoir dont le bord tourné vers le nord-ouest – celui par lequel on arrive – aurait été enlevé. Isolés du reste du monde, certes les Mollards le sont, car de la vallée, rares sont les points d'où l'on aperçoit la bonne maison si haut perchée et si bien dissimulée aux regards de l'extérieur. Elle porte la date de 1720 et vous a l'air avenant et intime de ces rustiques et confortables demeures, remplies d'espace, de chambres, de corridors, d'escaliers et de places diverses aptes à recevoir des outils, du combustible, tout le matériel d'un train de campagne et des tas de vicieries, choses inutiles sans doute, mais auxquelles on tient, parce qu'on les a toujours vues et qu'elles représentent le passé, ce passé vers lequel on regarde davantage au fur et à mesure que l'on avance sur le chemin de la vie et qui vous console de bien des tristesses du temps présent. Des maisons comme ça, on n'en bâtit plus, on n'en bâtit plus jamais.

Aux caresses du soleil, la maison des Mollards offre une large façade abondamment fenestrée ; aux morsures du vent d'ouest aussi, car là-haut, le joran souffle de toute la force de ses robustes poumons et sans repos ni trêve, livre de furieux assauts aux obstacles qui se dressent sur sa route.

À une faible distance, s'élève une petite éminence, un crêt, observatoire idéal d'où l'œil charmé embrasse une étendue immense de forêts, de pâturages, des tronçons de la route du Marchairuz et, par-dessus tout, le noir, le sombre et mystérieux Risoud, avec les hameaux, les voisinages qui s'étirent à ses pieds. Et je présume que de temps à autre, les gens de la maison poussent leurs pas jusqu'au sommet, pour prendre l'air, et puis aussi dans la pensée de contempler une parcelle au moins du monde habitée et se convaincre par là qu'ils ne sont pas seuls sur la terre. À moins qu'ils ne l'évitent et ne la fuient, de peur de sentir trop cruellement leur isolement.

Il existait jadis sur le sommet de cette hauteur, vous ne le devineriez jamais ! ... un moulin à vent. Le fait est authentique, absolument, il moulinait du grain et actionnait des «mécaniques» utilisées dans la fabrication des couteaux. Ce moulin fonctionnait encore vers 1840 environ, mais un

fâcheux coup de vent lui causa de si graves avaries que l'on renonça à le réparer.

Aux Mollards on ne voit rien de l'extérieur, rien de la vie. Des événements extraordinaires pourraient se produire sans que l'on s'en doutât. Les touristes ignorent la maison isolée, et à part le facteur qui monte régulièrement, on ne voit jamais personne. On y est bien à l'abri des jouissances diverses nées des progrès de la civilisation ; néanmoins on y paie les impôts comme partout ailleurs.

Mais dira-t-on ? les habitants des Mollards ne doivent-ils pas mener une existence terne et tisée d'un ennui perpétuel, puisqu'elle se passe en somme, en marge de la société. Je gage que non ! D'abord il y a l'été. En été, les communications sont relativement aisées et passer la bonne saison au sein d'une grande et forte Nature, dans un site d'une rustique et sereine beauté où tout est paix et harmonie, n'est-ce pas un privilège ? C'est mon avis ! Mais en hiver, la situation est bien différente et j'ai la conviction qu'en cette saison pénible, l'éloignement et la solitude doivent parfois peser d'une façon cruelle sur les épaules des habitants des Mollards et cette opinion, je n'en doute pas, recueillera l'assentiment de tous ceux qui, à la montagne, habitent en dehors des grandes routes. C'est qu'en hiver, malgré la neige accumulée, l'absence de chemins tracés, malgré l'ouragan, il faut aller à l'école, descendre aux provisions, etc. Et hors de cette montagne, on ne se représente guère ce qu'il faut de volonté, de courage et de peine pour maîtriser les difficultés de tous genres créées par l'hiver. Il y a cependant des compensations. À l'altitude des Mollards, le soleil respandit parfois, tandis que le fond de la vallée – cela arrive de temps en temps – croupit sous le brouillard. Et puis, les froids nocturnes n'y sont jamais aussi intenses qu'en bas. Les -25 à -30 degrés dont nous tirons volontiers vanité sont choses inconnues là-haut.

Certes, en persistant à habiter leur maison si malaisément accessible et si en dehors de tout, les gens des Mollards témoignent d'une volonté et d'une ténacité peu communes. Mis je vois dans leur cas quelque chose d'autre, de mieux encore, savoir : un inébranlable attachement à la maison familiale, à la demeure des ancêtres. Et c'est un tel sentiment, je n'en doute pas, qui les rive à leur habitation, à leur coin et les met à même de considérer leur isolement géographique comme une chose d'importance secondaire.

Depuis longtemps, la force centripète qui attire les populations vers les centres, sévit fiévreusement, et quantité de gens, nullement obligés

par les circonstances, ne sont pas tranquilles tant qu'ils n'ont pas élu domicile dans les localités centrales, où l'existence est, sous certains rapports plus commode et plus agréable. Aussi notre respect et notre admiration s'en vont à ceux qui, comme les habitants des Mollards-des-Aubert, malgré les difficultés de tous genres auxquelles ils ont à faire face, malgré l'isolement et le silence des lieux, tiennent fidélité à la maison des ancêtres et ne la veulent point désertier. Que leur réso-

lution ne fléchisse pas, que le bonheur et la joie de vivre soient leur partage, que leur génération se perpétue dans la bonne et accueillante maison. C'est notre vœu sincère.

Sam. AUBERT.

(Tous droits réservés.)



Les environs immédiats des Mollards des Aubert.

Les fermes horlogères

Ces fermes horlogères ont été inventoriées par l'horloger Olivier Piguet de Derrière-la-Côte, recensement comprenant un listage et une carte. Reconnaissons que même si cet inventaire est très incomplet, il donne de bonnes indications sur les principales maison combière de ce type.

Grosso modo on peut dire qu'elles sont réparties dans toute la Vallée, sans oublier aucun village. Elles se caractérisent d'emblée par la présence de nombreuses fenêtres « jumelées », d'ordinaire au pignon à vent, selon les circonstances, parfois à bise.

La plupart de ces maisons ont connu cette transformation du bâti au XIXe siècle, alors que nombre de petits ateliers s'installaient dans les maisons, souvent dans les galetas où l'on aménageaient ceux-ci en vue de leur occupation industrielle. Comme tout restait en bois, que l'on chauffait avec des fourneaux parfois de fortune, avec des tuyaux et cheminées passablement rustiques, c'est un miracle que ces pièces aient pu subsister jusqu'à nos jours. Nombre cependant ont disparu en même temps que le corps principal dans l'un ou l'autre de ces nombreux incendies.

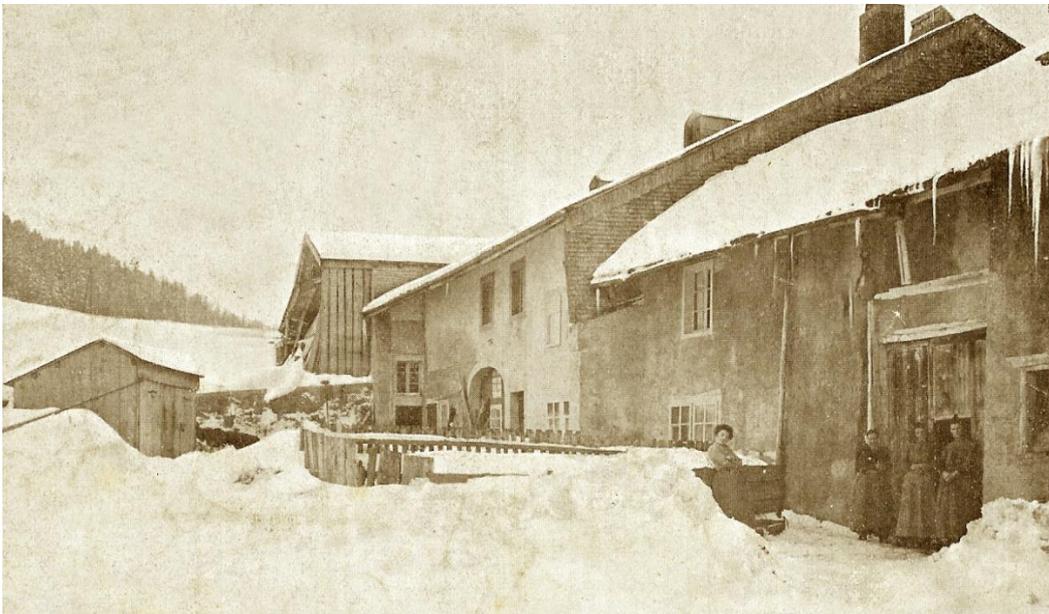
Le rural n'était pas touché, et par ainsi le propriétaire, tout en travaillant à l'atelier en ses heures « creuses », pouvait-il continuer l'exploitation de son domaine. Paysan-horloger, ainsi les nommait-on.



Chez les Aubert, Derrière-la-Côte, fenêtres au troisième niveau à bise du bâtiment.



Maison Candaux, au Solliat, avec atelier entièrement restauré sous les combles.



949. — Maison aux Charbonnières

Aux Crettets maison du centre ferme avec atelier de pierre fine. On travaillait sans doute à la chambre du rez, proche des fenêtres qui ne sont là qu'ordinaires.

Le paysan horloger – FAVJ du 30 juin 1971 –

En ces jours anniversaires, évoquons, si vous le voulez bien, une race disparue de notre commune : les paysans-horlogers.

Mon père en était un. Fils d'horloger, j'étais fils de paysans, de là ce respect pour le temps qui passe, pour la manière de le compter ; de là cet amour immodéré pour les choses de la nature, les plantes et les bêtes.

C'est ainsi qu'il me souvient, étant petit enfant, de ces frais matins de mai, où, avec mon père, nous allions faucher l'herbe pour le bétail alors que l'alouette matinière nous saluait de son aubade joyeuse, et que, à nos pieds dans l'abondante rosée, sautillait la sauterelle verte, et de l'odeur pénétrante de l'herbe coupée.

On en remplissait cette brouette à ridelles, qui me paraissait immense, pour la conduire à la grange où, à travers la cloison de bois de l'étable, nous parvenaient les bruits trahissant l'impatience des bêtes attendant leur repas.

Ensuite, assis sur la botte de paille, nous assistions à la traite du lait crémeux dans les seaux de bois coniques et arrondis. Une ou deux vaches, une génisse, un modzon, un veau, c'était là toute sa fortune, à ce père de famille paysan-horloger.

Horloger, c'est un peu plus tard dans la matinée qu'il le devenait. Après avoir rangé l'étable, fait la paille aux bêtes, soigné le menu bétail, il troquait la blouse bleue du paysan contre le tablier vert de l'horloger de maison, car c'était chez lui qu'il professait son art. Aux mouvements calmes de l'homme qui aime ses bêtes, succédaient les gestes précis du remonteur de chronographes. Après la faux, la fourche, le coupe-foin, venaient les brucelles, la lime légère, l'équarrissoir brillant au fin manche de bois rouge. Après la vache placide à la mamelle généreuse, le barillet récalcitrant, l'échappement capricieux...



Faucheurs à la Vallée de Joux.

Ainsi donc les horlogers-paysans, attachés d'une aube à l'autre à leur double besogne, forgeaient la vie de nos villages, car ils étaient nombreux, ces quadrumanes bicéphales.

A certains moments, l'été surtout, crispés et nerveux à l'établi, ils se détendaient à la campagne. L'hiver venu, la neige lourde couvrant les prés, devant sa fenêtre, à son établi, l'horloger, heureux d'être au chaud, travaillait à la note ascendante du sautoir de compteur, que la main habile prestement ajustait. Répondait le sourd tic-tac du morbier de famille qui, dans sa boîte décorée, paisiblement comptait le temps.

Nous autres enfants, ignorant la contestation, sans souci pour nos loisirs, et sans argent de poche, vivions aux rythmes des deux métiers. Abreuvés par l'un, nourris par l'autre, nous apportions, dans la mesure de nos forces, une modeste contribution à ces labeurs variés ; tantôt portant à la fabrique les précieux « cartons », tantôt vaquant aux divers travaux de la ferme. Pour moi, j'avais une prédilection pour ces derniers, y voyant plus de vraie vie, plus de poésie agreste, me convenant mieux que les rigueurs de l'atelier ; et même plus tard, en apprentissage, à l'heure des vacances d'été, l'évasion la plus souhaitée était encore l'aide aux fenaisons. Vacances laborieuses il est vrai, mais la récompense était là, au bout de la fourche de bois, dans l'odeur de l'herbe verte que l'on répandait pour la faire sécher, puis dans le soin sec craquant sous l'argent soleil.

* * *

Il y avait aussi, à la fin de mai, la montée à l'alpage, inoubliable souvenir d'enfance. Ah ! comme on l'attendait, comme on la préparait, cette journée, cirant nos souliers de cuir, affûtant nos couteaux de poche puis, le matin, venu, c'était le départ. Devant, le père tirant sur la corde du licol le modzon ahuri ou la génisse bondissante. Un jeune veau, souvent maigre à faire peur, était aussi du voyage. Il fallait l'encourager, le pousser, le frapper de ma canne de merisier. Ainsi nous montions cahin-caha le rude chemin caillouteux.

Parvenus au-dessus du village, au « grand contour », je me retournais pour considérer une dernière fois la maison paternelle où, pour un jour seule, la maman, avec les petits derniers, assumait la garde du foyer. Qu'elle paraissait petite déjà, la maison vue d'en haut, sous cet angle où les oiseaux la voyaient si souvent ; si petite et pourtant si accueillante et si chaude pour le jeune garçon que j'étais alors.

Mais la course continuait au bruit des sonnailles des notre petit troupeau. Dans la forêt d'autres clochettes bientôt se rejoignaient aux nôtres. Je vois encore, dans les branches et les bosquets, les oiseaux s'interpeller, curieux sans doute de tout ce bruit, de connaître la raison de l'envahissement de leur domaine... Seule, au sommet d'un grand sapin, la grive indifférente chantait. Elle me paraissait nous souhaiter la bienvenue.

Enfin les derniers contours du sentier passés, nous foulions l'herbe fleurie, rase et drue, du pâturage, cette herbe d'un vert si tendre et si particulier, où déjà tout un peuple de génissons pâturait paisiblement.

Arrivés au chalet, il fallait attacher le bétail, l'inscrire, et, oh ! horreur, le marquer. Horreur pour moi, car on allait marquer « mes bêtes » au fer rouge... A peine osais-je regarder dans l'âtre de la cuisine du chalet les sinistres instruments de supplice rougissant sur les charbons ardents. Puis c'était l'odeur du cuir brûlé, la fumée blanche et le bref mugissement de la bête qui n'avait pas eu bien mal et beaucoup moins peur que moi.

Mais le souvenir le plus vivace de cette journée, est sans contredit le repas qui, bien tard pour nos estomacs affamés, nous réunissait dans les combles du chalet. Le pain frais, la rondelle de saucisson monumentale, le jambon délicieux largement distribué, l'ambiance de ces hommes qui n'étaient que paysans, goûtant la joie simple de ce moment où l'on était ensemble, tout cela, avec le départ du chalet après un dernier adieu au petit veau, le retour à la maison, souvent sous la pluie, laisse pour ceux qui l'ont vécu, un souvenir de ce temps révolu qui compte dans le passé de notre commune, puisqu'il a contribué à façonner son visage en donnant à ses fils, avec la joie du travail, l'équilibre des vraies valeurs.

Raymond Rochat



Du côté dei Bioux !

Les belles maisons

Elles retiennent peut-être moins l'attention, elles sont pourtant jolies et dignes du plus haut intérêt.

Elles résultent la plupart du temps de la volonté de nouveaux riches, petits patrons horlogers en général, désireux de se démarquer, d'une part bien entendu des anciennes fermes, et d'autre part des locatifs de l'époque, qui fleurissaient en particulier au Sentier, les anciennes photos étant révélatrices à cet égard. On voulait de ce moderne qui naissait au début du siècle. Exemple révélateur au Pont, la villa Yersin, ce dernier rattaché au service du Grand Hôtel du Lac de Joux et donc disposant de revenus sans doute tout à fait honorables.



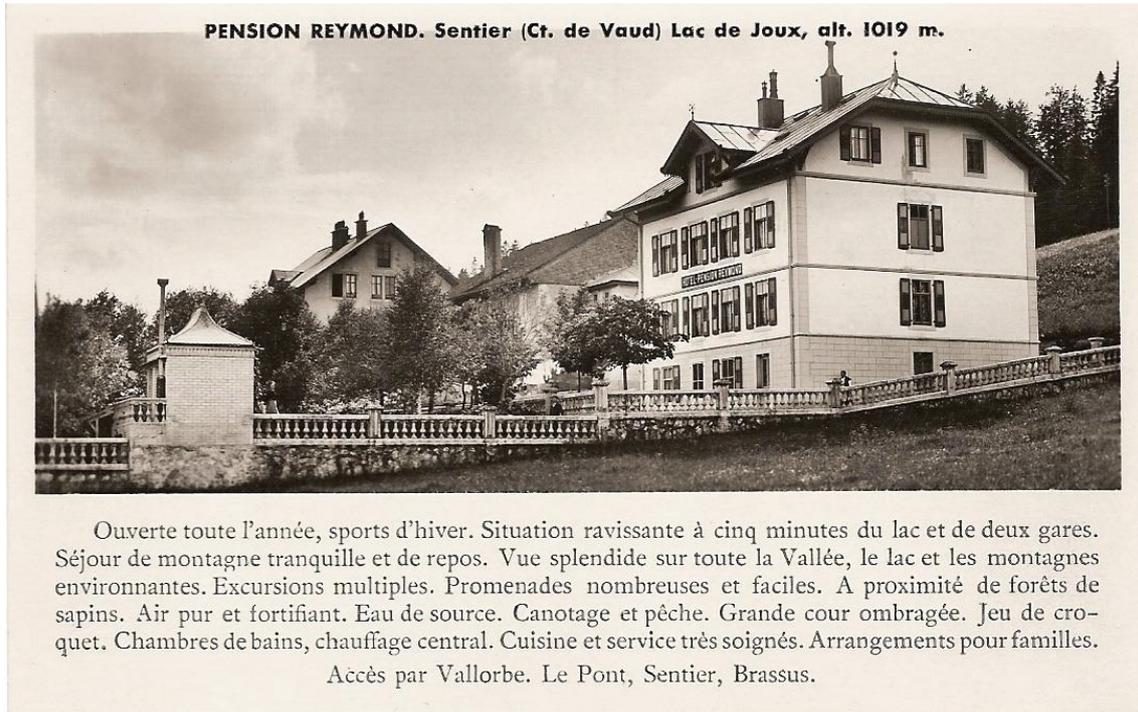
La villa Yersin aujourd'hui, 2022.



Projet pour une villa, archives communales du Chenit. Nous sommes-là au début du XXe siècle. Ce type de villa est encore visible au village de l'Abbaye, à droite de la route sortie direction Sentier. C'est cette maison que l'entreprise Breguet aurait choisie pour y installer son musée. Projet non encore réalisé en 2023.



Quelques-unes de ces maisons furent construites à L'Abbaye le long de cet axe encore vierge de constructions à l'aube du XXe siècle.



Ces maisons de petit bourgeois horlogers et autres, naquirent particulièrement dans l'espace encore libre situé entre le Sentier et la Golisse. L'horlogerie est directement impliquée dans ce type de construction qui résulte de l'élévation du niveau de vie des cadres de la grande entreprise voisine. On n'allait pas s'installer bien loin de son lieu de travail.

Une étude sur ce type de maisons est impérative.



Villa du Bonhomme. Début de siècle. Les Grobéty de Vallorbe, marchands de farine, étaient alors propriétaires de l'alpage qu'ils devaient vendre à la commune du Lieu en 1913 pour le prix de 210 000.- tout en gardant la propriété de la villa qui appartient encore aujourd'hui à leurs descendants. Une maison de ce type se retrouve aux Charbonnières, proche de l'église, appelée Le Bugnon.

Le chalet suisse au Pont

Celui-ci construit en lieu et place d'une ancienne ferme, celle de la mère du constructeur Henri Rochat-Golay, Zélie Rochat. Construit en 1906, ainsi que l'indique la plaque apposée sur l'une des faces du bâtiment.



Henri Rochat (1866-1954), fils de Jules-Moïse des Charbonnières, dit Saïset, après son mariage avec Fanny Golay, alla habiter la maison que lui laissait sa mère et sa tante Jenny au Pont. C'était une très vieille ferme basse, au bord du lac. Mais celle-ci pouvait-elle convenir à un marchand de fromages — gruyères et vacherins — futur député, qui avait à commercer d'une manière constante à travers tout le canton?

Aussi Henri Rochat-Golay démolit-il la vieille maison de ses aïeules et reconstruisit-il le Chalet Suisse, d'une conception architecturale fortement inspirée par l'Exposition nationale suisse de Genève de 1896.



Le Chalet suisse en 2022. Retour d'un commerce de vacherin depuis une quinzaine d'année. Agence immobilière à l'extrémité orientale. Appartements. Le Chalet suisse est bien occupé mais n'appartient plus à la famille Rochat-Golay.

Les usines

Nous ne nous mêlerons pas trop de caractériser et d'analyser les bâtiments industriels, telles nos fabriques d'horlogerie. Leurs récentes constructions exponentielles, qui nous surprennent et nous choquent parfois, seront mieux jugées par nos successeurs qui y verront peut-être de grandes réussites architecturales ou au contraire signalerons des sites vieilliss.

Nous pensons tout de même que l'espace qu'elles occupent prend des proportions considérables, ce que personne ne pourra contester. A ce rythme peut-on croire que notre Vallée sera un jour entièrement recouvertes de tels volumes ? Une certaine sensibilité est tout de même intervenue ces dernières années, en ce sens que les places de parc, empiétant tout autant sur le territoire, devront être offertes en sous-sols ou en des espaces à étages multiples. Construire en hauteur est une solution.

Dans les constructions intervenues depuis 1990, citons ce que l'on peut qualifier d'exception : la manufacture Breguet à l'Abbaye. Ainsi la dite ayant racheté l'ancienne fabrique de limes Union SA, d'un bâtiment industriel vieilli, a réussi à faire un vrai chef-d'œuvre architectural, un travail de grande classe qui aurait pu donner l'exemple aux suivants.

Cette petite entité, qui ne sert plus que de centre administratif à la marque, offre un intérieur somptueux, feutré, en lequel il fait bon évoluer et travailler.



Au sous-sol, Yersin et Rochat.



Au rez, ces dames du service expédition.



L'Essor



Dans les années vingt Zénith tentait de s'implanter à la Vallée, avec la construction de deux bâtiments en partie financés par les communes ou les villages. Identiques dans leur conception, l'un était au Sentier, l'autre aux Charbonnières. Celui du Sentier fut bientôt racheté par l'entreprise Jaeger-Le Coultre qui le revendit au début des années huitante à la commune du Chenit qui en fit son centre culturel. Le dit bâtiment ne manque pas d'allure. Entreprise Le Coultre dont on aperçoit les bâtiments d'origine ci-dessous.



Les écoles

Elles n'ont pas développé comme en certains villages de plaine un style particulier. Elles ont de toute manière pour la plupart perdu leur rôle qui était d'offrir des salles de classe aux élèves du village pour être vouées à d'autres activités. Les dits élèves désormais scolarisés pour la plupart au centre de Chez-le-Maître.

Notre avis est qu'un village qui a perdu son école, a perdu un peu de son âme. Et celui qui mieux encore a habité à côté d'une école, ne pourra jamais oublier non seulement le va et vient que l'arrivée ou le départ des élèves implique, mais aussi les cris de ceux-ci à la récréation. Ce fut sans doute là le sommet de la vie d'un village. Et quand cette ambiance si commune en même temps que si particulière vient à manquer, c'est la preuve la plus manifeste que vous avez amputé votre collectivité locale d'une part importante de son patrimoine.

Vive l'école. Ou plutôt vivent les écoles !



Au milieu du XIXe siècle, les dates précises sont parfois sans grande importance, le village de l'Abbaye abandonnait sa vieille école qui se situait au centre même du village, quartier du haut partie aval, pour construire un nouveau bâtiment d'une certaine prestance grâce à son clocheton où l'on trouvait la cloche et la pendule. Celle-ci a malheureusement disparu dans d'étranges conditions, ou plutôt dans l'indifférence générale comme ce fut aussi le cas pour un grand nombre de pendules d'église.

Un petit tour de la Vallée afin de découvrir ses anciens bâtiments d'école, ne nous fera pas de mal !

Les Bioux comprenaient deux bâtiments d'école, l'un Vers chez Grosjean, l'autre au Bas-des-Bioux.

L'Orient de l'Orbe possédait une école au centre du village, à proximité même de l'entreprise Lémania, aujourd'hui Breguet.

Au Brassus plusieurs écoles se trouvent dans le quartier des forges. Nous ignorons dans quelle mesure elles sont encore utilisées.

Ecole du Bas-du-Chenit et école de Derrière-la-Côte.

Ecole du Bas de la Combe.

Chez-le-Maître. Ce petit hameau est devenu par sa position centrale dans la commune, l'endroit où sera construit le collège industriel. Agrandi de décennie en décennie pour être aujourd'hui le centre scolaire de la Vallée de Joux. Le bâtiment primitif du collège n'était guère à l'origine qu'un cube à la manière de la Tempérance ! Avec le rajout d'un fronton et d'un toit, il regagna quelque prestance avant d'être prolongé par différentes annexes qui en font aujourd'hui un complexe important.

Ecole des Cytises dans le nouveau style, où l'on veut désormais de larges fenêtres pour donner plus de lumière aux classes.

Ecole du centre du Sentier, école entre le Sentier et la Golisse devenue Ecole de musique.

Ecole du Solliat, magnifiquement précédée d'un jardin enserré de murs de pierres de taille, avec escaliers permettant de joindre les différents niveaux 'un à l'autre et de pénétrer dans ce bâtiment qui est devenu l'atelier de l'horloger Dufour, bien connu dans le milieu.

La commune du Lieu construit ses collèges à la fin du XIXe siècle. 1876, pour les collèges du Lieu et des Charbonnières, 1880 pour celui du Séchey. Ce dernier, par adjonction d'un clocheton, se donne des petits airs d'église. Le clocher contenait la cloche de 1780, ainsi que l'horloge de la fin du XIXe siècle.

Il est évident que tous ces bâtiments ont été précédés par d'autres qui se trouvaient en différents sites de ces localités et qui, depuis, soit ont brûlé, soit ont changé d'affectation.



Le complexe scolaire de Chez le Maître.



Le collège de la Fontaine au Brassus, bâtiment classique sans fioriture.



Les classes des Bioux de chaque côté de la grande salle, situation très originale.



Collège du Lieu identique à celui des Charbonnières.



Là furent trois salles d'école. Au premier, la primaire-supérieure années trois et quatre, au deuxième primaire-supérieure première et deuxième année, à l'arrière de la classe du premier étage, la classe primaire. La classe enfantine quant à elle se trouvait dans la maison du village. La primaire-supérieure fut ensuite déplacée dans le bâtiment voisin, le local des sociétés, où elle occupa les locaux du premier étage, ancien cabinet médical des docteurs Rochat et Convert. La ludothèque utilise aujourd'hui ces anciennes classes d'école.



L'école du Séchey. Un petit air d'église avec son clocheton. Sa classe d'école, ici comme ailleurs, est désaffectée.



Classe d'école des charbonnières avant 1876, tandis que l'école est encore située dans le grand voisinage du Haut-du-Village. Régent : Jules-Jérémie Rochat.



Ferme Mollet de Derrière-la-Côte dont une partie accueillait l'école de ce hameau. Photo Daniel Aubert

Les bâtiments « spéciaux »

On commence par le plus mythique de ceux-ci, le Grand Hôtel du Lac de Joux. Celui-ci fut construit dès 1899 pour être achevé et inauguré déjà en 1901, avec tout le faste de circonstance, la société, genevoise, ayant invité tout le gratin de la région et d'ailleurs.

Profondément inadapté à la région et à son climat de par un volume surdimensionné, il a connu toutes les vicissitudes possibles, mis à part l'incendie !

Ainsi a-t-il fait faillite au moins deux fois, et surtout connu la valse des propriétaires.

Sa meilleure année fut 1905, alors que l'on refusait du monde partout, selon un article touristique de l'époque.

Il connut l'aventure du docteur Bircher, petit-fils de l'inventeur du bircher-muesli qui voulut en faire une clinique de soins alternatifs. L'affaire finit en désastre après avoir coulé les 250 000.- offerts par la commune de L'Abbaye.

Il fut racheté il y a quelque dix ans par M. Isidor Elsig, du Valais qui, à vrai dire, ne sait pas encore trop qu'en faire. Seules en fait les salles du bas restent utilisées pour diverses manifestations. Les étages supérieurs quant à eux ont été mis hors service, avec fermeture de toutes les conduites d'eau et sans doute aussi de l'électricité.

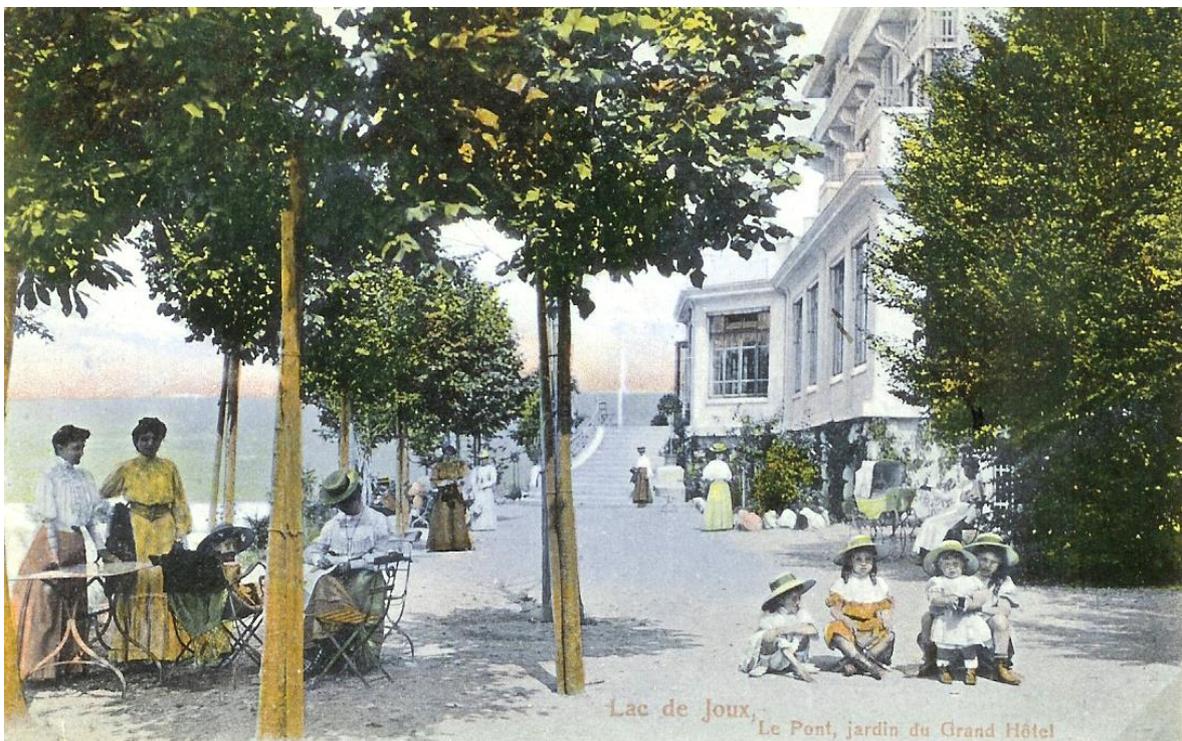
Ce bâtiment reste néanmoins un témoin privilégié de cette belle époque qui nous fait encore rêver, tandis que l'Europe semblait à mille lieues de pouvoir connaître encore des guerres. On sait ce qu'il est advenu, ce qu'il advient et ce qu'il adviendra sans doute toujours.



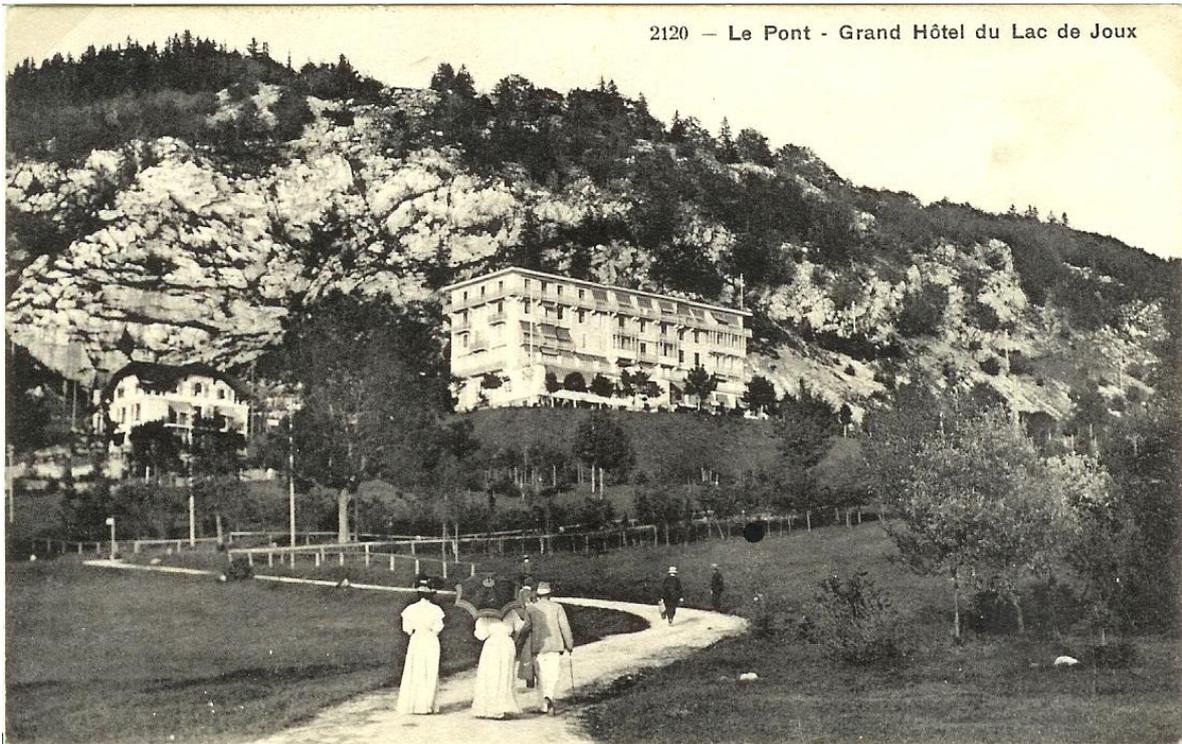
Couverture de la plaquette de 1901 distribuée à tous les convives de l'inauguration.



Etiquette pour valise.



C'est ça, la belle époque !



Et puis encore ça, quand on a quitté le lac pour monter au Grand Hôtel prendre l'apéro !

MOYENS D'ACCÈS. PARIS-PONTARLIER-VALLORBE-BIFFURCATION "LE DAY" LE PONT

SOCIÉTÉ ANONYME DE
GRAND HÔTEL DU LAC DE JOUX · LE PONT

HÔTEL INCOMBUSTIBLE - FIRE PROOF · VAUD ·
OUVERT TOUTE L'ANNÉE · LUMIÈRE ÉLECTRIQUE · CHAUFFAGE CENTRAL (Suisse) · M^{re} de Bière
des juillet 1901 · 120 LITS · ASCENSEUR · VASTE VERANDA · SALONS & CONFORT MODERNE
ALTITUDE 1050 MÈTRES · Prix Modérés · ARRANGEMENT POUR FAMILLES · CUISINE SOIGNÉE

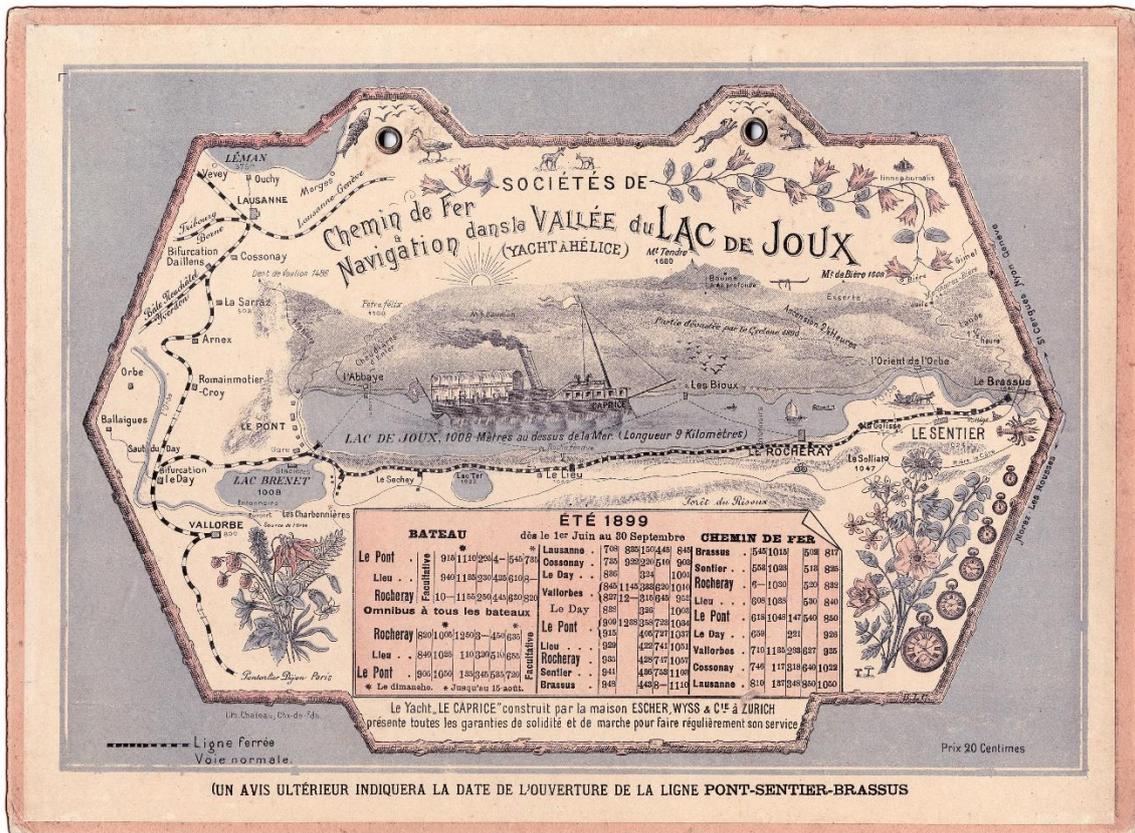
M^{re} H. YERSIN Docteur attaché à l'HÔTEL

INSTALLATIONS SPÉCIALES · HYDROTHERAPIE
Séjour recommandé pour la Neurasthénie, Anémie, Faiblesse, etc.
AIR SALUBRE · EAU DE SOURCE · FORÊTS DE SAPINS
BAINS DU LAC DE JOUX · PÊCHE · SPORT NAUTIQUE
PROMENADES VARIÉES · ASCENSIONS
Bonnes routes pour Bicyclettes et Automobiles
Saison d'hiver · luges · Patins · Skis, etc.

Pour tous renseignements s'adresser
à LA DIRECTION AU PONT VAUD Suisse

LES PERSONNES ATTEINTES DE TUBERCULOSE NE SONT PAS ADMISES.

Sans oublier cette vallée qui semble vous offrir toutes les possibilités de loisir imaginables, promenades, sports, et sans oublier naturellement une virée sur le lac de Joux avec le Caprice dont on découvre l'horaire des courses ci-dessous.



A afficher dans votre officine touristique.



Il a de la gueule tout de même, une fois mis par-dessus un peu de couleurs douces ! Et on peine à le quitter !

La villa Bunau-Varilla



Toute une aventure aussi pour cette villa d'un style parfaitement inusité néanmoins grandiose, avec une profusion de larges balcons qui n'ont pu être réalisés que par l'utilisation du béton armé selon le système Hennebique. Premier usage en Suisse sauf erreur. Hennebique, architecte de talent qui séjourna quelques jours au Pont à l'époque de la construction, histoire de voir le résultat et les possibilités de son nouveau système.

C'était en 1911. L'homme reviendrait à notre époque actuelle qu'il ne pourrait que constater que là aussi il y avait démesure, et surtout la mise en place d'éléments architecturaux beaucoup trop exposés au vent et à la pluie, avec pour conséquence des dégradations rapides et difficilement réparables. La villa appartient à des privés qui cherchent depuis longtemps déjà comment résoudre tous les problèmes liés à cette construction quelque peu baroque. Elle a certes de l'allure, mais en même temps offre une sacré problématique sur le plan habitat et surtout chauffage.

L'intérieur est décoré de fresques magnifiques. Le tout est protégé, d'où une marge de manœuvre encore plus mince en ce qui concerne le devenir de cette étrange villa au sujet de laquelle, en des temps anciens, couraient toutes sortes de légendes. Il est vrai que le propriétaire, qui n'était autre que Bunau-Varilla, propriétaire du journal *Le Matin* à Paris, avec des tirages initiaux à vous rendre jaloux toutes nos rédactions romandes, fut un homme trouble, orienté plus vers l'Allemagne voisine que vers son propre pays !

Bunau-Varilla, ce lointain propriétaire qui sans doute finança quelque peu le navire d'une nouvelle compagnie de navigation sur le Lac de Joux, le *Matin*. Le

Matin, nom du journal de notre riche propriétaire – Le Matin, le nom d'un bateau naviguant sur le lac de Joux, il y a de quoi parler d'une corrélation évidente.





Paris, le 12 Mars 1924

Monsieur FANTOLI
Entrepreneur

LES CHARBONNIERES
(Vallée de JOUX)
(Suisse)

2, 4, 6, Boulevard Poissonnière
1, 3, 5, 7, Faubourg Poissonnière, PARIS (9^e)
Téléphone GUTENBERG : 3.04-3.05-3.06-15.80
Adresse Télégraphique : MATIN-PARIS
SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE UN MILLION DE FRANCS
REGISTRE DU COMMERCE : SEINE 27.208

Dict. par **BR**
Stén. par **GD**

comp. exp. L
18/3-24

Monsieur,

Nous a vous l'avantage de vous remettre pour le compte de Monsieur BUNAU-VARILLA, à Paris, un chèque barré à votre ordre sur Lausanne de :

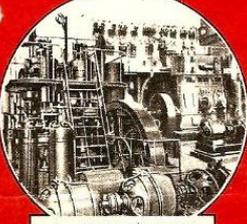
Frs S : 1.047.⁷⁵ (MILLE QUARANTE SEPT Frs S)

en règlement de vos mémoires pour travaux exécutés à la Villa Haute Roche à LE PONT, selon votre lettre du 6 Février.

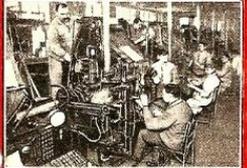
Veillez nous accuser réception de la présente et de son contenu et agréez, Monsieur, nos salutations distinguées.

Un Administrateur

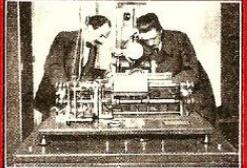




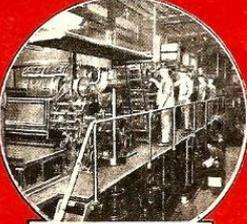
La CENTRALE-ÉLECTRIQUE



Un Coin de la TYPOGRAPHIE



Reception d'un BELINOGRAMME



Une ROTATIVE "MATIN"

NOS FACTURES, COMMISSIONS, SALAIRES, APPOINTEMENTS, INDEMNITÉS ET SOLDES DE COMPTES DE TOUTES NATURES SONT PAYABLES DANS PARIS : NOS RÈGLEMENTS PAR TRAITE N'OPÈRERONT AUCUNE DÉROGATION A CETTE CLAUSE ATTRIBUTIVE DE JURIDICTION. LE MATIN NE RECONNAÎT AUCUN ENGAGEMENT S'IL N'EST SIGNÉ PAR LE DIRECTEUR GÉNÉRAL DES SERVICES, LE PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION OU UN ADMINISTRATEUR.



Était-il possible de chauffer une telle maison en hiver ?



Presque un château.





Escaliers en colimaçon d'une belle élégance.



Des fresques art-déco ou New Age admirables, mais délicates sur lesquelles le temps et l'humidité ont apposé leur marque.



Ces châteaux que l'on croyait ne pas avoir. La vie de château... !



Images incongrues dans une vallée plus portée au réalisme qu'au romantisme.



4362 Chalet Fouques. L'Abbaye (lac de Joux)

Une étrange villa. Il s'agit de la Villa Fouques, non loin de L'Abbaye, mi villa mi château construite aux environs de 1900 par un dénommé Fouques. Il aurait, paraît-il, choisi cet endroit à l'ombre dans les sapins sur les conseils du médecin de sa fille malade. Quand il pendit la crémaillère, tout le village fut invité pour une grande agape. Le propriétaire suivant, un certain Jordan, apporta nombre d'améliorations et édifia au bord du lac un petit port. Ce serait lui qui aurait apporté le premier voilier sur le lac de Joux.

Extrait de : La Vallée de Joux d'hier à aujourd'hui, page 20, texte de Gil Berney.

Jean-Jacques Karlen, dans l'ouvrage, Chronique souriante des années 40 ou... quand j'étais petit garçon, dans un chapitre intitulé L'affaire de la Villa Fouques, raconte comment lui et quelques petits camarades étaient allés visiter à maintes reprises cette villa qu'ils croyaient définitivement abandonnée. Exploits bientôt sanctionnés, d'abord par le directeur du collège Etienne Schaer, puis par la gendarmerie du Sentier. La sanction fut offerte à nos petits « délinquants » à la Villa Fouques elle-même, bien aérée pour l'occasion.

Le Tribunal des mineurs décréta alors quatre heures de retenue pour chaque petit voyou, et à régler le montant de la casse estimé à 500.- ! Comme les délinquants étaient fort nombreux, l'amende revenue à chacun fut minime.

L'hôpital de la Vallée de Joux

Tout autre domaine et tout autre style, on s'en doute. Fonctionnel avant tout, sans négliger une pointe d'esthétisme, tout au moins au départ, car pour ce qui est de la suite...

Pose de la première pierre le 6 mai 1933.



Bâtiment primitif et rajouts. Pas de quoi fantasmer !

SIX MAI 1933

POSE DE LA PREMIERE



Dans les autorités de 1933, on reconnaît: MM. Henri Gallay, Charles Piguet, Ernest Aubert, gardes police Guignard Ed. & Golay-Martin A., Paul Lugrin, Olivier Giriens, Léon Aubert, Isaac Golay, Marius Meylan, Marc Guignard

Chs William Aubert, Paul Givel, Wilhem Dèpraz
Marcel-Ami Aubert, Georges Gallay, T. Christen,
de dos, pasteur André Bovon
à gauche, un terrassier, H^{ri} Guignard (chômeur)





Pourtant, tel qu'il fut à
cette époque, une fillette
y naquit, dont voici le
portrait quelques mois
après. (à gauche!)
Première naissance
à notre hôpital !

Actuellement
Madame H. Cotting-Meylan
Boulangerie des Charbonnières.



Une belle brochette de médecins, combiers ou autre. Au centre les docteurs Rochat et Convert, à droite Piguet.



Quand l'architecture se dévergonde dans un cubisme très discutable.



Un personnel affable et dévoué en toutes circonstance.



Savoir affronter sa fin, est-ce possible ?

L'ETVJ

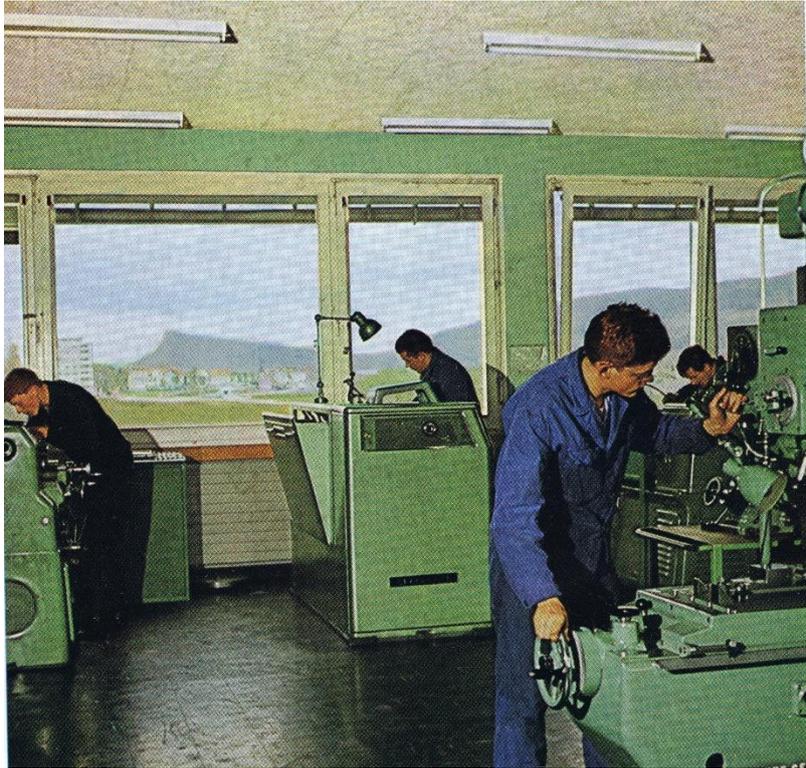


L'école d'horlogerie, devenue école technique dans les années soixante (ETVJ) fut fondée en 1901. Elle occupait alors une salle dans le collège lui-même. Un bâtiment lui fut bientôt attribué, inauguré en 1907. Il resta longtemps tel quel. Les premières adjonctions furent faites au début des années soixante. Devenues rapidement obsolètes, ont les remplaça par de nouvelles constructions. Un autre bâtiment avait aussi été construit dès le début des années septante. Tout cela forme aujourd'hui un complexe important.

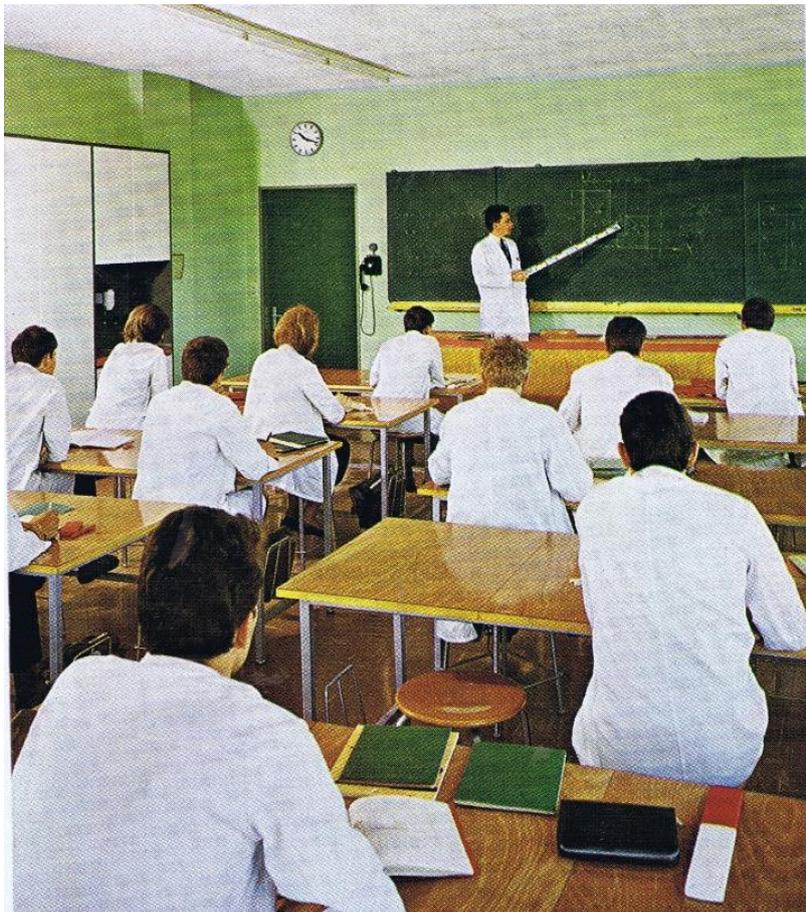
L'ETVJ première version était un bâtiment en somme assez peu ordinaire de par son architecture. Il devait rendre d'incalculables services.



Bâtiments des années soixante désormais disparu. Leçon d'électronique avec M. Barbier.



Mécaniciens au travail. La Dent est là aussi omniprésente.



Leçon de maths avec André Piguet dit Sugus. Le soussigné est présent dans la salle de théorie.



L'ETVJ aujourd'hui.



Les chalets

Nous touchons-là à l'économie alpestre. C'est un domaine important pour l'économie locale. Certes, en chiffre d'affaire et par rapport à l'horlogerie, c'est modeste. Néanmoins dans le sens culturel et patrimonial, c'est un monde qu'il est impossible de négliger. Là réside en effet, autant qu'en l'horlogerie, notre patrimoine, celle qui se rattache à l'élevage et à la paysannerie, prépondérantes autrefois, malheureusement réduites à une grosse poignée de professionnels de ce type à l'heure actuelle sur toute la surface exploitable de la Vallée de Joux.

Nous avons déjà découvert les fermes, sans trop nous y attarder, voici maintenant les chalets.

Ils se répartissent sur un vaste territoire, en général placé au-delà de 1100 mètres, autant du côté Risoud que du côté Mont-Tendre. On n'a jamais effectué le total de tous ces chalets. Avec cent on est sans doute dans l'estimation la plus réduite. Alors allons-y pour 150, comprenant ici parfois des pâtures beaucoup plus modestes que les grands alpages de plus de 100 hectares.

De nombreux ouvrages traitent des chalets, qu'ils soient consacrés au Parc Jura vaudois, ou traitant exclusivement du sujet. Magnifiques productions où le folklore n'est jamais absent ni l'émotion non plus. De nombreuses vidéos complètent cette belle bibliothèque où nos alpagistes ou amodiateurs peuvent évoquer leur métier certes astreignant, néanmoins plein de satisfactions professionnelles, pourvu que trois choses essentielles ne viennent pas noircir le tableau : les dégâts importants et toujours renouvelés des sangliers – l'état ne fait strictement rien pour y remédier, juste allonge-t-il quelque menue monnaie pour dédommager les propriétaires ou amodiateurs - ; la disparition rapide des épicéas, cela concernant plutôt le propriétaire que l'amodiateur - ; l'apparition du loup qui se multipliera à l'excès si l'on n'y prend garde.

Ces bons vieux chalets. A leur propos il faut lire absolument : Le Jura vaudois, la vie à l'alpage, de Paul Hugger, 24 heures, 1975.

Ces bâtiments d'alpage, dont l'architecture fut autrefois profondément influencée par celle plus ancienne des chalets d'alpage du canton de Fribourg, de la Gruyère en particulier. On importa certes la recette du gruyère par l'intermédiaire des fromagers fribourgeois ou originaires du Pays d'Enhaut, mais aussi justement l'architecture de leur chalet. On quittait une forme rudimentaire, tandis que l'on fabriquait un fromage appelé vachelin, sans doute de fabrication plus sèche, moins moelleuse, et donc moins commercialisable, pour adopter dans la construction les lignes des bâtiments de ce type. Ces fabricants des Alpes, venaient dans nos régions faute de travail chez eux où la population était trop nombreuse, et où par conséquent tout le monde ne trouvait pas à s'occuper. Ces Gruériens contribuèrent donc à faire que notre propre fabrication de fromage puisse rivaliser avec celle des hautes montagnes. On en vint donc à pouvoir vendre nous aussi notre production fromagère sur des marchés importants, tel celui de Lyon par exemple. Deux marchands de la Vallée y étaient inscrits.

A la Vallée, les chalets les plus anciens semblent être situés sur la commune du Lieu. Citons à cet égard, par ordre d'ancienneté :

Le Crêt à Chatron Vieux, de 1712

La Muratte, de 1721

Le chalet des Esserts, au départ ferme plus que chalet, de 1733

Le chalet Neuf du Crêt à Châtron, 1742.



Mont de Syre à l'ancienne, Mont d'Orzeires à l'heure actuelle. Sur le territoire de Vallorbe, propriété de la famille Blanc. Chalet d'alpage traditionnel au toit pyramidal à quatre pans que l'on peut rapprocher du chalet de la Muratte, ainsi que de plusieurs autres sur le territoire français du Noirmont.

Plusieurs de ces chalets ont été remaniés, au point qu'il ne reste pour d'aucuns que quelques éléments de leur structure d'origine. Le mieux conservé des quatre est la Muratte, qui n'a subi que des transformations mineures, la plus importante étant l'adjonction d'une porcherie à l'arrière du chalet.

Nous ne pourrions pas envisager ici la description complète d'un chalet type, avec en plus l'inventaire de ce que pouvait contenir un tel bâtiment en fait d'objets nécessaires à la fabrication ou à la bonne marche de l'entreprise. L'ouvrage de Paul Hugger pourvoira à ces explications.

Les chalets des deux autres communes semblent ne pas avoir su affronter le temps avec autant de « facilité ». Notons quand même que le chalet du Pré d'Etoy remonte à 1750, si bien décrit par Paul Hugger. Nous avons proposé autrefois mais en vain que la commune propriétaire fasse une petite fête pour honorer les 250 ans de cette bâtisse. Il en fut de même sur la commune voisine pour le chalet

du Bonhomme, dont les origines et non le bâtiment lui-même, remonte à 1612. Aucune des deux communes n'a répondu présent. Il faut croire que l'histoire de nos alpages n'est pas une priorité.



Le chalet inconnu. Qui pourra nous dire où se trouve – si elle existe encore – cette magnifique bâtisse d'alpage.

Les publications particulières sur notre économie alpestre ne manquent pas. Suivront quelques titres. Mais avant signalons qu'en 1973 un délégué fédéral en la personne de Georges Vagnières eut l'occasion de faire le recensement complet de tous les chalets de notre district, avec une description rapide des bâtiments et une analyse elle aussi succincte de la pâture, son orientation, la qualité des herbages, et bien entendu, chose essentielle, quelques mots sur l'alimentation en eau. Cette étude a donné lieu à l'édition d'un Cadastre de la production agricole de chacune de nos trois communes, en tout trois volumes.

René Meylan, La Vallée de Joux, 1929

Paul Hugger, Le Jura vaudois, la vie à l'alpage, 24 heures, 1975

Daniel Glauser, Les maisons rurales du canton de Vaud, tome I, Le Jura vaudois et ses contreforts, Société suisse des traditions populaires, Bâle, 1989. L'étude sur les chalets porte sur les pages 237 à 311

Rémy Rochat, Riche et belle histoire de la communauté du Lieu, 1991

Rémy Rochat, L'heure du berger, 1997

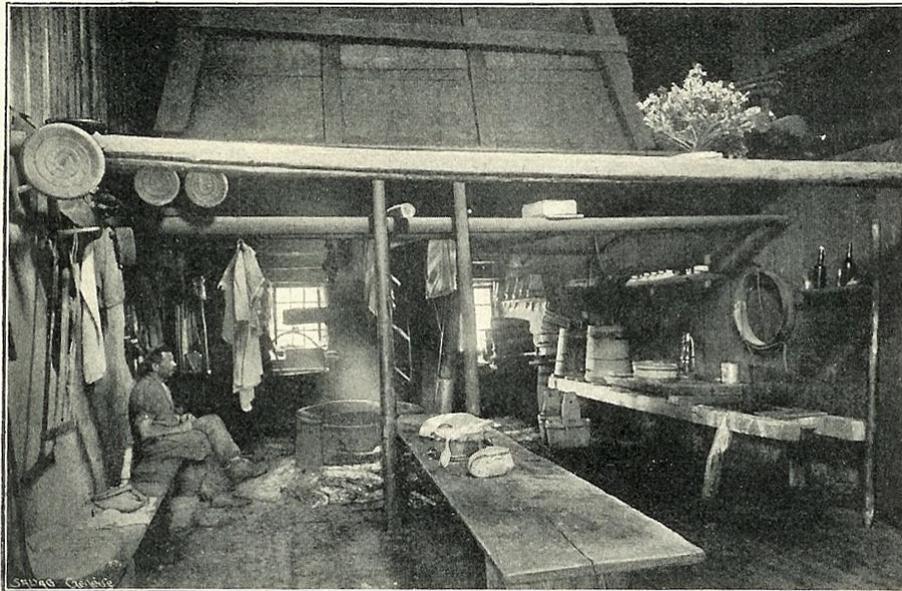
Pierre-Abraham Rochat – Rémy Rochat, Monographie d'un chalet d'alpage, « La Muratte », Le Pèlerin, 1997

Les cahiers du musée gruérien no 2, Bulle, 1999

André Dasen, Du gruyère au comté, 2 siècles d'histoire, 2013

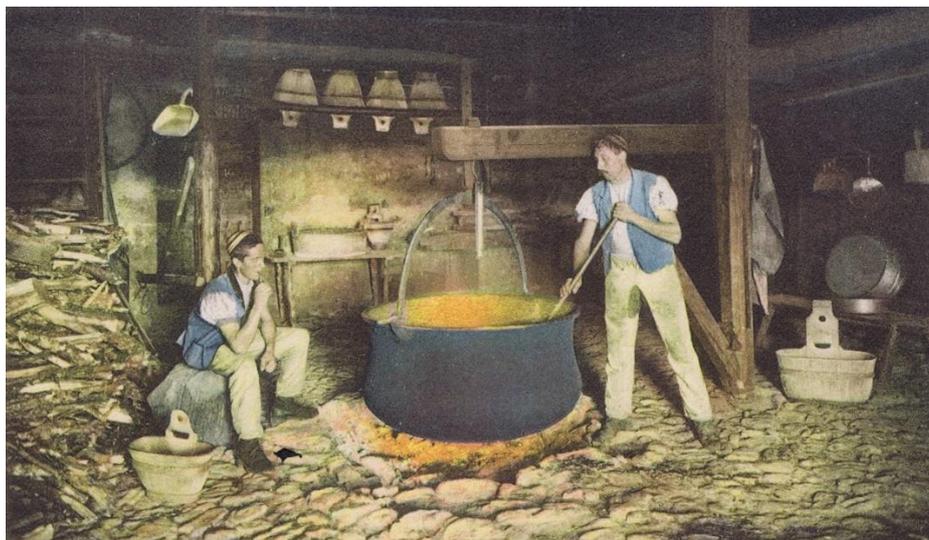
Daniel Glauser, Chalets d'alpage, du parc naturel régional du Jura vaudois, Favre, 2012

Sans oublier toutes les monographies du soussigné sur pratiquement tous les alpages de la commune du Lieu. Et toutes les innombrables publications qui traitent le sujet de manière plus succincte ou s'attardent sur tel ou tel aspect bien particulier de cette vie des alpages.



Intérieur de chalet au Pré de Bière.

Photo de Boissonnas, tirée de : Armand Vautier, La Patrie vaudoise, Lausanne, 1903.



L'intérieur rustique du chalet de la Dôle. Ainsi le creux du feu n'est-il pas entouré par un entourage métallique permettant d'économiser le combustible. Le sol de même est plus que rustique. La chaudière par contre, pendue au bout de sa betze, est de toute beauté, de la forme juste ce qu'il faut. On peut voir néanmoins des baignolets déjà en fer blanc, ce qui prouve que l'on n'est plus tout à fait dans l'ancien comme on pourrait le croire au vu de cette photo.

Laissons-nous tenter maintenant par une belle lecture en rapport avec l'ambiance de ces vieux chalets :

A mon vieux chalet !

Ce soir, devant le feu de ton âtre enfumé, j'évoque ton destin mon vieux chalet aimé. je voudrais, en de beaux vers, exprimer ma pensée mais hélas les muses ne l'ont pas visitée, je ne puis donc te dire, comme je l'aimerais tous ce que je ressens pour toi mon vieux chalet !

Depuis tantôt deux siècles, sur ce vert pâturage bravant sans défaillance la neige et les orages, chaque été tu abrites les bergers, le troupeau, combien en as-tu vu qui sont dans leur repos ? combien se sont assis, comme moi, devant l'âtre en rêvant au destin des chalets et des pâtres ?

Quand je vois tous les noms gravés sur tes parois, et les dates lointaines, gravées dans ton bois, je les vois défiler devant moi par centaines, ceux dont tu abritas les joies et les peines, tandis que mes regards fixés sur les tisons je crois entendre encore leurs pleurs ou leurs chansons !

Qui peut me dire : aucun n'est mort dans ce vieux lit aucun non plus jamais, c'est certain, n'y naquit, et je suis sûr aussi qu'en cette chambre close l'amour, plus d'une fois, a murmuré des choses lorsque son aile rose, effleurant ce logis l'aura, pour un instant, changé en paradis !

Combien de gais troupeaux ont animés les pentes, génisses aventureuses ou vaches indolentes, de ton vert pâturage parsemé de sapins qui semblent, recueillis, écouter des toapins la lente mélodie ou le gai carillon par l'écho répétés au flanc du frais vallón !

Mais les temps ont changé, mon joli pâturage, et toi mon vieux chalet,
Témoins des autres âges, vous allez disparaître, rendus à la forêt,
C'est cela, paraît-il, qu'on appelle progrès !

Des gardes forestiers ou bien des bûcherons remplaceront ici,
Vaches et génisses !

D'abord, la brousse folle détruira les herbages, puis la sombre futaie
S'étendra sans partage, quelque part, dans ce bois plein de mystère et
D'ombre quelque pans de vieux murs et un tas de décombres marqueront
Seuls l'endroit où tu es aujourd'hui et les ronces croîtrons à la place où
J'écris !

Les très vieilles maisons, m'at-on dit, ont une âme, la tienne, en ce moment,
est là, dans cette flamme qui baisse doucement dans ton foyer noirci, elle
est dans ces recoins, où l'ombre se tapis, comme un souffle léger, où
s'égrènent les heures !

À cette âme je dis : ne crains pas que j'oublie l'amitié bien sincère qui
maintenant nous lie, par tant de douces heures et tant de souvenirs,
qu'importe le présent, qu'importe l'avenir !

Nous sommes vieux, tous deux, et le passé suffit à occuper nos cœurs,
Vieux chalet, mon amis !!

Il faut témoigner aussi de ce que l'on peut trouver aux abords des chalets,
principalement citernes et balanciers.

On puisait autrefois l'eau de ces mêmes citernes par un système de balancier.
Ceux-ci remplacés d'abord par la pompe à piston et à bras, grand truc que l'on
enfilait dans ces mêmes citernes, puis par les pompes à moteur. Avec ces
nouveau-tés les balanciers furent abandonnés, ou tout simplement démontés.
Grande pourtant était leur élégance proche des puits et citernes, ou à proximité

même des chalets. Voyez l'image ci-dessous. Elle vaut son pesant de souvenirs et d'émotion, bien que l'on puisse penser que la jolie demoiselle qui puise l'eau dans la citerne n'est pas une habituée de ce geste séculaire réservé d'ordinaire aux bergers. Une visite du dimanche sans doute pour une image sublime en dépit de sa maigre qualité.





A la Givrine.



A la Muratte. Pour le problème de l'eau sur les alpages, consulter la brochure Racine, L'Abergement Sainte Marie, l'évolution d'un village, septembre 2018, no 62. Dans ce no Alexandre Defrasne décrit de manière attentive toute cette problématique. Quelques pages sont accordées à la Vallée et en particulier à l'alpage de la Muratte. Voir texte ci-dessous que l'auteur a bien voulu nous accorder.

En 2018, il est difficile de trouver un balancier, sauf à la Vieille Grange, au-dessus de Villedieu et à la Muratte, en Suisse. Sur cet alpage, le propriétaire Rémy Rochat en a construit deux, l'un pour la citerne du chalet, l'autre pour le puits de proximité. Il explique le doigté qu'il faut pour trouver l'équilibre du bras, les précautions prises pour accrocher à ses extrémités la pierre et la perche verticale après l'avoir immobilisée avec des cordes provisoires. Malheureusement, les éleveurs dont le bétail occupe les pâtures, n'ont plus le temps d'utiliser les balanciers. Ils pompent l'eau pour la répartir dans les bassins. Pourquoi alors un tel travail, M. Rochat ? « Pour le coup d'œil, rien que pour le coup d'œil, dit-il, pour la courbe de la perche un peu voûtée se dessinant sur le ciel et par respect des anciens savoir-faire ».



La citerne de la Branette, à proximité même du chalet. Sans doute la seule encore existante à la Vallée. Et de manière très surprenante, dans un état parfait, presque comme si elle avait été construite les jours d'avant. Avec Adrien Reymond, actuel propriétaire.



Les cheminées de chalet sont des éléments architecturaux à ne négliger sous aucun prétexte, d'autant plus que ceux-ci restent en bois, comme ici au Croton, au-dessus de l'Orient. Depuis des siècles ces cheminées se présentaient toutes de cette manière. Il n'était pas rare cependant qu'elles soient cause d'incendie. Bois et chaleur et tisons et escarbilles ne faisant pas toujours bon ménage



Les inscriptions de chalet, sur les poutres, sur les planches, sur les portes, intérieur ou extérieur, sont des témoignages patrimoniaux du passage des bergers dans ces bâtisses solitaires. Elles gardent toute leur valeur.



De simples dates sans signature, comme si cela pouvait avoir un sens. Et pourtant cela en a réellement. On fixe par ainsi un temps où l'on est là, anonyme, mélangé aux autres bergers. On a témoigné d'une année où l'on travaillait dans ce chalet, que l'on puisse avoir plus tard la curiosité de savoir ce qui se passait cette année-là, ici, en la Vallée, ou partout ailleurs par le monde. Des écritures semblables prouvent aussi que des mêmes bergers furent établis dans le chalet sur une certaine durée. Quatre ans, c'est déjà pas si mal.



Le croton ne paie pas vraiment de mine en son extérieur. Et pourtant, intérieurement, il offre de découvrir des éléments architecturaux fort intéressants qui témoignent d'un mode de vie déjà relégué dans le grand puits sans fond des âges !



Nous sommes ici au couvert du Chalottet, en un endroit diamétralement opposé au Croton. Des bûcherons italiens, sans doute bergamasques comme à l'accoutumée, ont témoigné de leur passage. La Compagnia del fil de fer. Il capo Signor Camille. Celui-ci n'était autre à l'époque, années de guerre ou d'après-guerre, que le propriétaire du Haut-des-Prés et du pâturage des Communs sus-jacent.

Quand l'art s'invite au chalet...



Un berger poète et artiste.

En souvenir de Niola 69 Chalet à Roch
dessus 1460m
pour être resté en fréquence le Vendredi
18 novembre 1977 entre 1800h-1900h. Temps
que j'ai mis pour parcourir 680m jusqu'à
mon chalet en brassant 30-40cm de poudreuse.
Merci Alain, l'Es un pote
le berger [★] Jean
et que l'Etoile s'accompagne toujours.
hiver 77-78.

Du même auteur, on ne le sait, mais toujours au Chalet à Roch dessus.

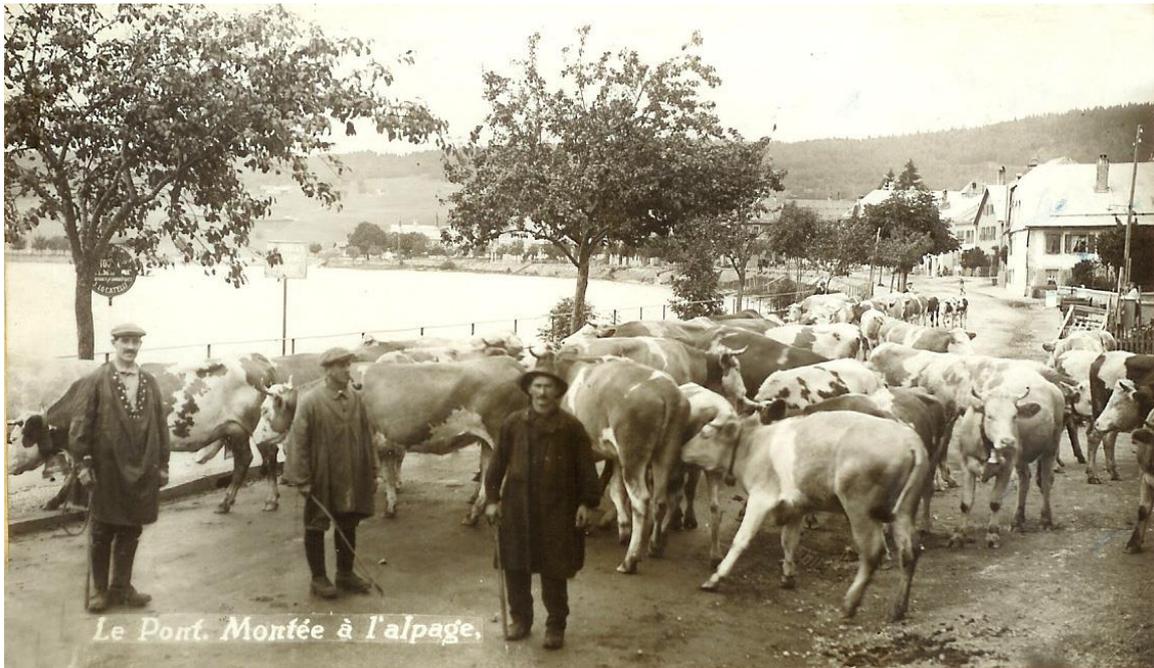


Les belles montées d'autrefois (et d'aujourd'hui pour les rares amodiateurs ou bergers qui ont le courage de monter à pied avec leur bétail).

Les alpages tant de notre région que de la Franche-Comté voisine, étaient montés d'une part par les paysans de la Vallée, d'autre part par ceux du Pied-du-Jura. Ils passaient, soit par le Mollendruz, soit par le Marchairuz.

Passant par le Mollendruz et allant sur France par la route des Charbonnières à Mouthe, ils ne manquaient pas de s'arrêter en ce premier village. Il y a là toute une tradition que l'image a pu fixer et dont nous avons parlé à maintes reprises.





En route pour quelques chalets de la commune de L'Abbaye sans doute.



Montées comme descentes retiennent non seulement l'attention de la population, mais aussi des photographes. Ici Auguste Reymond au Brassus. Le troupeau passe au Rocher.



Le P'tit Rochat du Séchey à la descente des Esserts.

Si les montées s'effectuent la plupart du temps aujourd'hui par camions, on garde pour les descentes quelques troupeaux capables d'honorer les fêtes folkloriques de la désalpe qui se passent à St. Cergue, ou aux Charbonnières, lors de la fête du vacherin. Il s'agit-là d'un restant de tradition plus que de la tradition elle-même, menacée par la longueur des trajets d'une part, et d'autre part par les problèmes de circulation, quand un troupeau mal mené est capable de retenir des voitures pendant un quart d'heure, voire plus dans certaines circonstances. Troupeaux, passages à niveaux, tracteurs et immenses chars de foin ou de paille, vous voilà beaux, vous autres automobilistes. Mais ne dit-on pas que la route est à tout le monde, au vélo, électrique ou pas, aux ski de fond à roulettes, et même à la trottinette à moteur. Fléaux que l'on retrouvera même au niveau des alpages, avec le VTT électrique ! Ils étaient arrivés par le chemin, on avait discuté de manière tout à fait sympathique près du chalet, les voilà qui repartent en plein dans le pâturage où l'herbe de juin était épaisse et bonne à brouter !

Et comme ce n'est pas la place qui manque, accordons-nous maintenant une pause pour assister, d'une part à une jolie montée, et d'autre part à une émouvante descente.

Ils prennent le chemin de la montagne

Lui, Christe Bongarde, originaire de Rougemont, dans le Pays d'Enhaut, il avait lui aussi revêtu ce jour-là son bredzon brodé. Il était descendu du chalet le matin de bonne heure pour préparer les bêtes au village où l'on compléterait avec le troupeau venu d'en bas. Et c'est de là, une fois que tout fut prêt, qu'il partit, qu'il se mit à l'avant du troupeau. Quelle journée. Et quelle fierté. Regardez-le donc, Christe le berger. Il hèle, il huche, il ioule, et cela retentit jusqu'aux plus lointaines maisons du village. Ils sont partis. Il fait quelques pas puis se retourne pour voir si on le suit, bêtes et gens. Alors il reprend la route pour renouveler ses huchées qu'il vous envoie mieux que personne, un truc, quand tu l'entends, à te tirer les larmes des yeux. C'est un vieux folklore qu'il porte en lui, Christe Bongarde, c'est le pays, le vieux pays, ce sont des coutumes et des modes de faire issus d'antiques époques dont on va bientôt perdre la trace. Mais pour l'heure il y a le lien, les choses subsistent, perdurent. Le passé revient au grand jour pour se faire admirer. Quelle journée ! Il n'y en a pas de plus belle. On marche avec le troupeau, devant, sur les côtés, derrière, adultes et enfants. On court pour rattraper les plus folles des bêtes allant dans les champs en fleurs, les piétinant pour y laisser bientôt de larges traces, charrette, que vont dire les propriétaires ? Quelle excitée, hommes et bêtes mêlés. Et aujourd'hui notre berger n'est pas seul. L'ensemble des gens qui l'accompagnent lui fait une immense famille.

Et l'on conduit ainsi le troupeau à la montagne, à la Combe des Puits, puisque c'est là qu'on va, où est le chalet. On finit de traverser le village où des gens nous regardent, debout sur le pas de porte de leurs maisons ou sur les premières marches. On est si fier aujourd'hui. Peut-être même qu'ils nous envient, allez savoir, d'être paysan, berger, amodiatraire, invité ou gamin en congé. Quel temps, un immense ciel est sur nous, d'un bleu éclatant, plus bleu encore que le lac que l'on admire en contrebas et dans lequel on voit, au milieu, c'est le matin et il est calme, la traînée que laisse un bateau de pêcheur et le reflet du village et des champs, mais aussi les contreforts de cette grande et si belle montagne qui est la Dérochée quand elle offre sa belle silhouette. Battent les cloches, les toupins et les chamonix, les petites et les grosses. Et branlent dangereusement les bouquets, sapins inondés de fleurs attachées à des botte-culs entre les cornes. On les a mis sur les plus belles, pas trop bien fixés, toutes fiérottes soudain. C'est quand même formidable, un troupeau. Il y a des fleurs par terre, il y a des bouses, plutôt des coulées de bouse, sur la route. On laisse une trace là où l'on a passé. On monte. On marche. On court. On hèle. On entend cette marée extraordinaire, ondulante, vivante au possible. On passe près du cimetière. N'y pensons pas, au trou, car voici les temps heureux de l'année. C'est une double vie que celle-ci, non une triple. Un vrai triomphe. On ne la change contre rien au monde. Lui, Christe Bongarde, il les prend toutes pleines, ces heures-là, il les vide de leur contenu, il les boit jusqu'à la dernière goutte. Et puis il les engrange au maximum de façon à se souvenir plus tard, quand il ne pourra plus monter. Elles sont à lui. Il est le

gardien du troupeau qui lui appartient dès ce premier jour à celui de la descente, mais alors dans une éternité de temps. On monte en direction du Repuiset où là aussi il y a du monde qui vous regarde. Et peu après, à ta droite, à ta gauche, tu passes entre des champs, heureusement qu'il y a les murs, où se voient des milliers de fleurs de dents-de-lion et déjà les premières couiques qui dans un pair de jours déjà sentiront si bon. Est-ce déjà un peu l'été, alors ? Mais non, ici à la montagne, c'est encore le printemps en plein, il y a juste que cette année la saison est un peu en avance.

Et c'est ainsi que le berger se souvient de ce premier jour. Il était venu une quinzaine avant pour replanter les piquets couchés par l'hiver et redresser les fils. Près des murs dont certains, hélas, avec le temps, se sont affaissés, il a remis quelques pierres. On a bien remonté ce segment du côté d'en bas, mais ailleurs, c'est une certitude, personne ne les refera. Ils iront en s'amenuisant, les pierres rouleront dans le pâturage et un jour le mur aura disparu, ne laissant plus qu'une vague ligne courant au travers des pâtures, témoignage d'une ancienne limite. Car alors, qui le sait, les propriétés auront changé, et même l'affectation de cette montagne pourrait ne plus être la même. Et si on remet de temps en temps quelques pierres écroulées sur le mur, le combat reste inégal. Le mur se fuse de l'intérieur. Pour qu'il tienne vraiment, il faudrait recréer la base, comme ils l'ont fait en bas. Mais il est si simple maintenant de mettre des piquets et une double rangée de barbelés.

La montée, quel beau jour. Après le plat de la Combe des Puits dessous, le troupeau est descendu au travers du bois, le tunnel, disent les enfants, en direction d'une autre éclaircie où est le mur et son clédar. Puis bientôt, trois ou quatre cents mètres plus loin, après une petite grimpée et un dernier virage, on arrive dans la clairière où le troupeau s'éparpille, avec des bêtes dont certaines assoiffées, vont directement au bassin.

Les hommes quant à eux abandonnent maintenant le troupeau conduit à bon port pour aller au chalet. Ils se tiennent debout près des portes de l'écurie ou devant celle de la cuisine, et, tout en parlant d'agriculture, ils boivent un verre. On est si loin ici du reste de la Vallée, où l'on fait des montres, est-ce possible ? Christe le berger, lui, il boit aussi un verre. Il a posé son bâton contre le mur du chalet, près de la porte où il y a un tronc pour fendre le bois. Il boit un deuxième verre. Du rouge, merci. Il est bien.

Alors à l'intérieur, bientôt, on mangera et l'on parlera encore. Puis plus tard, l'on boira le café en savourant une tranche de gâteau au vin. Excellent, Madame Ganivet, je n'en ai jamais mangé de si bon, oui, volontiers, j'en reprendrais une tranche. Christe Bongarde, lui, soudain, il devra se lever pour un besoin urgent. Il ne s'agit pas seulement de boire, mais aussi de rendre. Il se sentira les jambes un peu flageolantes mais fera de telle manière que cela ne se remarque pas. Il se tiendra ainsi beau droit pour aller contre la porte jamais vraiment fermée à cause des gamins qui passent et repassent. Il s'éloignera du chalet. Il ira dans le bois, là-bas à l'écart, dans un coin qu'il connaît, sous les grands sapins. Et c'est là qu'il

regardera, laissé en arrière, le chalet qui n'est presque rien qu'un toit, avec sa grosse cheminée de laquelle souvent sort de la fumée. Il sera heureux, en somme.

Et ce sera-là l'instant exact où lui, Christe le berger, s'apprêtera à vivre ici une nouvelle saison d'alpage.

Un vieux berger.

Une descente au Marchairuz un samedi 7 septembre.

L'herbe est devenue plus rare sur les alpages, à cause de ce sec du mois d'août et du début de septembre, encore que cela facilita grandement la fin de la saison où le bétail était si bien, dehors, quand on le voyait couché dans l'herbe, paisible, presque béat de bonheur. Il fallut en conséquence redescendre un plus tôt. Afin que les bêtes, avec cette herbe devenue un peu trop courte et surtout très dure, ne perdent trop de lait. Tout au moins s'agit-il ici des vaches laitières encore productives, tandis que les taries resteraient plus longtemps à l'alpage, qui pourraient toujours trouver à se nourrir. On les voyait alors, sur l'entier du pâturage et non plus dans un parc donné, aller et venir pour chercher l'herbe qui leur convient le mieux. Et celle qu'elles apprécient, c'est bien encore la plus courte, qui a quelque peu repoussé et qu'elles s'obstinent à brouter jusqu'à la racine. La plupart du temps près des chalets, où sur ces grands et beaux plans où elles ont l'habitude d'aller et où aussi elles trouvent le meilleur endroit pour se reposer. Elles sont comme ça, les bêtes, elles ont non seulement leurs habitudes, mais aussi leurs endroits de la pâture où l'on pourrait croire qu'elles ont décrété que c'est le plus joli coin du monde !

Mais ces autres, les laitières, afin qu'elles gardent encore un peu de lait, que la production ne tombe pas à zéro, on avait décidé de les ramener en plaine. Et dans cette famille d'amodiateurs, pour les belles laitières, on n'utilisait pas le camion, on les descendait à pied. On venait de l'un des chalets de cette partie sud du Mont-tendre pour rejoindre tôt la route du Marchairuz, et ensuite hardi petit, on se lançait dans l'arène, c'est-à-dire que l'on commençait la descente, endroit où après les petits chemins tranquilles de la montagne, il fallait désormais redoubler d'attention, à cause de la circulation matinale. Il faisait encore frais, et l'on respirait le bon air de cette altitude auquel se mêlait l'odeur forte du bétail.

On s'était préparé longtemps à l'avance, là-bas au chalet que l'on allait abandonner. Non pas définitivement, il faudrait venir contrôler ces taries, mais partiellement. Et voilà, on n'y passerait plus autant de temps et surtout l'on n'y dormirait plus, puisque le matin, pour la traite, désormais cela se passerait en plaine. On avait bichonné ces superbes bêtes, on leur avait mis ces belles cloches que l'on tient en réserve sur une longue perche, devant le chalet, avec des courroies superbes et des bouquets que les dames ont confectionnés avec patience et délicatesse. Cette année, tiens, on avait opté pour des roses de papier crêpe d'un bleu délicat. Les bêtes n'en auraient que plus de classe. Et toute la famille, les deux petites, et les connaissances et ces rappedons qu'il y a toujours

dans cette désalpe, comme aussi quand il s'agit de montées, était venue pour cette grande occasion. On s'était habillé, mes amis, du mieux qu'on avait pu. Non en termes de complets du dimanche, mais de ces beaux vêtements de la montagne, vous savez, ces brodzons, ces mandzons, et surtout ces belles chemises bleues à edelweiss qui sont désormais devenues le nec plus ultra de la profession de berger et d'amodiateur. Elles ont tellement de succès d'ailleurs, celles-là, qu'un peu tout le monde désormais les endosse, même les farfelus qui n'ont rien à voir avec l'alpage. Et bien entendu ces lutteurs, les défenseurs de la Patrie, qui viennent de se disputer du côté de la Suisse allemande le titre si envié de roi de la lutte. Et c'était à prévoir, une fois encore, c'est un Bernois qui l'a remporté, un colosse auprès duquel, pôvr'ami, toi, tu n'es rien qu'un gringalet, un guignol. Un minable, pour tout dire ! Mais comme c'est un simple, celui-là, le vainqueur, une âme forte et tranquille, il ne regardera jamais personne de haut.



Mais eux, les bergers, les parents, les accompagnateurs, ils n'étaient pas si maigrichons que ça, et surtout ils avaient belle allure dans leur tenue d'alpage, la poche à sel passée en sautoir. On pouvait non seulement les admirer, mais aussi les envier, eux qui vivaient ce que l'on nomme le temps vrai, qui est celui où l'on entend toutes ces sonnailles et que l'on accompagne le troupeau d'un bon pas. Lorsqu'on les avait rencontrés sur la route, ils étaient devant, ils bouchonnaient ! Et ils allaient d'une belle allure, vraiment, tous, et même la petite qui était la première et marchait d'un pas assuré avec sa canne, fière comme elle ne l'avait peut-être jamais été.

- C'est moi qui commande, ici, pouvait-elle peut-être se dire. Et rien ne nous empêche de croire que ce n'est pas vrai !

Pour ce qui est de sa petite sœur, ma foi, elle avait déjà calé, si bien que son papa l'avait mise sur ses épaules. Mais qu'était-ce que ce poids plume pour un homme habitué aux machines, au bétail, et pour lequel l'effort n'est rien ? Et elle était bien, là-haut, cette gâtienne, elle embrassait le monde à la manière d'une petite princesse des pays chauds, plutôt du côté de l'orient, installée dans la cabine de son éléphant ! Elle voyait les siens devant, les amis derrière, et puis toutes ces bêtes magnifiques qui ne renâclaient pas à descendre, puisqu'elles allaient retrouver une herbe plus grasse au pied du Jura, on ne sait pas trop où, dans l'une de ces grandes fermes qu'il y a là-bas et avec une surface de terrain autour, mes amis, à vous rendre jaloux tous les paysans de la montagne avec lesquels on entretenait pourtant de solides relations d'amitié. Car à chacun ses problèmes, en somme, et il n'y a pas rien que la surface qui compte. Il y le goût du travail bien fait, des choses propres en ordre, et surtout cet amour immodéré de la terre qui prend d'autant plus d'importance que celle-ci, ici, ailleurs, partout, on la massacre aujourd'hui sans état d'âme, comme si quand il n'y en a plus, il y en a encore !

Il était assez modeste à vrai dire, ce troupeau, puisque partagé par la moitié, l'une restée à l'alpage, l'autre descendant le Marchairuz en y laissant sa trace par de grandes coulées de bouse que les voitures suivantes étaleraient sur une bonne largeur. Mais il était si beau, si émouvant, avec ses belles cloches, ses bouquets. Un troupeau que dirigeait donc cette petite demoiselle, avec les hommes juste derrière elle. Et cette charmante petite personne, pleine de caractère déjà, s'était habillée à la perfection dans une jolie et longue robe de circonstance, et qui usait ce jour-là de sa démarche la plus fière et la plus assurée, l'autre, vêtue de même, se réjouissant d'être toujours positionnée haut sur les solides épaules de son papa.

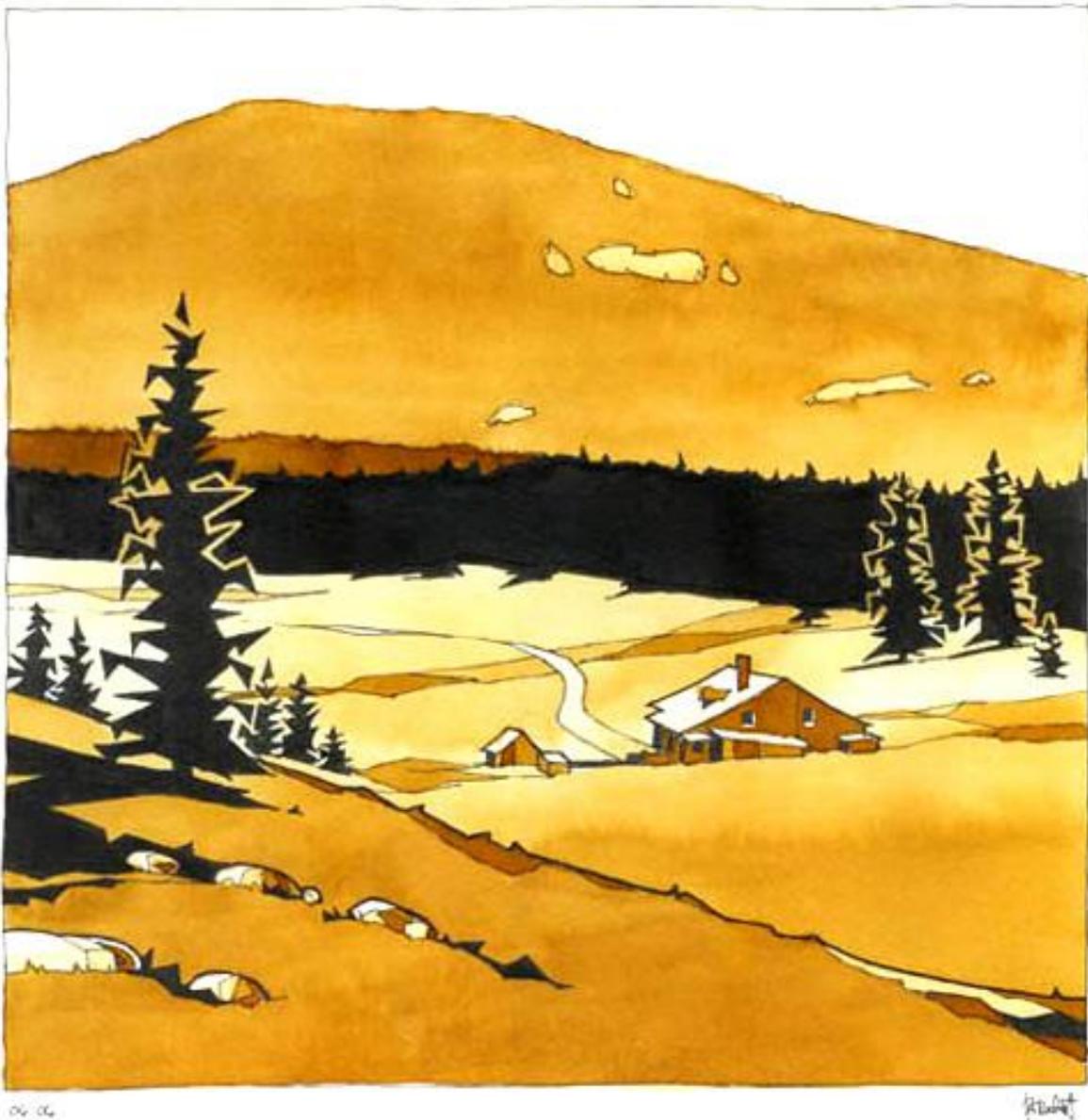
Et ce son des cloches, qu'il est formidable, et combien parfois, quand l'on est dans ces périodes de profonde nostalgie, il sait vous mettre des larmes dans les yeux.

Allez, c'est un grand jour malgré que ce ne soit que la descente, et que celle-ci ne peut ni ne pourra jamais avoir cette joie que l'on trouve à la montée et alors que la saison commence, et que l'on peut toujours souhaiter celle-ci heureuse et pleine de satisfactions. Un grand jour quand même, donc. Parce que l'on est content que la période d'estivage se soit bien déroulée, et cela malgré un printemps pourri où il plut quasi tous les jours pendant des semaines, on croyait même que le soleil, il était mort et qu'il ne reviendrait jamais. Parce qu'aussi l'on est très fier de son bétail que l'on soigne au piccolo et que l'on a apprêté comme pour une présentation au Comptoir suisse, celui-ci d'ailleurs ne devrait pas tarder, et qui sait si quelques-unes de ces bêtes n'iront pas y faire un tour ? Parce que l'on est heureux, et à un point tel que vous ne pouvez l'imaginer, à cause que l'exploitation se fait en famille, que tout roule, et que surtout il y aura la suite pour reprendre, pas que ce monde, une fois que l'on ne sera plus, ne s'écroule.

Nous avons passé le troupeau qui est resté loin derrière nous. Plus de deux heures plus tard, en sens inverse, on l'a retrouvé qui n'avait pas fini de franchir le col. Une seule réponse à cette situation intrigante. L'on s'est reposé en route. L'on

a mis le troupeau dans un bout de pâturage de proximité pour qu'il se reprenne et s'abreuve. Et les autres, ils se sont installés un peu en bordure de la forêt, pour se reconstituer d'un solide déjeuner et boire un verre. Comme ils devaient être bien, entre eux tous. Comme, oui, ils pouvaient être heureux. Et comme surtout, il est beau, ce coin de pays que l'on distingue assurément parmi les arbres, avec les Alpes qui le dominent et lui font une couronne blanche que l'on qualifiera d'immaculée.

Le même vieux berger.



La Sagnettaz, sur Vaulion, dessin de Pierre-Abraham Rochat

Un chalet pour exemple, celui de la Petite-Chaux, dans la Combe des Begnines

En faire un musée « nature », c'est-à-dire ouvert à tout le monde en permanence et sans gardiennage, est un rêve peut-être inatteignable. Celui-ci nous était survenu suite à une visite des lieux du 20 novembre 2011.

Nous sommes hors saison. Les chalets ont été désertés et la combe n'est animée que par les promeneurs, dont quelques-uns s'en vont en direction du chalet du Couchant au-delà duquel ils trouveront le petit chemin prêt à les conduire au Mont Sâla situé à 1510 m d'altitude.

Nous commencerons notre visite par le chalet de la Petite-Chaux, altitude 1408 m, situé à l'extrémité nord-est de la combe. Le bâtiment est extérieurement en bon état. Intérieurement, l'écurie sert encore et ne souffre d'aucune décrépitude. Il n'en est pas de même des anciens locaux de fabrication et d'habitation laissant très fortement à désirer. Une table moderne autorise à penser que l'on peut faire aisément en ces lieux quelque bastringue de fin de semaine. Situation prouvée en plus par le foyer prêt à l'utilisation, avec une potence en fer forgé.

La transformation des anciens intérieurs de chalet en lieux de réjouissances gastronomiques annonce presque toujours, soit la mise sous clé de l'édifice, soit des situations d'ordre et de propreté peu recommandables. Tel est le cas pour ce chalet qui mériterait assurément mieux que ce qu'il offrait ce jour-là.

Outre ces premières constatations, le chalet fait quand même voir des éléments architecturaux anciens dignes d'attention. Des photos le prouveront mieux que des mots.



Aspect général alors que l'on arrive du chalet des Begnines.



Le chalet vous accueille, refuge pour les égarés et les amateurs d'ancien.





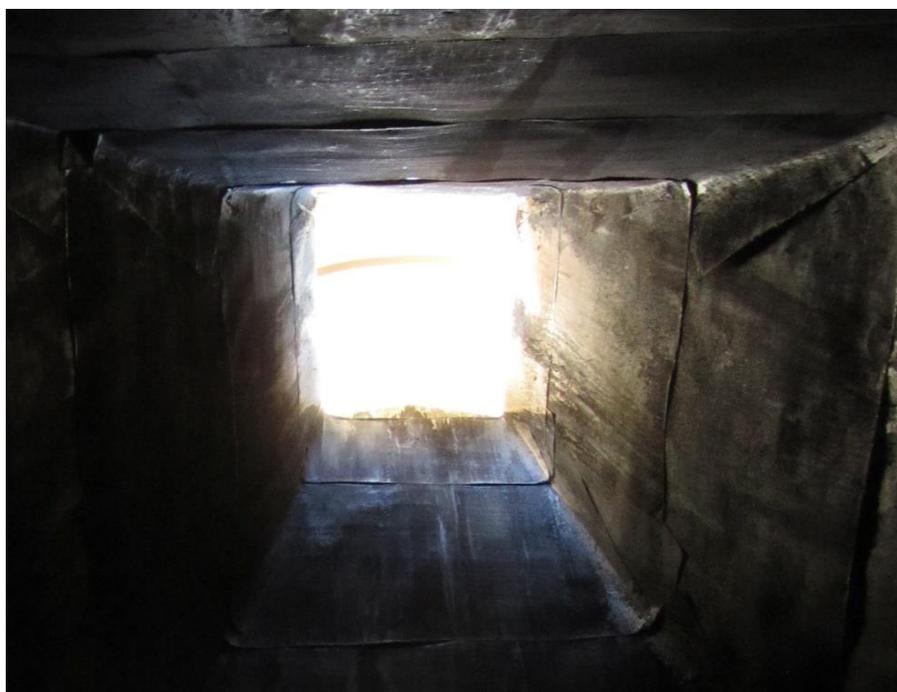
Ancien couloir ou enrochoir. Celui-ci a malheureusement été amputé de l'une de ses parties latérales. Le reconstituer et lui offrir un support mieux adapté, soit plus antique, ne serait pas tâche impossible. C'est ici que prenait place le ou les fromages du jour. La presse, dont on aperçoit un élément ci-dessous, se trouvait directement au-dessus de l'enrochoir, système de poids et de levier que le fromageur pouvait actionner d'une manière relativement aisée.



Détail de la partie supérieure de la presse, avec les cailloux dont le poids au final servira à presser les fromages mis sur l'enrochoir et positionnés dans leur moule.



L'antique et magnifique cheminée de bois, témoignage exceptionnel d'une époque où elle figurait quasiment dans tous les chalets de la région et de telle manière.



Regarder contre en haut depuis le dessous de la cheminée, ce n'est jamais que voir des parois toutes noires. Ici elles ont été revêtues de tôles afin de limiter les risques d'incendie. Le sommet de la cheminée offre la lumière du ciel, tamisée parfois par un couvert ou chapeau qui peut emprunter des formes diverses suivant la région où se trouve le chalet.



La manière exacte dont les planches de la cheminée sont enchevêtrées.



Chambre à lait à gauche, et escalier pour la ou les chambres du haut à droite. Les chambres à lait, dans les chalets que l'on abandonne, sont pratiquement toutes en deshérence, ne servant plus que d'entrepôts pour le chenit que l'on délaisse. Le sol est pavé de pierres que l'on a recueillies sans doute à proximité même de la bâtisse.



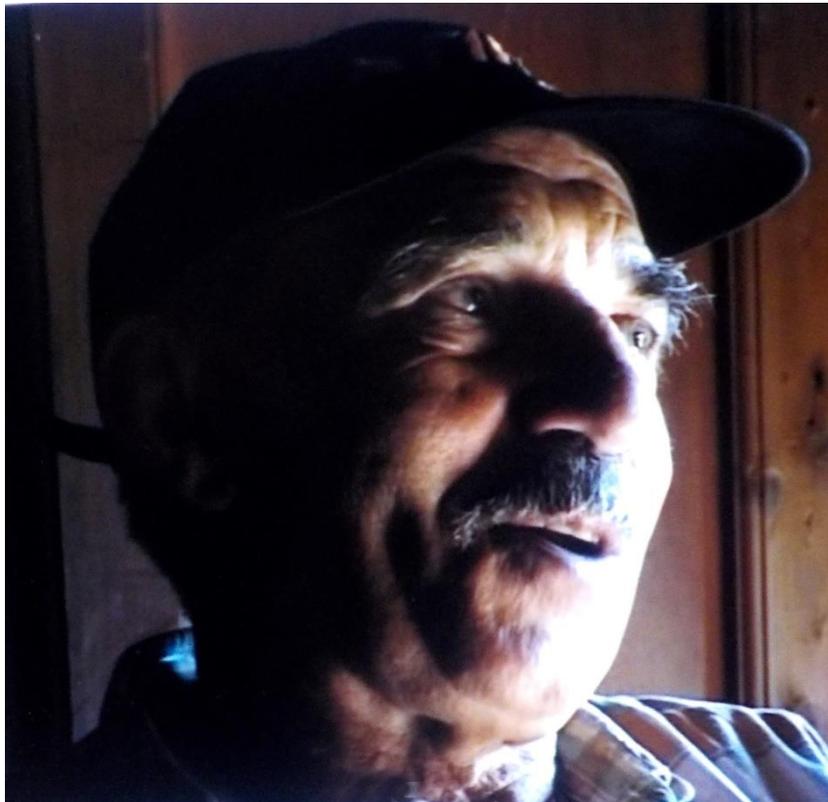
Nous arrivons dans la chambre dont la fenêtre donne sur le levant et offre une belle lumière aux vieilles planches.



Les couchettes rustiques dont parlait Ernesto Carminati dans le film, *Una vita atrove*, de 2005. Il expliquait que plus personne ne pourrait aujourd'hui vivre de la manière qu'ils avaient connue. Le métier de bûcheron était dur. Seule satisfaction dans des périodes de labeur intense, entendre un matin la pluie chanter sur le toit et rester dans la paille plus longtemps que de coutume. Un film dont on reparlera en d'autres lieux.

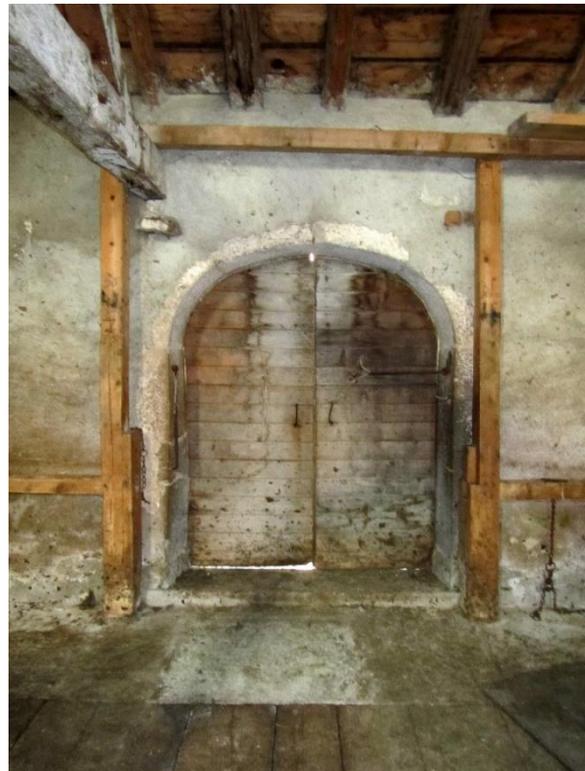


Ernesto Carminati plongé en ses souvenirs.





L'écurie. Partie la plus volumineuse du chalet où il fait bon retrouver par la pensée le bétail qui a passé là année après année, décennie après décennie. La vie au chalet était difficile, voire parfois intenable. Il y a néanmoins quelque magie qui la transcende lorsque vous la retrouvez en pensée.



Rapport 2017 à la commune du Chenit concernant la transformation du chalet de la Petite-Chaux, dans le vallon des Begnines, en un musée « portes ouvertes » (sans doute jamais envoyé !)

Nous ne sommes malheureusement pas retourné dans le vallon des Begnines ces dernières années, avec pourtant toujours le projet de le faire au plus vite !

Il n'y a que peu de chance cependant que la situation, tant du chalet que de l'ensemble de ce merveilleux territoire ait changé.

Nous avons fait une proposition à la commune du Chenit il y a quelques années allant dans le sens de la création d'un musée « libre » ou « ouvert » au chalet de la Petite Chaux. Le choix de cette construction dès lors hors service, tient aux points suivants :

1. Le vallon des Begnines est une région géographique d'une beauté à couper le souffle. Elle n'a pas son pareil dans tout l'arc jurassien, si ce n'est, mais différente et d'une autre ambiance, la combe des Amburnex, ou même celle de la Sèche des Amburnex que l'on ne manque jamais de traverser l'hiver avec un ravissement qui confine à l'idolâtrerie !
2. Le chalet de la Petite-Chaux est typique de ces bâtiments d'alpage que la commune du Chenit et autres reconstruisirent probablement au milieu du XIXe siècle pour remplacer des plus anciens devenus obsolètes ou simplement disparus par le feu. Il reste dans un état de conservation excellent, avec notamment la grande cheminée de bois et la presse qu'il serait aisé de remettre en état. Idem pour la potence que l'on ferait de bois et non plus de fer.
3. Il est situé dans une région certes un peu à l'écart, mais visitée couramment par les amateurs ou amatrices de balades, population en principe respectueuse et peu encline à commettre des dégâts de quelque ordre que ce soit. Il est évident qu'il faudrait soustraire désormais le chalet à des utilisations de noubas de fin de semaine et qui plus est, copieusement arrosées ! D'autres lieux servent à cela.
4. La reconstitution d'un cadre semblable à l'antique n'offre pas de difficultés majeures.
5. La vie alpestre traditionnelle pourrait y être développée sous forme de panneaux.
6. Le musée pourrait rentrer dans le cadre des visites guidées offertes par le Parc jurassien.
7. Portes ouvertes, cela constitue naturellement un risque. La situation révélant par exemple, expérience faite, une situation ingérable, on pourrait se retourner uniquement vers les visites guidées, voire des visites autorisées où l'intéressé pourrait rentrer à l'aide d'un badge proposé par la commune du Chenit ou par l'une ou l'autre de nos organisations touristiques. Les écoles trouveraient là et dans un cadre naturel hors du commun, une matière qu'il convient d'inculquer aux élèves : importance de l'économie alpestre, richesse de la tradition, beauté et respect de la nature
8. Les locaux annexes, l'écurie en particulier, tout en restant naturellement en l'état – rien de plus beau et de plus émouvant qu'une écurie de chalet alors

que le soleil darde ses rayons par les portes ou fenêtres et offre une nouvelle vie à tout les bois de l'intérieur, sol, plafond, poutres de soutènement, barres d'attache - pourrait servir de cadre à une thématique nature : faune – flore – géologie – météorologie, etc...

9. Le chalet du Croton, en dessus de l'Orient, soit des Chaumilles Dessous, lui aussi propriété de la commune du Chenit, possède à peu près les mêmes caractéristiques que celui de la Petite-Chaux. Il est lui de même délaissé mais néanmoins dans une situation moins plaisante que ce dernier. A la limite, et selon nous, il pourrait être mis à l'étude pour une utilisation faite dans les mêmes buts.

Il est évident que le groupe de travail instauré par la commune du Chenit propriétaire, devrait comprendre des personnalités fortement intéressées par l'économie alpestre. Citons à cet égard Daniel Glauser bien connu par ses magnifiques ouvrages sur les bâtisses d'alpage, Anne-Lise Vuilloud, dépositaire du fonds photographique plus qu'exceptionnel de René Meylan². La Société vaudoise d'économie alpestre pourrait être aussi contactée, car il ne fait aucun doute qu'un tel projet puisse retenir l'attention loin à la ronde.

L'ouvrage de Paul Hugger, le Jura vaudois, la vie à l'alpage, 24 Heures, 1975, rendrait aussi de précieux services. Le film consacré au Pré d'Etoy vers 1970, par le même Paul Hugger et son équipe, quoique malheureusement insonorisé, reste d'une valeur inestimable.

Dans notre optique naturellement les coûts devraient rester modestes.

La bibliographie en rapport avec l'économie alpestre de la Vallée de Joux est d'une richesse insoupçonnée. On pourrait notamment s'en référer à la vaste bibliographie Jean-Luc Aubert, personnage de Genève tout à fait particulier, puisque n'ayant jamais habité la Vallée de Joux mais lui consacrant quand même, et cela depuis une bonne vingtaine d'années l'essentiel de ses loisirs.

Par ailleurs les membres de la municipalité du Chenit connaissent mieux que nous autres toutes les personnalités susceptibles de s'intéresser, voire de se passionner, pour un tel sujet et une telle réalisation.

Elle peut naturellement être refusée ou repoussée aux calendes grecques. Il n'en est pas moins certain que l'économie alpestre a constitué l'une des branches de notre activité économique parmi les plus importantes, riche d'une tradition d'un demi-millénaire au moins – en réalité plus que cela –, qu'elle reste heureusement fort vivace et que cet aspect de notre économie, déjà mis en évidence par nombre d'études, d'ouvrages, honoré par le Parc jurassien vaudois dont les projets sont nombreux, mérite absolument une reconnaissance officielle.

² Celui-ci, dans les années quarante, a photographié maintes et maintes fois les chalets de la Combe des Begnines, avec la présence formidable du berger Boschung qui posa toujours, seul ou en compagnie de son épouse, avec un naturel fantastique. Pour la petite histoire, la famille Paradis des Charbonnières a vécu plusieurs saisons au chalet des Begnines.

Ce qui pourrait être par ce musée « ouvert » de la Petite-Chaux qui a un bel avenir devant lui pour qui saura le concevoir et le réaliser.

Notre apport à ce domaine, en fait de bibliographie, est important. Nous n'aurons pas l'outrecuidance de citer ici tous les titres qui figurent dans nos collections, et en particulier celle intitulée « Economie laitière et alpestre », mais, on peut le dire sans fausser la réalité, ils sont nombreux !

Notre connaissance des objets de chalet figurera par ailleurs dans un ouvrage en préparation dans cette même collection.

Les anciens bergers – comme les actuels aussi, naturellement - , idem pour les amodiataires, amodiateurs et autres amodieurs, idem encore pour les communes ou les particuliers propriétaires, verraient, on peut que le croire, avec plaisir, un tel établissement qui leur rappellerait plein de souvenirs en même temps qu'il honorerait leur carrière et leurs travaux passés. Car ce qu'il faut comprendre, c'est que la vie à l'alpage, aussi haut que l'on remonte, fut loin d'être idyllique, qu'au contraire elle fut rude, primitive, et que la poésie est bonne surtout pour ceux qui ne font que passer ! Cela n'atténue en rien la nécessité de se souvenir et d'honorer.

A vrai dire, l'histoire de tous nos alpages remplirait à elle seule de nombreux volumes. A cet égard voir le site : histoirevalleedejoux.ch, histoire laitière, fromagère et alpestre : alpages, chalets et bergers de la Vallée de Joux.

La création d'un musée libre au chalet de la Petite Chaux ne devrait en aucun cas être à même d'amener plus ou trop de circulation sur la route ordinaire joignant la Combe des Begnines à la route du Marchairuz. Par ailleurs nous ne savons pas quel est le régime des interdictions de circulation de cette zone. Plus que de favoriser les déplacements en voiture, elle devrait promouvoir le tourisme pédestre et par ainsi s'inclure dans un parcours soigneusement balisé et dont le départ pourrait se faire dès le point le plus proche où stationneraient les voitures. Un musée qui devrait en quelque sorte se mériter !

Il faudrait, en final, que les autorités qui seraient à même de découvrir ce rapport, le considèrent comme une simple proposition. Qu'elles prennent aussi conscience que le signataire, s'il est encore fort actif dans le domaine archivistique et de l'étude historique de la Vallée de Joux tous azimuts, pourrait néanmoins voire son champ d'action s'amoinrir au fil du temps. Il y a donc là et présentement une opportunité à saisir, puisque les connaissances acquises tout au long d'une vie de recherche ne devraient pas, en principe, être perdues pour la collectivité ! Des autres organismes que ceux mis en jeu, d'état, voire même fédéral, ou plus locaux, genre fonds Paul-Edouard Piguet, devraient, sans aucun doute, se montrer très intéressés par le projet, qui est, et restera toujours, admettons qu'il ne puisse pas se réaliser dans l'immédiat, non seulement un beau projet, mais à notre avis un projet nécessaire. La commune du Chenit, en particulier – car il en fut de même pour les deux autres communes de notre ancien district de la Vallée de Joux – a toujours investi des sommes importantes pour l'entretien des chalets et des pâturages, aujourd'hui le Parc jurassien fait de

même avec par exemple l'entretien et même la reconstruction des anciens murs de pierre sèche. Il serait donc dommage aujourd'hui de ne pas donner un petit plus culturel à toutes ces initiatives.

Une dernière chose à signaler, le signataire de ce modeste rapport est d'autant plus passionné par le sujet qu'il fut possesseur d'un alpage qui peut se targuer d'être l'un des deux ou trois plus anciens de la Vallée³ et surtout être pratiquement resté dans son état d'origine. Nous citons là le chalet de la Muratte, au-dessus des Charbonnières, construit en 1721 et dont la forme pyramidale – toit à quatre pans – lui offre une esthétique sans pareille. A découvrir à titre de simple information et de conclusion à ce rapport ci-dessous.



L'extraordinaire paysage du vallon des Begnines, celui-là même que l'armée voulait acheter. Sans doute pour augmenter le nombre des trous !

Les cabanes

On les sait nombreuses, autant du côté du Mont-Tendre que du côté du Risoud. On peut carrément dire qu'autant que les chalets, qu'elles font partie de notre patrimoine. Certaines peuvent être qualifiée de cabanes forestières, à destination en premier des bûcherons, en second des utilisateurs du dimanche.

Certaines de ces cabanes sont publiques, d'autres privées, avec donc une porte soigneusement cotée quand vous allez la senailler.

Plus rares sont les cabanes privées ouvertes à tout passant. En fait il nous semblerait même que nous n'en connaissions qu'une seule que l'on découvrira ci-dessous.

Cabane de toutes sortes. Des modestes, et des grandes qui peuvent même accueillir du monde pour dormir, avec dortoir, le plus souvent sous les combles.

Le recensement de ces cabanes a été fait par René Weibel, en une brochure qui a connu un tel succès qu'elle a nécessité une deuxième édition. Ces brochures regorgent de renseignements de première importance et d'anecdotes savoureuses.

Elles restent des classiques de notre littérature utilitaire locale.

Elles ont chacune leur histoire.

La plus surprenante de toute, celle dont la clé a été perdue il y a bien trois quart de siècles, est celle dite cabane à Arthur, ou mieux encore, L'Hôtel du Bûcheron, dont la situation reste non pas secrète, mais simplement tue afin d'éviter un surcroît de visites !

Elle fut construite autrefois, en 1942 selon certains vieux de la vieille, restaurée presque de fond en comble une bonne dizaine de fois, pour être reconstruite après son incendie de 2008, et dès lors nécessiter tout autant de réparation. En résumé une cabane qui demande plus de boulot que dix autres plus classiques réunies !

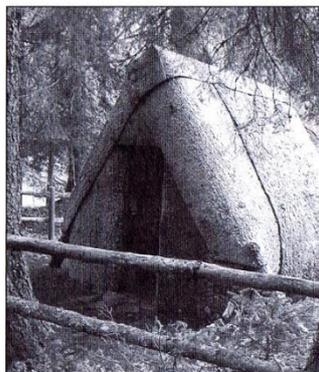
D'où les chances, ou plutôt les malchances, qu'un jour elle disparaisse et donc ne fasse plus partie de notre patrimoine. Elle aura été passagère, voilà tout.

Pour l'heure elle reste encore en place et attend, pourquoi pas, une visite de votre part. Les enfants en particulier la découvre avec étonnement et plaisir, et certains même y voient une véritable cabane de contes de fées. Pourquoi pas, après tout, et même si le constructeur et le restaurateur ne voient pas la chose sous cet angle, lui accordant simplement un regard de travailleur qui voit là un refuge familial où l'on peut s'accorder le temps de philosopher la moindre, sur le temps qui passe, sur notre monde si mal foutu, mais en même temps toutes ces belles choses, locales ou autres, qui enrichissent notre vie qu'il nous arrive tout de même de trouver belle et digne et Ô combien, d'être vécue.

Cabane de notre enfance. Cabane de toujours.

Avec une forêt de proximité qui hélas, disparaît peu à peu sous les rudes coups de bûche des bostryches et des périodes de sec. Prions pour la forêt. Prions pour que ce biotope extraordinaire ne disparaisse pas mais reste à jamais, si cette formulation puisse avoir un sens, ce refuge et ces lieux d'émerveillement.

Une cabane



Une cabane, ce n'est pas grand-chose peut-être. Pour celle-ci ce sont quelques perches, quelques écorces, une fenêtre, une porte, guère plus. Ça n'a aucune valeur marchande. On ne peut vous la voler et quoiqu'elle soit à disposition de tous, puisqu'elle est en permanence. Un petit refuge au cœur de la grande forêt. Mais surtout un coin de rêve.

On est rentré dans la vieille cabane un peu sombre, parce qu'elle n'a qu'une fenêtre précisément. C'est pour ça d'ailleurs qu'on laisse la porte ouverte, pour donner plus de lumière à cet intérieur minuscule et plein d'une douce pénombre et pour voir le cahier que l'on lit et sur lequel on écrit. On s'est assis sur le vieux banc qui n'est qu'une simple planche usée en surface par tous ceux qui s'y sont à leur tour installés. Et là, dans cet espace clos, d'une petitesse étonnante, vous vous cognez la tête aux perches qui soutiennent les écorces si vous vous mettez dans les bords, dans cet univers fragile fait de la matière même des arbres qui vous entourent, mis à part le pécelet, les charnières et les clous, et bien entendu ce petit fourneau que n'allument que les promeneurs du dimanche qui ont le temps et qui réussiront pourtant bien à vous y ficher le feu, à votre cabane, tonnerre, on rêve. On rêve d'une grande nature que rien ici n'a agressée, et l'on écoute par la porte laissée ouverte, on l'a vu, le grand souffle dans les branches des arbres. Des fois celui-ci est comme une immense plainte qui court sur la forêt, grand bruit qui renforce encore votre sentiment de petitesse au cœur de cette nature restée mystérieuse quoiqu'on la fréquente depuis toujours. La nature et le temps, et parmi ces deux éléments, votre vie, le tout mêlé si intimement que cela vous offre

des interrogations auxquelles pourtant vous ne pouvez répondre.

On est là, sans faire soi-même de bruit, sans rien déranger, presque inexistant. On respire. On voit. On écoute. On pense à sa vie. D'ici, toute simple, presque universelle tant elle l'est, d'en bas, qui n'est pas toujours aussi passionnante qu'on le souhaiterait. On pense à son passé aussi. Et tout à coup, en regardant les vieilles écorces que l'on a sur sa tête, au-dessus de la table, les dernières finalement qui sont d'époque, toutes les autres remplacées deux ou trois fois depuis lors, et parce que sur ces plus anciennes il y a encore d'un peu visible, tracée à la craie blanche, l'écriture de son père, on se souvient d'un passage qu'il avait fait là avec trois de ses enfants. C'était le 7 septembre 1952. Pour nous la première fois que l'on pénétrait dans cette cabane si particulière. Elle était comme perdue, toute petite, au milieu de l'immensité de l'espace que nous venions de traverser. Et où l'on avait suivi, ce père, comme le seul homme apte à vous conduire sans se perdre dans cet univers un peu mystérieux des hauts que l'on trouvait très vaste, avec plein de clairières et de forêts que l'on délaissait les unes après les autres pour trouver d'autres forêts encore et d'autres clairières, un espace presque sans limites qui assurément était plus grand que le monde! On l'avait suivi avec confiance en lui donnant la main. Et c'est là, dans cette petite cabane qu'il nous avait introduit.

- C'est l'oncle qui l'a faite, avait-il dit.
Et c'est là encore, sur l'écorce de l'intérieur, au dessus d'une table qui n'était pas la même qu'aujourd'hui, qu'il avait mis la date de notre passage. Inscription qu'il avait même reproduite, on ne sait pourquoi, au crayon sur la vieille porte d'entrée à l'époque déjà toute grise et sur laquelle il avait peut-être même écrit précisément ce jour-là, avec un bout de charbon de bois qu'il aurait trouvé pas loin, sur un ancien foyer: Hôtel du Bûcheron.

Ce sont certes de vieux souvenirs, et pourtant on en garde la trace, on les préserve en son cœur. Si loin pourtant, si loin dans le temps qu'il semble parfois émaner d'un vieux monde où la vie n'était pas pareille à ce qu'elle est devenue, et où ce que nous attendions d'elle n'était en rien comparable à ce que l'on a pu connaître. Il y avait du mystère et un rien d'angoisse, il y avait tellement de choses à découvrir. Il y avait aussi et surtout, O terrifiante épreuve, que l'on devrait faire sa place parmi le monde des hommes!

On est bien, n'empêche, dans la vieille cabane. Rien ne nous presse. Personne ne nous attend. Laisse-toi aller à tes rêves. Rêve. Laisse-toi pénétrer par cette grande nature qui ne te trahira jamais, et quand même elle sait être dure. Il ne suffit que de regarder à deux pas d'ici la lutte terrible que les animaux, même les plus minuscules, cachés sous les herbes, les feuilles ou les mousses, se mènent entre eux. Elle n'est belle, la nature, en fait, que pour l'esthète et le poète, mais elle reste terrible dans son ensemble, et surtout impitoyable et cruelle pour le faible. Mais ne regarde pas ce côté-ci aujourd'hui. Prends ce qu'elle t'offre par la porte laissée ouverte, cette lumière sur les feuilles au vert tendre, ou alors cette profusion de couleurs d'or et de rouille parce que la saison s'avance et que tu sais qu'ici bientôt, l'hiver et ses prémices auront tu ce qui s'était épanoui, et avec quelle magnificence, pendant une saison que l'on trouve toujours trop courte. Soit aussi reconnaissant vis-à-vis de celui qui l'a construite, cet oncle un peu effrayant qui te pinçait toujours l'oreille quand il te voyait, car c'est de cette manière exacte que cet homme d'aspect costaud et bourru témoignait son amitié aux enfants. Sois humble vis-à-vis du grand maître d'œuvre qui fit ton univers et te protège, ou remercie la destinée simplement qui t'a donné une vie te permettant aujourd'hui même, grâce aux sens qu'elle t'a offerts, de pouvoir saisir les choses si ce n'est de les comprendre. De les aimer surtout. Tu aimes ainsi en toute simplicité mais avec une force qui te surprend, le bois de cette cabane, tu aimes le vieux fourneau dont les portes ne tiennent plus guère, les perches que l'oncle avait mises. Tu aimes cette vieille porte avec ses gonds et épaves qui sont un peu faibles, alors quand tu l'ouvres, elle racle le plancher. Elle a toujours racle le plancher dont elle a marqué le bois en arc de cercle. Ce sont-là certes des détails. Mais ceux-ci et quelle que soit leur importance, ou plutôt leur peu d'importance, tu les vois. Tu les fais tiens. Tu les incrustes dans tes souvenirs. Ils participent désormais à ta vision du monde.

Et maintenant, vois-tu - ici le temps n'est d'aucune importance - tu signes le livre d'or dans lequel tu as lu les admirations sans détour ou les dessins somnoliers des enfants qui sont passé par là. N'est-ce pas d'ailleurs pour eux que tu l'entretiens, parce que tu sais que dans leur regard il y a précisément le miracle de la vie, et parce que ce qu'ils auront vu de beau leur permettra un jour peut-être



d'être meilleurs? Tu regardes la bible posée sur son petit tablar que certains parfois lisent, ou que tout au moins ils remarquent. Ils te disent ainsi: tu sais, j'ai vu la bible. Elle est toujours à la même place.

Et c'est vrai. Elle est là depuis vingt ans, trente peut-être. Et chose étrange, les souris ne l'ont jamais grignotée, ou si peu. Juste un peu les angles du carton de la couverture.

Une cabane, oui, c'est peu de chose quand on y pense. Et pourtant, pour toi, cette cabane-là, c'est quand même une partie de ton existence. C'est une portion de ton cœur. Des images par centaines d'un autrefois récent ou plus lointain. Une amitié vraie avec la matière et les objets. Et c'est bien entendu le souvenir de ton père quand vous aviez passé par là, de ton oncle avec sa grosse barbe et sa pipe qu'il rallumait sans cesse, parce qu'en conversation il oubliait de tirer dessus. C'est l'image de tous ceux là qui ont passé sur cette montagne et s'y sont succédé. Et c'est encore celui de tous ces enfants qui l'ont découverte et se sont extasiés en criant:

- O maman, Hansel et Gretel, la cabane des nains, des fées, des stroumpfs, des trolls, des lutins, de tous ce que vous voulez, vous autres les comme je l'avais été ce jour-là alors que je n'avais guère plus de cinq ans. Pour moi malgré vos images magiques elle reste celle de l'oncle, simplement. Qui venait passer ici quelques heures sur le coup de midi après une bonne transpirée à abattre des arbres dans la forêt proche. Quand il la construisit, en 1942, c'était en pleine guerre encore. On entendait parfois des avions au-des-

sus de la forêt. Car la frontière n'est pas loin. Vous feriez deux kilomètres en ligne droite et vous y seriez pour aller ensuite dans ce pays en ces temps-là devenu maudit par une présence étrangère cauchemardesque et où il se passait des choses terribles. Et pourtant ici, à deux pas, voyez, c'était la tranquillité presque absolue. Dans un havre de paix un homme déjà sur l'âge construisait une cabane avec une âme d'enfant. Ame d'enfant certes, mais mains fortes de bûcheron et de charpentier. Et il avait donné vie à ce que son imagination lui commandait.

Et maintenant pourtant, cette cabane où il n'y a pas longtemps tu rêvais, où tu te récréais, où tu pouvais toujours avoir l'impression d'être en dehors du monde, cette cabane en somme si fragile, elle n'est plus. La foudre ou des mains malheureuses l'ont détruite, par le feu. Il n'en reste rien. Elle a brûlé. Elle s'est consumée presque sans que personne n'en sache rien. Là-bas, au cœur de cette immensité de forêts et de pâturages, un peu au bord de la petite clairière à laquelle elle apportait sa poésie et son rêve.

Pleurer? Peut-être. Mais surtout vouloir la reconstruire. Pour vous, pour moi, pour eux tous qui ont des yeux pour voir et un cœur pour aimer.

Rémy Rochat

Note: la cabane à Arthur ou Hôtel du Bûcheron, a brûlé probablement dans la nuit du 2 au 3 juillet. Les causes sont impossibles pour l'heure à déterminer. Imprudence de promeneurs, coup de foudre sur le tuyau du fourneau, qui le saura jamais?



Toute petite au pied des grands sapins que représente-t-elle vraiment ?

Un petit signe d'accueil, les ronds-points !



Rond-point du Brassus. Mur de pierre sèche et panneau solaire en forme de fleur font-ils bon ménage ? L'idée reste originale.



Les aiguilles d'une montre pour le rond-point de l'Essor.



Une voile pour vous accueillir à la Vallée.



Vitrail d'Anne-Lise Vuilloud pour une exposition « nature » de l'Essor, du 1^{er} juillet au 25 octobre 2020. Une œuvre grandiose qui aurait pu décorer un rond point.

